

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [227]
– La fée des sans-
logis**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

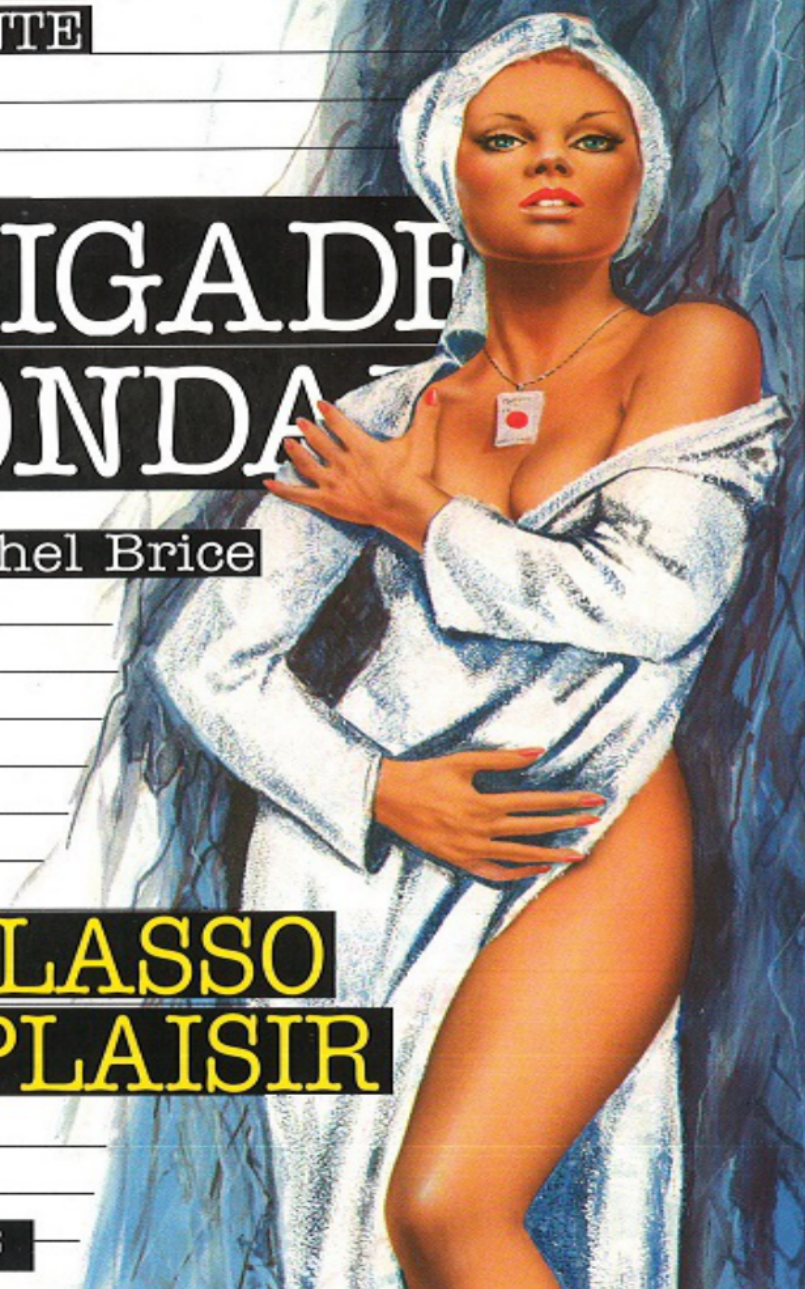
PRESENTE

BRIGADE MONDALE

Par Michel Brice

LA THALASSO DU PLAISIR

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°228)

LA THALASSO DU PLAISIR

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

Illustration couverture : Loris

© GECEP/VAUVENARGUES, 2002 ISBN 2-7443-0746-7

QUATRIEME

C'est pourquoi les plaintes langoureuses émanant de la cabine voisine,

avec une intensité croissante indiquant la proximité de l'orgasme, Boris ne tarda pas à les identifier. Et même à mettre un nom dessus.

Celui d'une certaine Marie-Jeanne de Kerbiriou.

Une belle blonde élancée, trente-cinq ans environ, gérante d'une grande librairie catholique située près de la gare de Rennes.

Et qui avait eu la bonne idée de venir faire une thalasso à Loumenven, juste en même temps que le célèbre Boris Corentin, as des as de la Brigade Mondaine. (Extrait)

CHAPITRE PREMIER



Classique, le coup de la blouse de l'infirmière qui s'entrouvre sur une poitrine généreuse. Classique, mais toujours efficace. Rien de tel que ce genre de préambule pour vous mettre dans l'ambiance.

L'infirmière de la très élégante thalassothérapie de Loumenven, près de Saint-Malo, n'était pas vraiment une infirmière, mais une assistante dont la formation para-médicale devait se limiter au strict minimum. Pour le reste, en revanche, c'est-à-dire pour tout ce qui concernait l'art et la manière d'allumer un homme, de le mettre en condition et de le porter au point d'ébullition, elle devait posséder l'équivalent d'un doctorat.

C'est en tout cas la réflexion que s'était faite Louis Lamandé, au moment où la jeune femme avait discrètement dégrafé les trois premiers boutons de sa

blouse blanche.

Elle l'avait fait avec un art consommé qu'il n'avait pas pu s'empêcher d'admirer.

D'abord, avec un grand sourire, elle avait fait entrer le curiste dans la cabine, qui devait mesurer quatre mètres sur trois environ. Elle l'avait suivi, avant de refermer la porte derrière eux. Jusque-là, le processus classique de n'importe quelle thalasso. Mais un premier détail avait changé par rapport à la normale : la jeune femme avait tiré le verrou. Là, les promesses érotiques que contenaient ce simple geste avaient suffi à faire monter d'un cran la température intérieure du quinquagénaire.

D'autant plus que l'assistante n'avait pas eu le moindre clin d'œil, le moindre regard suggestif, la moindre expression chargée de sous-entendus.

Non, elle avait tiré le verrou comme si c'était la chose la plus normale du monde en la circonstance.

Alors que c'était tout sauf « normal ».

De la même façon, avec le même naturel soigneusement étudié, elle avait dégrafé sa blouse.

Mais là, avec une habileté que Louis Lamandé n'avait pu s'empêcher d'apprécier *a posteriori*, elle l'avait fait en lui tournant le dos, d'une main et en une seconde, tout en posant une pile de serviettes propres sur un présentoir prévu à cet effet.

Et quand elle s'était retournée, sans cesser de sourire, le trouble du curiste était encore monté de quelques degrés supplémentaires.

Parce que la blouse de la jeune assistante était littéralement écartelée par deux obus magnifiques, d'un blanc laiteux, parsemés de quelques taches de rousseur. Et d'une fermeté qui leur permettait, malgré l'absence visible de soutien-gorge, de défier les lois de la pesanteur.

Sous leur poids et leur volume, les pans de la blouse étaient ouverts au point de découvrir une bonne moitié des larges aréoles, d'un brun clair, et même de laisser deviner les petites pointes sombres, dures et plissées, qui semblaient vouloir traverser le tissu.

La jeune femme fit le tour de l'immense baignoire bleu foncé qui occupait presque toute la pièce et se pencha pour actionner une série de robinets. En prenant bien soin de rester face au curiste pendant ce petit travail préliminaire. Histoire de continuer à le « préparer ».

Louis Lamandé crut que les seins de la jolie brune allaient jaillir de sa blouse, et il sentit une bouffée de chaleur lui monter au visage. Chaleur encore accentuée par celle de l'eau de mer qui emplissait déjà la baignoire, et qui se mit à bouillonner furieusement.

— Voilà, fit l'assistante en se dirigeant vers son « client », tout est prêt. Laissez-moi vous aider.

Avant que Louis Lamandé ait pu dire un mot, la jeune femme s'approcha de lui pour l'aider à ôter son peignoir blanc. Comme par accident, ses seins s'écrasèrent brièvement contre la poitrine du curiste, le temps qu'elle dénoue sa ceinture. Sous son peignoir, l'homme portait un maillot de bain.

— Enlevez le maillot aussi, dit-elle en se retournant pour accrocher le peignoir au mur.

Louis Lamandé s'exécuta, un peu gêné par une érection qui s'accroissait de seconde en seconde.

Gêné, mais heureux. À près de cinquante-cinq ans, il y avait longtemps qu'il ne bandait plus comme un adolescent à la moindre sollicitation. Sa femme en savait quelque chose qui, à chacun de leurs rapports sexuels – de plus en plus rares, il fallait bien le reconnaître – devait fournir de longs et méritoires efforts pour le « mettre en condition ».

Décidément, cette thalasso d'un genre un peu particulier, chaudement recommandée par une amie, s'annonçait merveilleusement efficace. Et Louis Lamandé ne regrettait pas d'avoir payé le prix fort pour cette « cure ».

De toute façon, il avait les moyens. Être le numéro deux du fameux groupe Flèche, premier fabricant et exportateur français de logiciels de guidage utilisés dans l'armement, en particulier dans les missiles sol-sol et sol-air, ne vous valait pas des amis. Mais c'était une situation qui avait au moins le mérite de rapporter beaucoup d'argent.

La jolie brune – qui devait avoir la moitié de son âge – fit semblant, quand elle se retourna, de ne pas remarquer le membre, pleinement érigé à présent, qui se dressait au bas du ventre du curiste comme un missile sur sa rampe de lancement. Une analogie qu'elle aurait sans doute trouvée amusante, si elle avait connu sa profession. Mais la profession des clients était le cadet de ses soucis.

— Vous allez pouvoir vous installer, fit-elle sans se départir de son sourire. Attention à ne pas glisser.

Louis Lamandé escalada le petit marchepied en plastique prévu à cet effet et enjamba le haut rebord de la baignoire, laquelle avait deux fois la taille d'une cuve normale. Il se laissa glisser dans l'eau chaude et bouillonnante. Aussitôt, son corps rencontra les moulages, au fond du bassin, destinés à lui faire prendre une position étudiée au millimètre : dos en arrière, fesses en avant et jambes écartées. Il s'accrocha des deux mains aux poignées latérales et laissa aller sa tête contre le coussinet de repos. Les yeux entrouverts, il vit alors l'assistante se baisser une dernière fois dans sa direction pour, du bout des doigts, vérifier la température de l'eau. Et il eut l'impression que son érection s'accroissait encore à la vue de sa fabuleuse poitrine.

Heureusement que le bouillonnement de l'eau de mer masquait son émoi...

— Je vous laisse, fit la jolie brune. Je reviendrai à la fin de la séance, dans

vingt-cinq minutes.

Elle baissa la lumière en sortant et Louis Lamandé se retrouva seul, livré aux « manœuvres » du jacuzzi.

Il ne tarda pas à s'apercevoir que, dans cette version très particulière du soin appelé « bain bouillonnant », les jets invisibles étaient d'une efficacité et d'une précision redoutables.

Comme si le mécanisme avait attendu la sortie de l'assistante pour donner sa pleine mesure, il y eut une sorte de grondement sous-marin.

Les yeux et la bouche de Louis Lamandé s'ouvrirent sous l'effet de la surprise – mais d'une surprise très agréable – quand il se sentit enveloppé, dans la zone la plus intime de son anatomie, par ce qui faisait l'effet de milliers de langues minuscules. Celles-ci s'attaquèrent simultanément à la face interne de ses cuisses, au bas de son ventre, à ses testicules... et à sa virilité, littéralement « empoignée » par d'innombrables petites pressions liquides qui la soulevait, tourbillonnant autour d'elle, faisant glisser la peau pour mieux en dégager le sommet avec une précision diabolique.

Louis Lamandé se laissa aller en arrière et ferma complètement les yeux. Aussitôt, l'image de l'assistante, cette sublime « bombe » moulée dans sa blouse tendue à éclater, occupa son esprit. Il la « vit » nue, penchée sur lui, sa bouche aux lèvres charnues remplaçant les jets sous-marins. Il s'imagina ensuite disparaissant entre les demi-sphères de ses fesses admirables de fermeté, qu'il avait devinées, tout à l'heure, quand elle lui avait tourné le dos.

Sa virilité, à force de tension et de sollicitations érotiques, commençait à lui faire mal. À ce stade, il lui aurait suffi de plonger la main sous l'eau, de s'empoigner... Il aurait explosé en quelques instants.

Mais au lieu de céder à cette tentation, Louis Lamandé serra de toutes ses forces les prises latérales de la baignoire.

Les instructions préliminaires qu'on lui avait communiquées avant le début du « traitement » étaient particulièrement strictes sur ce point précis : interdiction absolue de se masturber !

Les soins, pour être efficaces, ne devaient en aucun cas être troublés par une « intervention manuelle » de la part du curiste.

De plus, s'il se libérait de cette façon maintenant, Louis Lamandé perdrait sa formidable érection. Et vu son âge et sa forme sexuelle très en dessous de la moyenne, il n'avait aucune chance de la récupérer pendant le petit quart d'heure qui restait avant le retour de l'assistante. Laquelle ne manquerait pas de s'en apercevoir. Et de le réprimander en conséquence.

Louis Lamandé se traita mentalement de tous les noms.

Lui, l'un des rois de l'armement, lui qui – opérant sous l'autorité directe du grand patron – régnait sur une entreprise de plusieurs milliers de salariés, lui qui gérait des budgets de plusieurs milliards d'euros et distribuait des pots

de vins astronomiques à des ministres et à des chefs d'Etat avait... peur, soudain, de se faire engueuler par une vulgaire assistante de thalassothérapie qui devait gagner mille cinq cents euros par mois à tout casser.

Il devait bien admettre pourtant que c'était vrai : il se sentait timide comme un petit garçon devant cette fille dont la fabuleuse poitrine lui faisait sortir les yeux de la tête.

Mains crispées sur les poignées, il respira lentement pour essayer de se calmer, et subit courageusement son « supplice » jusqu'au bout.

La brune en blouse d'infirmière revint, ralluma la lumière, arrêta le jacuzzi et vida la baignoire pendant que son client en sortait. Cette fois, elle regarda franchement sa virilité, toujours en pleine érection, et le félicita avec un petit rire complice :

— C'est bien. Je vois que vous avez courageusement résisté à la tentation.

Elle l'aida à réenfiler son peignoir et regarda la feuille blanche protégée par un étui transparent que Lamandé portait, comme tous les autres curistes, dans un sac en plastique.

— On vous attend en salle 32 pour la douche au jet. Bonne journée.

Après un dernier sourire, l'assistante lui tourna le dos, referma derrière elle la porte de la cabine et l'abandonna à son sort. Au grand regret de Louis Lamandé, qui aurait volontiers essayé de la retenir. Mais il se sentit un peu ridicule, tout nu dans son peignoir (il n'avait pas pris la peine de remettre son maillot de bain, qu'il avait simplement glissé dans son sac), avec son érection qui commençait déjà à mollir, devant cette fille beaucoup trop jeune pour lui. Et puis, ces « petits à-côtés » n'étaient pas, à sa connaissance, prévus dans la cure.

Il trouva sans peine la cabine numéro 32, un peu plus loin dans le même couloir blanc. Au moment où il l'atteignait, une petite blonde souriante en sortit. Elle avait les cheveux courts, des yeux bleus étincelants et, pour autant qu'on puisse en juger, un corps dessiné tout en courbes harmonieusement placées.

— Monsieur Lamandé ? demanda-t-elle avec un sourire chaleureux.

— C'est moi.

— Entrez, fit-elle en regardant sa montre. Vous êtes pile à l'heure.

La blouse d'infirmière de cette nouvelle assistante était déjà entrouverte. Ce qui permit à Louis Lamandé de constater que, si elle n'avait pas la même poitrine avantageuse que sa collègue, la sienne, maintenue très haut dans un petit soutien-gorge de dentelle pigeonnant, valait elle aussi le détour.

Mais ce qui donna un nouvel accès de fièvre au marchand de logiciels militaires, ce fut la vision qu'il eut soudain, quand la blonde se positionna devant un néon mural donnant un effet de contre-jour.

Elle ne portait pas de culotte sous sa blouse. Celle-ci avait un boutonnage

qui allait jusqu'en bas, mais les quatre derniers boutons étaient défaits (un peu l'inverse de sa collègue). En haut de ses longues jambes, Lamandé vit clairement à travers le tissu arachnéen une foisonnante forêt blonde qui, en toute liberté, lui dévorait le ventre pratiquement jusqu'au nombril.

Elle le déshabilla sans complexe, prit le temps d'accrocher soigneusement son peignoir à une patère et se retourna vers lui, sans paraître remarquer que son érection revenait à vitesse grand V.

— Vous allez vous installer au fond, contre le mur, dit-elle gentiment, et vous tenir fermement aux poignées latérales.

Louis Lamandé obéit. La cabine 32 formait une sorte de couloir, carrelé de chaque côté. Près de la porte se trouvait un genre de pupitre d'où sortait le bec d'un long tuyau et les robinets commandant la pression.

Apparemment, l'assistante chargée du traitement de la douche au jet devait se tenir debout derrière le pupitre, « visant » le patient et effectuant le massage aquatique depuis ce poste stratégique.

— Vous voulez bien vous tourner face à moi ? demanda-t-elle.

Lamandé s'exécuta, rentrant instinctivement son ventre pour paraître plus jeune aux yeux de la fille. Un vieux réflexe de séducteur qui avait eu son heure de gloire...

Au même instant, il comprit aussitôt pourquoi le bas de la blouse de l'assistante était déboutonné.

Et pourquoi elle ne portait pas de culotte.

Le temps qu'il se mette en position, la fille avait sorti un tabouret de derrière le pupitre et s'y était installée, tuyau d'arrosage en main.

Et genoux écartés.

Offrant ainsi au curiste une vue imprenable sur sa toison luxuriante, parcourue de reflets cuivrés.

Lamandé n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait : le jet d'eau de mer chaude le frappa en pleine poitrine, lui coupant brièvement la respiration. À coups de jets parfaitement ciblés, la fille lui massa le ventre pendant une minute ou deux, comme elle l'aurait fait dans une séance « normale ». Puis elle actionna un mécanisme situé sur le pupitre, à côté d'elle, et, aussitôt, le jet devint d'une minceur extrême. Un filet d'eau, de l'épaisseur d'un crayon mais pourtant étonnamment puissant. Qui commença lentement à descendre le long du corps de Lamandé.

Le jet fit longuement le tour de son bas-ventre et de ses cuisses, évitant soigneusement les parties intimes.

Gêné, il essayait d'éviter le regard de la fille, qui continuait de lui sourire gentiment. Mais son regard à lui ne pouvait s'empêcher de descendre et de fouiller cette cavité aux reflets dorée, sur laquelle elle semblait assise. Et qui l'hypnotisait littéralement.

Il sursauta quand le jet vint frapper avec une douceur étrange – et une précision ahurissante – le point le plus sensible de sa virilité, situé juste en dessous du casque rond et rose qui la couronnait.

— Je ne vous fais pas mal, au moins ? lui demanda gentiment la blonde.

— N... non, articula-t-il péniblement.

En vérité, elle était loin de lui faire mal. Au contraire. La caresse qu'elle lui administrait par ce moyen étrange lui procurait un plaisir largement équivalent à celui des meilleures fellations dont sa mémoire gardait le souvenir.

Croisant son regard, littéralement vissé entre ses jambes, l'assistante l'encouragea :

— Vous pouvez regarder. C'est fait pour ça. Ça fait même partie du traitement.

En guise de réponse, Lamandé se contenta d'un sourire timide.

Ce spectacle, ajouté au traitement qu'il subissait, lui donnait une envie quasi irrésistible de se ruer sur la fille et de la prendre, là, tout de suite, à même le carrelage de la salle de douche au jet.

De nouveau, son membre hypertendu lui faisait mal. Il ne se souvenait pas d'avoir connu une érection pareille depuis au moins vingt ans.

Lentement mais sûrement, il sentait le plaisir monter de ses reins en une vague qu'il n'arriverait bientôt plus à contenir. La voix du docteur Charles de Penmarch directeur et propriétaire du centre de thalassothérapie, lui revint en mémoire :

— Surtout, cher ami, vous devez absolument vous contenir jusqu'à la fin du troisième et dernier soin de la matinée. Celui-là vous libérera. Mais retenez-vous jusque-là, toute l'efficacité du traitement en dépend.

Lamandé se demandait encore ce que le docteur Penmarch avait voulu dire, en parlant de l'« efficacité du traitement ». Mis à part, bien sûr, son effet anti-stress et d'autant plus relaxant qu'il lui était « administré » dans le climat particulièrement vivifiant de cette région du nord de la Bretagne.

Parce que, sinon, Louis Lamandé, dont l'esprit pragmatique et cartésien était plus que rétif à l'égard de tout ce qui relevait des médecines dites parallèles et à leurs remèdes miracles, avait toujours pensé que la thalassothérapie n'était qu'un bon truc pour faire payer à prix d'or à de riches gogos ce que la Bretagne offrait depuis toujours, et pour rien : un air pur, marin et iodé qui avait à lui seul des vertus valant toutes les thérapies du monde.

Évidemment, cette thalasso-là, c'était autre chose. Tout à fait autre chose, même. Et qui valait largement son prix de cinquante mille euros la semaine... sans compter, bien sûr, l'hébergement et les repas.

La voix de l'assistante le fit revenir au moment présent :

— Surtout, prévenez-moi si vous sentez que vous êtes sur le point de jouir. Il ne faut pas. Ça gâcherait le traitement suivant.

Elle ponctua sa remarque d'un petit rire de gorge qui ne fit rien pour calmer l'excitation du curiste.

Lamandé s'étrangla :

— Je... je crois que je... vais...

Il n'eut pas besoin de finir sa phrase. La blonde à la toison intime affolante fit aussitôt remonter le jet d'eau vers la poitrine de son client.

— Bien, dit-elle, en refermant les jambes. Je crois qu'il serait sage de nous arrêter là pour aujourd'hui. Sinon, vous n'irez jamais jusqu'au bout.

Elle termina par un jet classique, puissant, avec un effet massant sur le haut du corps et les jambes. Puis elle coupa l'eau et un étrange silence retomba.

— Voilà, dit-elle en tendant son peignoir à Lamandé. J'espère que ça vous a plu.

— Beaucoup, fit le curiste en essayant de retrouver une contenance.

Il s'attarda un instant dans la cabine, face à la fille qui lui souriait toujours aimablement. Ne décelant pas dans ce sourire autre chose qu'une politesse toute professionnelle, le numéro 2 du groupe Flèche la remercia et se dirigea vers la cabine 18, où l'attendait son troisième et dernier soin de la matinée.

Au fond de lui, il avait moins envie de faire des avances à la jolie blonde de la douche au jet que d'en finir avec son « supplice », n'ayant pas l'habitude de se retenir aussi longtemps avant de se laisser aller au plaisir. Il se souvenait même d'un temps, pas si lointain, où sa femme lui reprochait d'être un éjaculateur précoce...

La troisième assistante était rousse. « Eh bien, voilà qui complète harmonieusement le trio », pensa-t-il en souriant intérieurement.

Encore une fille jeune et « canon », comme le laissait deviner les courbes affolantes moulées dans son inévitable blouse d'infirmière. Celle de la jeune rousse, aussi transparente que les autres, causa un nouveau choc au curiste en lui permettant de constater qu'elle ne portait rien en dessous.

Ni en haut, ni en bas.

Et que, vu la flamboyance aux reflets d'automne qu'il distinguait en transparence, c'était une vraie rousse.

Avec le même sourire aimable que ses deux collègues précédentes, elle invita Louis Lamandé à se déshabiller, puis à s'installer sur une sorte de table de massage. Laquelle se révéla n'avoir rien d'une table de massage, au grand désappointement de son « patient », qui s'imaginait déjà que la jolie rousse allait le « finir » en beauté, en payant directement de sa ravissante personne. C'est-à-dire à la main, après un massage savamment érotique ; ou, mieux encore, à l'aide de ses lèvres pulpeuses qui, malgré son sourire, lui donnaient

une expression légèrement boudeuse qui n'était pas pour lui déplaire.

Elle avait même quelque chose d'un peu garce qui fouettait son imagination.

Elle le fit asseoir, puis releva le dossier de la table de Lamandé qui, confortablement installé, avait les jambes allongées sur l'autre moitié de la table, restée en position horizontale. Allongées et légèrement écartées sur une érection qui, cette fois, ne faiblissait même plus entre deux « soins ». Lamandé en était à se demander s'il n'était pas soudainement atteint de priapisme[1]. Ce qui aurait été un comble pour un homme ayant plus souvent eu des difficultés d'érection que le contraire. Comme ses deux consœurs, la jolie rousse, observant l'érection en question, n'eut pas la moindre réaction effarouchée, au contraire.

— C'est bien, dit-elle sur le ton d'un médecin constatant une amélioration de l'état d'un malade, je vois que vous êtes prêt pour la chaussette.

Louis Lamandé ouvrit des yeux ronds. Il avait lu : « lh40, drainage lymphatique » sur sa feuille de soins et n'avait pas saisi ce que le drainage en question pouvait avoir d'érotique. Dans son esprit, c'était un traitement qu'on faisait subir aux femmes pour les débarrasser de leurs varices.

Mais cette histoire de « chaussette » Alors là... il était bel et bien largué.

Le jour commença à se faire dans son esprit quand l'assistante sortit d'un placard un objet curieux qui évoquait à la fois les jambes d'une poupée gonflable... et une sorte de plâtre. L'objet en question, recouvert de toile grise, avait, en effet, vaguement la forme d'une paire de jambes se rejoignant à la taille. Un peu comme une paire de bottes d'égoutier. Mais des bottes énormes, formant une sorte de pantalon confectionné pour un géant, dans lequel un homme normal aurait pu entrer jusqu'au-dessus de la ceinture, tout habillé et déjà chaussé de bottes.

La rousse y fit entrer les pieds du curiste, puis ses jambes, et lui demanda de soulever les fesses pour qu'elle puisse achever l'opération. Lamandé se retrouva pris jusqu'au nombril dans ces énormes bottes de sept lieues, par ailleurs aussi légères que la toile dont elles étaient faites.

Autant il avait compris assez vite la nature érotique des deux précédents soins, autant cette fois... il ne voyait vraiment pas où « on » voulait en venir.

Il commença à comprendre quand la rousse brancha sur un appareillage électrique assez sophistiqué les fils qui sortaient de plusieurs endroits de la « chaussette ».

— Ce système produit un effet de massage des membres inférieurs, expliqua-t-elle sur un ton très professionnel. Excellent pour la cellulite.

— Je n'ai pas de cellulite, à ma connaissance, fit Lamandé, un peu sur la défensive.

Un sourire éclaira le visage de la jeune assistante, révélant une dentition

éclatante et faisant étinceler ses yeux noisette.

— Non, dit-elle, mais vous avez autre chose... Autre chose de bien plus intéressant.

Avec une expression gourmande, elle glissa une main dans la « chaussette » et s'empara de la virilité, toujours en pleine érection, de Lamandé. Qui faillit en rougir de surprise.

— Vous avez ça, dit-elle en imprimant sans manières un court et léger massage à ce qu'elle tenait entre ses doigts. Et c'est de « ça » dont notre dispositif va s'occuper. Et très efficacement, vous allez voir.

Elle se détourna de son client un court instant, le temps d'aller chercher dans une armoire métallique une autre sorte de « chaussette ». D'une forme beaucoup plus suggestive, celle-là, puisqu'elle avait la silhouette et la dimension d'un gros concombre.

Comme l'autre, elle était creuse. Et comme l'autre, elle comportait une série de fils électriques...

L'assistante rousse écarta les rebords de la « chaussette » principale pour accéder au membre distendu de Louis Lamandé. Dont elle s'empara une nouvelle fois, délicatement, afin de l'envelopper dans l'autre « chaussette ». Cette dernière avait beau être – et de loin – plus petite que la première, Lamandé avait quand même l'impression d'avoir, soudain, une sorte d'énorme courgette à la place du sexe. C'était peut-être flatteur, mais pas vraiment enthousiasmant.

La rousse serra successivement les deux « chaussettes » au moyen de leurs courroies respectives, puis retourna vers son espèce de tableau de bord pour actionner une série de manettes.

Un ronronnement électrique léger emplit la pièce.

Mais Louis Lamandé ne sentit absolument rien.

— Ça va venir, fit la rousse pulpeuse, devinant son étonnement. Il faut une minute ou deux pour que le système chauffe. Laissez-vous aller en arrière, le plus confortablement possible... et surtout, ne touchez à rien.

Son sourire légèrement lubrique s'accroûtait quand elle ajouta :

— Je dis bien : à rien. Et surtout pas à cette partie de vous-même que je viens d'envelopper soigneusement. Rassurez-vous : la machine s'occupe de tout. Une vraie petite femme, vous allez voir !

Elle eut un léger rire de gorge, se dirigea vers la porte et, comme ses collègues avant elle, baissa la lumière jusqu'à la pénombre.

— Je vous laisse, dit-elle. Profitez-en bien. Ce genre de soin n'est pas donné à tout le monde.

Lamandé la remercia d'un signe de tête approbateur.

« Pas donné », en effet, c'était le mot juste.

Et pas à tout le monde non plus. Il fallait avoir les relations nécessaires. Des relations comme les siennes, nouées dans des circonstances un peu spéciales, mais qui avaient parfois de grands avantages. Ceux, par exemple, de vous permettre d'accéder à ce genre de...

Louis Lamandé fit un bond sur sa fausse table de massage.

Une main venait de lui empoigner le sexe.

Une main invisible, mais ferme et... extrêmement caressante. Qui se mit à imprimer à sa virilité des mouvements imitant à la perfection ceux de la partenaire la plus experte.

Des mouvements très lents, tout d'abord.

Dans le même temps, la « chaussette » principale effectuait son propre travail, consistant à lui masser les jambes en une série de massages ascendants et descendants, de la cheville jusqu'à l'aine.

Mais Lamandé les sentait à peine.

Son cerveau tout entier était mobilisé par l'action de la « chaussette » interne, celle qui agissait directement sur son membre.

La tête en arrière, les yeux fermés, il laissa échapper un grognement rauque sous l'effet de ce nouveau et étrange plaisir. Un plaisir qui croissait en intensité, à mesure que le rythme des pressions internes de la « chaussette » s'accélérait imperceptiblement.

Lamandé se demanda combien de temps il allait résister à ce traitement avant d'exploser. Sûrement pas longtemps. Déjà, il sentait la jouissance monter d'entre ses jambes et s'élever furieusement vers le sommet turgescent de son pieu de chair. Il avait l'impression d'être énorme. D'avoir doublé de volume.

Sa bouche s'ouvrit sur un nouveau cri de plaisir et son corps se tendit comme la corde d'un arc.

Cette fois, ça y était : il allait jouir.

Il se prépara à accueillir cet orgasme, qui s'annonçait plus violent que tout ce qu'il avait connu depuis longtemps. Peut-être même de toute sa vie.

Mais rien ne vint.

Le plaisir croissait toujours en intensité, à mesure que la machine accélérait son va-et-vient, tout en accentuant sa pression autour du membre viril.

Mais aucun orgasme ne venait le libérer.

La machine accéléra encore...

Louis Lamandé s'accrocha de toutes ses forces aux rebords de la table. L'attente se muait en frustration. Et la frustration, très rapidement, en quelque chose de beaucoup plus pénible...

Dans sa tête, il n'y avait plus qu'un brouillard d'incompréhension.

L'appareil émettait à présent un bruit de sirène hurlante.

À moins que ce ne fut son cerveau, en train de basculer dans la démence...

Louis Lamandé ne savait plus. Il ne savait plus rien. Ni où il était, ni qui il était. Rien...

Il n'était plus qu'un paquet de nerfs à vif, entre les mains d'une machine devenue folle. Il aurait pu se redresser, arracher tout cet attirail autour de son sexe... mais une force supérieure l'en empêchait.

La douleur, à présent, avait remplacé le plaisir. Une douleur intense, intolérable.

— Il faut que je... jouisse, articula mécaniquement Louis Lamandé, comme si l'orgasme pouvait le libérer de sa torture.

Comme s'il était encore possible de jouir, tout en souffrant un véritable martyre.

Soudain, la machine accéléra encore son rythme et accentua une nouvelle fois sa pression. Un courant électrique, traversant son sexe et lui brûlant tout le corps, arracha à Lamandé un nouveau hurlement. Mais impossible de bouger : il était littéralement plaqué à la table, dont les structures métalliques agissaient comme un relais « conducteur ».

Bouche ouverte, yeux exorbités, il n'eut même plus la force de hurler quand son sexe se fendit, sous le double effet de l'intolérable frottement et du courant électrique surpuissant.

L'intensité de la douleur lui fit perdre connaissance.

Quelques instants plus tard, la machine s'arrêta d'elle-même.

Traversant la double « chaussette », une flaque de sang recouvrit très vite la table de massage, et commença à dégoutter sur le sol.

Au bout de quelques minutes, elle avait pratiquement inondé tout le carrelage de la pièce.

CHAPITRE II



Amandine Loustau, réceptionniste au très sélect institut de thalassothérapie de Loumenven, en Bretagne Nord, avait l'impression que le Père Noël venait enfin de lui apporter le cadeau qu'elle lui demandait depuis des années : un mélange de Brad Pitt, Tom Cruise et de Harrison Ford. En plus grand, plus athlétique... et parlant français, ce qui n'avait que des avantages.

Mais le plus surprenant était qu'on n'était pas à Noël, mais fin mars.

Peu importe : l'athlète en question était debout devant elle, de l'autre côté du comptoir de la réception, et lui adressait un sourire éclatant. Un sourire pour elle toute seule. Un sourire qu'Amandine Loustau lui rendait au centuple, les yeux pleins d'étoiles...

Elle se secoua, prenant conscience qu'elle n'allait pas tarder à passer pour une débile mentale aux yeux du nouvel arrivant, ce qui n'était pas la meilleure façon d'entamer leurs relations.

Arrachant avec difficulté son regard du nouveau curiste, elle se pencha sur la feuille qu'il venait de remplir. Et en profita au passage pour examiner ses mains, posées sur le comptoir. Des mains à la fois élégantes et fortes. De vraies mains d'homme. Et qui ne portaient pas d'alliance... Des mains qu'elle imagina fugitivement en train de courir sur son corps nu...

— Bien, monsieur... Boris Corentin, lut-elle à voix haute. Nous sommes ravis de vous accueillir à Loumenven (« Et moi, encore plus que quiconque », pensa-t-elle). Je vois que vous êtes chef d'entreprise... Dans quel secteur ?

— L'électronique, répondit Corentin sans entrer dans le détail.

— Bien, fit la réceptionniste, si vous voulez bien me suivre, je vais vous conduire à votre chambre.

Boris lui emboîta le pas le long d'un long couloir au plancher en teck évoquant le pont d'un voilier et aux murs décoré de marines. Mais ses yeux

étaient attirés en priorité par le mouvement ondulant de la croupe de la jeune femme, sous la jupe serrée de son uniforme bleu ciel. Chacun de ses pas faisait saillir vers lui, l'une après l'autre, les demi-sphères harmonieusement musclées qui prolongeaient ses longues jambes. Ce « côté pile » complétait idéalement ce qu'il avait eu le temps de repérer un moment plus tôt : à savoir les seins ravissants de la jolie brune, qu'un léger soutien-gorge de coton blanc masquait à peine sous le tissu de son chemisier crème.

Elle se retourna vers lui et Boris eut juste le temps de regarder ailleurs.

— L'électronique, dit-elle... Ça doit être stressant, non ? Vous allez voir que notre cure thermale va vous remettre en forme en un rien de temps.

— Je n'en doute pas une seconde, fit Boris. C'est bien pour ça que je suis là.

Le commandant de police Boris Corentin, as des as du bureau des Affaires Recommandées, la section reine de la célèbre Brigade Mondaine, ignorait tout à fait si, dans l'électronique, on était plus stressé qu'ailleurs. Il s'était juste inventé cette profession bidon pour avoir la paix pendant sa cure. Ce qu'il était bien placé pour savoir, en revanche, c'est que, dans sa partie à lui, la pression ne se relâchait jamais. Et qu'elle était non seulement mentale et nerveuse, mais également physique. À force de prendre des coups – et d'en donner –, il avait fini par avoir mal un peu partout. Rien de grave. Sa constitution robuste en avait encaissé d'autres et, à trente-cinq ans à peine, il était au sommet de sa condition physique. N'empêche qu'à sa dernière visite médicale obligatoire, le médecin lui avait prescrit une semaine de repos, complétée par une cure de remise en forme.

— Je vous envoie à Loumenven, avait décrété le docteur Dumieu. Vous allez voir : c'est ce qui se fait de mieux dans le genre. Et puis, vous qui êtes breton, vous vous sentirez chez vous.

Boris s'était abstenu de lui répondre qu'il était natif d'Audierne, dans le pays bigouden, c'est-à-dire, pour un breton, aux antipodes de la région de Saint-Malo. Quelle importance ? La région de la Côte d'Émeraude ne manquait pas de charme, elle non plus. Et en parlant de charmes, ceux de la jeune et ravissante réceptionniste auguraient bien du séjour.

Sa chambre, la 212, était agréable, vaste et claire, avec une petite terrasse dominant la mer, du haut de la falaise où se trouvait la thalasso.

— Je crois que vous serez bien, ici, fit Amandine Loustau.

— Je n'en doute pas.

Boris remarqua qu'elle s'attardait dans la pièce un peu plus qu'il n'était normal, lui faisant visiter la salle de bains, cherchant visiblement tous les prétextes pour retarder le moment de se retirer.

Il s'avança vers elle et lui adressa un sourire de grand fauve.

— Si jamais j'ai besoin de quelque chose, dit-il, je peux vous appeler

directement ?

Il crut que la fille allait se liquéfier sur place.

— Mais bien sûr, dit-elle... je vous le demande.

— Merci... Amandine, fit Boris après un rapide coup d'œil au badge d'identification que la réceptionniste portait juste au-dessus du sein gauche.

Elle sortit et Boris défit ses affaires. On était en fin d'après-midi. Demain matin à huit heures, il avait rendez-vous avec l'un des médecins de la thalasso pour la consultation préliminaire obligatoire, au cours de laquelle le praticien lui établirait un bilan de santé général. Plus une formalité qu'autre chose à vrai dire. Il s'agissait surtout d'établir à l'intention du nouveau curiste une liste de soins « personnalisée ».

En attendant, il avait le temps de visiter l'établissement, puis de sortir sur l'immense terrasse qui prolongeait le bar-salon de thé et débouchait directement sur la falaise, histoire d'admirer le coucher de soleil sur la mer.

Quand il parcourut le couloir en sens inverse, Boris croisa deux ou trois assistantes qui pressaient le pas avec une nervosité qui lui sembla anormale. Dans l'immense hall de réception, sur lequel donnaient un magasin de mode balnéaire et de produits de beauté, ainsi que les accès aux trois restaurants du centre, quelques curistes murmuraient entre eux avec des airs préoccupés. Derrière le comptoir de la réception, les trois préposées, parmi lesquelles la dénommée Amandine, se chuchotaient mutuellement à l'oreille, absorbées dans leurs confidences au point d'en négliger les clients.

Boris s'approcha. En le reconnaissant, Amandine Loustau retrouva son sourire enjôleur de tout à l'heure et retoucha hâtivement sa coiffure.

— Déjà ? fit-elle, visiblement folle de joie.

— Eh oui ! fit Boris. Vous m'avez bien dit de m'adresser à vous si j'avais besoin de quoi que ce soit ? Eh bien, ce serait pour un petit renseignement.

— Je vous écoute.

— Qu'est-ce qui se passe, ici, au juste ?

Le visage de la jolie brune s'assombrit légèrement.

— Je... ne suis pas sûre de...

— Mais si, insista Boris. Il se passe ici quelque chose d'anormal. Je le sens, et d'ailleurs, il n'y a qu'à voir l'air à la fois mystérieux et préoccupé de l'ensemble du personnel.

Amandine Loustau hésita un peu, regarda furtivement autour d'elle, puis fit signe à Corentin de le suivre jusqu'à l'entrée d'un des couloirs menant aux chambres.

— Écoutez, dit-elle quand ils furent hors de portée des oreilles indiscrètes, je ne devrais pas vous le dire, mais...

— Je serai une tombe, vous avez ma parole.

— Bon, d'accord. Eh bien, voilà : nous avons eu... euh, un... un accident.

— C'est-à-dire ?

La jolie brune avait l'air de plus en plus embarrassée. Elle hésita un moment, puis lâcha, comme à regret :

— Avant-hier, un de nos clients a eu un... un malaise. Cardiaque, je crois. Toujours est-il qu'il est décédé pendant un soin.

Corentin émit un léger sifflement de stupéfaction :

— Eh bien, dites-donc, c'est rassurant !

— Oh, ne vous inquiétez surtout pas, s'empressa la jeune fille. Vous n'avez rien à craindre. Je crois savoir qu'il avait des problèmes de ce côté-là. Ça aurait pu lui arriver n'importe où. Nous n'y sommes pour rien.

Boris la remercia et reprit sa promenade en direction du bar-salon de thé dont les larges baies vitrées donnaient sur un paysage magnifique. Dehors, une mer calme battait lentement la falaise, pendant qu'un gros soleil rouge descendait vers l'horizon. Au moment où il s'appêtait à faire glisser le panneau vitré pour accéder à l'extérieur du bâtiment, une voix retentit derrière son dos :

— Monsieur Corentin ?

Boris se retourna et vit venir vers lui un homme d'une cinquantaine d'années, d'une élégance recherchée, comme en témoignait son costume de lin clair et son nœud papillon de soie bleu et vert, le tout bien visible malgré la blouse blanche qu'il portait ouverte par-dessus. Il avait le visage harmonieux, le teint hâlé, un front haut d'intellectuel un peu dégarni, les yeux gris clair et les cheveux de la même couleur.

Il tendit à Boris une main cordiale.

— Monsieur Corentin, dit-il, je suis le docteur Charles de Penmarch, propriétaire et directeur de cette thalassothérapie. On vient de me signaler votre arrivée parmi nous et je tenais à vous accueillir personnellement.

— C'est très aimable à vous, fit Boris. Votre établissement est magnifique.

— En effet. Je dois avouer que j'en suis assez fier. Vous alliez sortir respirer notre grand air et admirer notre panorama ?

— Effectivement.

— Alors, allez-y. Et permettez-moi de faire quelques pas avec vous.

Sans lui demander son avis, le docteur Penmarch suivit Boris sur la terrasse.

— Rien que d'être ici, on se sent déjà mieux, non ? demanda-t-il sans douter de la réponse.

— C'est vrai, admit Corentin.

Il hésita un court instant et ne put s'empêcher d'ajouter :

— Malheureusement, il semblerait que ce climat ne réussisse pas à tout le

monde...

— Comment cela ?

— On raconte qu'un de vos curistes a eu un tragique accident...

Le docteur Penmarch se décomposa :

— Qui vous a dit ça ?

— Peu importe. Il a fait une crise cardiaque, à ce qu'il paraît ?

Le médecin se détendit un peu et eut un geste fataliste.

— C'est malheureusement vrai. Je vois que l'information s'est répandue malgré mes instructions.

— Vos instructions ?

— Eh bien, oui. J'ai demandé au personnel d'éviter de parler à quiconque de cet incident. Non pas que nous ayons quoi que ce soit à nous reprocher. Mais vous savez comment sont les gens, vous imaginez ce qu'ils auraient pu raconter... C'est la réputation de mon établissement qui est en cause !

Il se hâta d'ajouter :

— Et aussi, bien sûr, la tranquillité de nos curistes.

Avec une sorte d'autorité naturelle, il prit Boris par le bras et l'entraîna vers le bout de la terrasse.

— Laissez-moi vous rassurer définitivement, dit-il. Ce curiste avait des problèmes cardio-vasculaires qu'il ne nous avait pas signalés à son arrivée. Résultat, il n'a pas supporté le très faible courant électrique du drainage lymphatique et... et il nous a fait un arrêt cardiaque, voilà tout. Heureusement qu'il avait signé la décharge réglementaire... et que nous sommes bien assurés.

Penmarch désigna le paysage d'un grand geste circulaire et enchaîna, ayant visiblement hâte de changer de sujet :

— Magnifique, non ? Vous savez qu'en dix ans à peine, j'ai réussi à faire de cet établissement le centre de thalassothérapie le plus coté de France... Si je vous donnais les noms des célébrités qui se succèdent ici... Ce que je ne ferai pas, bien entendu. Discretion oblige.

Boris lui jeta un regard en coin. Le directeur « du centre de thalassothérapie le plus coté de France » semblait prendre avec une relative insouciance une chose qui était tout sauf ce qu'il appelait un « incident ». À moins que cette insouciance ne soit pas tout à fait sincère... Boris avait de plus en plus l'impression que le ton enjoué du docteur Charles de Penmarch était très légèrement forcé. Presque faux, pour tout dire...

— Mais tout de même, insista Corentin, ce... drainage lymphatique qui implique un courant électrique... Ce n'est pas un peu dangereux ?

— Absolument pas ! se récria Penmarch. D'ailleurs, il s'agit plus d'électricité statique que de courant à proprement parler. Il n'y a jamais eu le

moindre problème. Et je peux vous garantir qu'il n'y en aura plus jamais : j'ai fait supprimer ce soin à titre préventif.

Comme s'il estimait soudain que cet entretien avait assez duré, Charles de Penmarch regarda sa montre et prit congé :

— Il faut que je vous laisse, dit-il, on m'attend. De toute façon, nous aurons sûrement l'occasion de nous revoir. Je vous souhaite une bonne cure et un excellent séjour parmi nous.

Boris le remercia et le regarda s'éloigner de sa démarche légèrement sautillante, en se disant qu'ils auraient certainement l'occasion de se revoir, en effet.

Il admira encore un peu le coucher de soleil, puis regagna sa chambre, histoire de faire une petite sieste avant le dîner. Il venait à peine de s'allonger quand le téléphone sonna.

C'était le commissaire divisionnaire Charlie Badolini.

— Alors, Boris, fit la voix éraillée par le tabac du patron de la Brigade Mondaine, ça se passe bien, cette cure ?

— Je ne peux pas encore vous répondre, patron, je commence demain.

— En tout cas, poursuivit Badolini, il y a un autre curiste à qui cette cure n'a pas réussi. Mais alors, pas du tout...

— Je sais, patron. Mais ce qui m'étonne, c'est que vous le sachiez aussi.

Badolini se racla bruyamment la gorge :

— Est-ce que le nom de Louis Lamandé vous dit quelque chose ?

Corentin n'hésita qu'un bref, très bref instant, le temps que sa fabuleuse mémoire entre en action.

— Louis Lamandé... Ce n'est pas le grand patron du groupe Flèche, les fabricants de logiciels d'armement ?

— Presque ! Bravo, Boris. En fait, c'est le numéro 2 du groupe. Ou plutôt, c'était. Car c'est lui qui vient de mourir à Loumenven, pendant sa cure.

— Accident cardiaque pendant un drainage lymphatique, à ce qu'il paraît.

Au bout du fil, Badolini s'étrangla, ce qui lui déclencha une interminable quinte de toux.

— Accident cardiaque ? Mon œil ! éructa-t-il quand il eut enfin retrouvé l'usage de la parole. Le SRPJ de Saint-Malo, qui a récupéré le corps en attendant qu'il soit rendu à sa famille, m'a envoyé un double du dossier.

— Tiens ? Et pour quelle raison, patron ?

— Parce que le légiste du coin, qui a examiné son cadavre par pure routine, a découvert que son sexe s'était littéralement fendu en deux, probablement sous l'effet d'un très puissant courant électrique ! À la suite de quoi, il s'est complètement vidé de son sang. Un peu comme s'il s'était ouvert les veines...

Le combiné collé à l'oreille, Boris se sentit pâlir légèrement.

— Nom de Dieu ! lâcha-t-il entre ses dents.

— Je ne vous le fais pas dire.

En même temps qu'il imaginait l'horreur du tableau, il repensait au docteur Penmarch. Soit le patron de la thalasso n'avait pas daigné jeter un œil sur le corps de son client, soit il s'était carrément moqué de lui, avec son histoire d'accident cardiaque.

Badolini freina Corentin dans son élan, au moment où ce dernier envisageait d'avoir une conversation très sérieuse avec le bon docteur. Pas plus tard que tout de suite, et sous sa vraie identité, cette fois.

— Ne faites rien dans l'immédiat, ordonna Badolini. En tout cas, rien d'officiel. D'ailleurs, si j'ai bonne mémoire, vous m'aviez fait part de votre intention de cacher votre qualité de flic, histoire d'avoir la paix.

— Exact, patron.

— Bien. Continuez. Mais tâchez quand même, le plus discrètement possible, d'en savoir un peu plus sur cette histoire. J'ai le sentiment que tout ça pourrait bien être une affaire pour la Mondaine.

— À cause de... du... sexe éclaté ?

— Oui. Et aussi à cause de la personnalité de la victime. Quand on vend des logiciels d'armement, c'est-à-dire des trucs qui servent à équiper tous les missiles possibles et imaginables, on a forcément des ennemis. Louis Lamandé était une personnalité occulte – et très influente – du monde politico-financier. Entre nous, ça m'étonnerait beaucoup que sa mort soit due à un accident causé par une simple surcharge électrique.

— Pour tout vous dire, ça m'étonnerait aussi, patron.

Boris raccrocha et resta assis quelques instants sur son lit, le cerveau tournant à trois mille tours minute.

Décidément, le boulot le poursuivait où qu'il aille. N'importe quel quidam pouvait s'offrir une cure de thalasso en oubliant totalement ses petits tracassés professionnels. Pas lui.

Il repensa à Amandine, la jolie réceptionniste à qui il avait visiblement tapé dans l'œil. En poussant son avantage, ce serait bien le diable s'il n'arrivait pas à s'en faire une alliée. Une alliée qui connaissait tous les petits secrets de la thalassothérapie de Loumenven.

Une excellente manière de joindre l'utile à l'agréable...



Quand l'œil s'était habitué à la semi-pénombre qui régnait dans l'immense salon parisien de Simone et Paul-Roger Dentremon, la première chose qui frappait était le décor : avenue Foch, dans ce quartier de grands bourgeois, de très grands bourgeois même, on se serait attendu à un mobilier de style Louis XV ou Louis XVI, sinon à du contemporain très zen, à la fois dépouillé et hyperluxueux.

Au lieu de ça, on pénétrait dans un univers totalement baigné par une ambiance très « seventies » : moquette tête-de-nègre, canapés et poufs blancs à poils longs, fauteuils-coque en acier orange à piètement circulaire unique... Il y avait même, sur des tables basses en verre et acier, deux ou trois de ces espèces d'aquariums qu'un mécanisme faisait basculer d'avant en arrière, provoquant le flux et le reflux, à l'intérieur, d'un liquide pâteux et translucide, bleu ou rouge. Celui-ci formait ainsi des vagues miniatures roulant au ralenti, dans un sens puis dans l'autre, comme une sorte d'océan en version bonsaï. Ce spectacle idiot avait quelque chose de fascinant, de quasiment hypnotique même, si le regard n'était attiré par des visions infiniment plus intéressantes. Et autrement plus spectaculaires.

Cette blonde, par exemple...

La quarantaine bien entamée, mais remarquablement conservée, elle était assise sur un des canapés blancs à poils longs, une coupe de champagne à la main, en train de bavarder le plus tranquillement du monde avec une amie.

Mais sa tenue était assez différente de ce que les femmes portent habituellement dans les soirées mondaines. Elle était vêtue d'une gaine de cuir noir découpée à l'aine, qui soutenait en soulevant ses seins dans un effet « pigeonnant » particulièrement agressif. Elle portait des bas noirs serrés à mi-

cuisses par des élastiques et des escarpins à talons aiguilles interminables.

Elle tenait aussi une laisse de cuir tressé. Au bout de la laisse, un athlète noir à la musculature de culturiste, le cou serré dans un collier de chien à clous et la tête couverte d'une cagoule de vinyle, s'agrippait à la jambe de sa maîtresse et donnait des coups de reins frénétiques. Entre deux va-et-vient, on apercevait son membre long et lisse qui s'agitait furieusement contre la soie du bas de la femme blonde, sans que celle-ci paraisse prêter la moindre attention à son manège, ou n'interrompe sa conversation.

Sa voisine, tout en lui parlant, caressait distraitemment la virilité noueuse que son voisin de gauche avait sortie de son pantalon de smoking. Elle aussi poursuivait sa conversation avec son amie, comme si de rien n'était.

Un peu plus loin, deux hommes en tenue de soirée, installés face à face dans deux fauteuils à tubulures jaunes, discutaient tranquillement, un verre de champagne à la main. Détail curieux : leurs verres n'avaient pas de pied. Juste une tige de verre filé. Quand ils voulaient le poser, ils enfonçaient négligemment cette pointe dans les reins de l'une des deux filles immobiles à côté d'eux, épaules au sol, mains derrière la tête et jambes ramenées par-dessus leur visage...

Deux tables basses humaines en quelque sorte.

Les rythmes lourds d'une bossa-nova, sortis d'une chaîne laser invisible, accentuaient la sensualité de l'ambiance en lui ajoutant quelque chose d'électrique. Le contraste était saisissant entre l'élégance des invités et la manière quasi animale avec laquelle ils donnaient libre cours à leurs penchants, quels qu'ils soient.

Le docteur Charles de Penmarch, médecin chef et directeur du célèbre institut de thalassothérapie de Loumenven, était lui aussi installé dans un fauteuil, un peu à l'écart. D'un air absent, il contemplait la jolie blonde, installée entre ses jambes, qui s'activait sur sa virilité sans parvenir à conserver à celle-ci une rigidité digne de ce nom. Et ce, malgré toute sa bonne volonté.

— Quelque chose qui ne va pas, docteur ? se décida-t-elle enfin à demander d'une petite voix déçue.

Penmarch lui caressa affectueusement la joue.

— Laisse tomber, dit-il. Je ne suis pas très en forme, ce soir.

La blonde se releva et s'éloigna sans plus y penser.

Penmarch la vit s'approcher d'un autre invité, qui lui faisait signe. Un instant plus tard, elle appliquait le même traitement à son nouveau partenaire. Avec des résultats beaucoup plus probants, cette fois.

Le docteur Charles de Penmarch, lui, ne se sentait plus de goût à rien. Et c'était en grande partie la faute de ce sexagénaire rondouillard d'une petite soixantaine d'années, là-bas, occupé à déguster son champagne préféré. Très

occupé, même, puisqu'il ne se contentait pas d'utiliser une coupe ou une flûte, comme tout le monde. Non, il se servait en guise de verre d'une superbe créature entièrement nue, vautrée en arrière dans un canapé, ses longues jambes suffisamment écartées pour que Paul-Roger Dentremon – c'était le nom de l'amateur de champagne – puisse prendre place dans cette ouverture enivrante. O combien enivrante, puisque c'était du ventre même de la fille, d'entre les pétales nacrés de sa féminité la plus secrète, que coulait le précieux breuvage.

Elle ne portait pas la moindre trace de toison intime, même la plus diaphane. Cette partie de son corps était lisse comme de la soie. Une soie crème, comme sa peau.

Et Paul-Roger Dentremon, à genoux, le visage enfoui tout au fond de cette félicité, les lèvres collées à cette fontaine miraculeuse, buvait avec une expression extatique le Laurent Perrier « Grand Siècle » qui en coulait.

Il n'y avait pas de miracle là-dedans. La fille avait simplement un talent particulier. Un talent qui plaisait à Paul-Roger Dentremon au point qu'il avait fini par en plus pouvoir boire de champagne autrement : elle commençait par « avaler » le contenu d'une demi-bouteille en introduisant le goulot entre ses jambes, puis en provoquant un phénomène d'aspiration dont elle avait le secret. Une fois qu'elle était « remplie », Paul-Roger Dentremon n'avait plus qu'à coller ses lèvres à cette coupe divine. La fille, alors, expulsait le liquide directement dans sa bouche, par petits jets résultant de légères pressions de ses muscles intimes savamment maîtrisés.

Elle « éjaculait » du champagne, en quelque sorte.

Pour le consommateur, l'ivresse était double, puisque le bouquet du champagne se corsait de celui, plus subtil encore, de son nouveau récipient.

Mais Charles de Penmarch, lui, ne ressentait aucune ivresse, malgré la bouteille de Laurent Perrier qu'il avait déjà vidée. Il observait la scène d'assez loin, et de dos. Résultat : il voyait la calvitie de Dentremon, au centre de sa couronne de cheveux gris et frisottés, s'agiter entre les jambes ouvertes de la fille comme la tête d'un chien en train de laper dans son écuelle.

Rien de particulièrement excitant. De son point de vue, en tout cas. Parce que la fille, elle, semblait prendre à cette « dégustation » un plaisir qu'elle exprimait bruyamment, à coups de gémissements de plus en plus rauques, et de plus en plus appuyés.

Quant à Dentremon... Après avoir fini de boire, il se releva en s'essuyant le visage à l'aide de son mouchoir de soie. Puis, avec un large sourire, il se dirigea vers Charles de Penmarch et se laissa tomber dans un fauteuil, à côté de lui.

— Alors, cher ami, ce n'est pas la grande forme, on dirait ! Vous ne vous amusez pas ?

Penmarch braqua sur lui un regard glacial. À cet instant précis, il aurait

volontiers ouvert le crâne de son interlocuteur à l'aide d'une bouteille de ce Laurent Perrier « Grand Siècle » qu'il appréciait tant. D'abord, la voix légèrement flûtée et le petit cheveu sur la langue de Dentremont l'exaspéraient. De même que cette façon qu'il avait d'être éternellement bronzé. Et ce sourire... cet insupportable sourire qu'il arborait en toutes circonstances...

Même pour lui ordonner de tuer.

Et même pour le menacer des plus sordides représailles en cas de refus...

Il y avait comme ça des rencontres qu'on voudrait ne jamais avoir faites.

C'était à la fois son snobisme et son penchant immodéré pour les parties fines qui avaient perdu Charles de Penmarch.

Son snobisme, d'abord, qui avait fait de lui un médecin mondain prêt à toutes les bassesses pour fréquenter les riches, les célèbres et les puissants.

Son goût pour les partouzes, ensuite, qui l'avait amené à faire, des années plus tôt, la connaissance du couple Dentremont, grands amateurs eux-mêmes de ce genre de soirées.

Simone Dentremont avait gardé l'initiale de son nom de jeune fille, Simone Hardelot, pour créer sa maison de lingerie féminine : « Simone H ».

Paul-Roger Dentremont, son mari, qui avait débuté comme physicien spécialiste de l'atome – il se prénommaient alors Roger tout court –, était par la suite devenu l'un des membres les plus influents du fameux « lobby » nucléaire français. Un homme qui, dans l'ombre, négociait des marchés de plusieurs dizaines de milliards d'euros, traitant d'égal à égal avec les gouvernements. Un homme qui, officiellement, représentait la France...

Et parfois, officieusement, lui-même.

C'était à ce titre qu'il avait secrètement négocié la vente à l'Irak d'une importante quantité d'uranium enrichi. Une quantité suffisamment grande pour permettre à Saddam Hussein de se doter de l'arme nucléaire dont il rêvait depuis si longtemps.

L'affaire avait capoté au moment où elle allait se conclure, par la faute de Louis Lamandé, le numéro 2 du groupe Flèche, spécialisé dans les logiciels de guidage de missiles. Lamandé, avec qui Dentremont était en relations professionnelles étroites, avait eu vent de l'énorme commission (on parlait de dix milliards d'euros) que Dentremont s'appropriait à recevoir du dictateur irakien. Et l'avait menacé de tout « balancer » à la presse.

Par chance pour Dentremont, son « cher ami » Lamandé avait eu un « accident » mortel, quelques jours plus tôt, alors qu'il faisait une cure à Loumenven, dans l'établissement que dirigeait le docteur Penmarch.

Un accident qui, bien sûr, n'en était pas un. Mais qui devait tout, au contraire, à l'intervention de Penmarch.

Lequel n'avait pas pris de gaieté de cœur le risque de faire mourir un de

ses clients. Dentremont lui avait un peu... disons forcé la main. En lui rappelant un autre malheureux épisode qui, une dizaine d'années plus tôt, avait coûté la vie à Clotilde de Penmarch, l'épouse du bon docteur, retrouvée noyée au pied de la falaise de Loumenven...

Clotilde de Penmarch, une riche héritière, dont le mari n'était au départ qu'un médecin titré, un médecin à particule, mais un médecin sans le sou. Devenu plus tard, grâce à l'héritage de la fortune de sa défunte épouse, un médecin richissime, ce qui lui avait permis de faire construire sa luxueuse thalasso.

Un soir d'ivresse et d'orgie, Charles de Penmarch avait commis l'erreur de raconter le meurtre de sa femme à Dentremont, confiant dans la discrétion d'un homme qui, après tout, pratiquait le secret d'une manière professionnelle.

Un acte de bravade, sous l'effet de l'alcool, qu'il regrettait amèrement depuis.

Car Dentremont n'avait pas hésité à le faire chanter, en utilisant ce « levier » pour obliger Penmarch à éliminer Lamandé.

La belle amitié entre Penmarch et Dentremont s'était depuis transformée en haine. Une haine soigneusement dissimulée sous des sourires et une cordialité de bon aloi.

Bien sûr, Penmarch connaissait l'affaire de la vente d'uranium à l'Irak et rêvait de tout raconter, ce qui aurait eu pour effet d'envoyer Dentremont en prison pour de longues années. Mais Dentremont le tenait, lui aussi, à cause du meurtre de sa femme. Et à cause des activités « parallèles » de l'établissement de thalassothérapie, qui assurait à Penmarch des revenus considérables, non déclarés au fisc, également susceptibles de l'envoyer à l'ombre pour longtemps.

Bref, si Penmarch parlait, Dentremont parlerait aussi. Conclusion : ils se tenaient mutuellement.

Mais Penmarch avait la sensation désagréable d'être le plus « coincé » des deux. Car le centre de Loumenven était l'œuvre de sa vie. Et il y tenait... plus qu'à sa vie, justement.

— Si je vous ai invité à notre petite soirée, poursuit Dentremont, c'est que j'espérais qu'elle vous changerait les idées.

— Elle ne me change rien du tout, lâcha froidement Penmarch. Une... affaire comme celle de l'autre jour n'est pas si facile à oublier, figurez-vous.

Dentremont eut un petit rire.

— Dans ce cas, ricana-t-il, peut-être qu'une autre affaire, du même genre que la première, aura un effet bénéfique sur votre moral. Un clou chasse l'autre, comme on dit !

Penmarch le regarda fixement, n'osant interpréter ce que Dentremont

venait de sous-entendre en termes à peine voilés. Mais il avait déjà compris que, sous son éternel sourire, l'autre ne plaisantait pas.

— Vous n'êtes pas sérieusement en train de me suggérer que...

Dentremont savoura une gorgée de champagne – dans un vrai verre, cette fois – avant de répondre :

— Que voulez-vous, cher ami, on ne fait pas toujours ce qu'on veut. Vous en savez quelque chose...

Penmarch tâtonna nerveusement à la recherche de son verre de Laurent Perrier. Il le trouva, constata qu'il était vide, et le reposa avec une mimique agacée. Ce que voyant, Dentremont fit signe au maître d'hôtel chargé de renouveler les consommations des invités. Quand celui-ci, un garçon jeune et athlétique d'origine maghrébine, s'approcha pour remplir son verre, Penmarch constata que son pantalon blanc était constellé de traces des rouge à lèvres... à un endroit qui ne laissait aucun doute sur le genre d'attentions que lui avaient prodigué les femmes présentes ici ce soir.

— Hélas, cher ami, poursuivit Dentremont après avoir laissé le temps à son interlocuteur de s'octroyer une solide lampée de champagne, les affaires sont les affaires, et elles sont parfois dures. Surtout dans notre milieu, où des sommes si importantes sont en jeu. Nous sommes parfois contraints de prendre des mesures, disons... drastiques.

Il but une gorgée de champagne avant de continuer :

— Est-ce que le nom d'Ahmed Ibn Séoud vous dit quelque chose, cher ami ?

Penmarch se crispa. La manière qu'avait ce type de le manipuler comme une marionnette, tout en lui donnant du « cher ami » long comme le bras, l'exaspérait de plus en plus. Sous ses airs chaleureux, l'éminence grise du nucléaire français se payait ouvertement sa tête. Il l'humiliait à plaisir, en plus de tout le reste.

Penmarch lui aurait volontiers cassé la gueule. Mais Dentremont dégageait une autorité à laquelle le médecin mondain était incapable de résister.

Et puis, dans son for intérieur, il devait bien s'avouer qu'il était trop lâche pour casser la gueule à qui que ce soit.

— Ahmed Ibn Séoud ? répéta-t-il comme un automate.

— Oui. Son Altesse le prince Ahmed Ibn Séoud, pour être précis. Le prince est le ministre de la Défense du Qamoar, un émirat du Golfe dont vous avez certainement entendu parler.

Penmarch opina vaguement de la tête.

— Le prince s'apprête à conclure un marché de soixante milliards d'euros portant sur l'acquisition par son pays d'une nouvelle centrale nucléaire. Je vous épargne les détails de l'affaire. Disons simplement qu'à la suite de

longues négociations, il a choisi de se fournir chez nos concurrents britanniques.

— J’imagine votre déception, fit Penmarch avec un sourire amer.

— En effet. Le choix de Son Altesse représente une énorme perte en devises pour la France... et, je ne vous le cache pas, pour moi aussi, puisque les cinq pour cent de commission que j’aurais dû toucher me passent sous le nez.

Penmarch ne put retenir un sourire de satisfaction.

— J’en suis sincèrement navré pour vous, dit-il sans en penser un mot. Mais je ne comprends pas très bien pourquoi vous me racontez toute cette histoire.

— Vous allez voir qu’elle vous concerne au premier chef, reprit Dentremont en sirotant son champagne. Il se trouve que, s’il arrivait malheur au prince Ahmed Ibn Séoud, celui-ci serait remplacé au poste de ministre de la Défense de son pays par un de ses cousins. Il se trouve en outre que, connaissant le cousin en question, je sais qu’il est, lui, beaucoup plus favorable à la France. Et vous comprendrez où je veux en venir quand je vous aurai dit que le prince Ahmed Ibn Séoud s’apprête à faire une cure de thalassothérapie chez vous, à Loumenven. Je lui ai personnellement – et chaudement – recommandé votre établissement. Il y sera à partir de demain.

Charles de Penmarch s’étrangla sous l’effet de la stupéfaction. Et de l’indignation en comprenant que ce qu’il soupçonnait depuis le début de cette conversation était vrai :

— Vous êtes en train de me demander de...

— De faire en sorte que le prince ait un... malencontreux accident pendant son séjour chez vous, oui.

Penmarch faillit en lâcher son verre.

— Mais vous êtes fou à lier, éructa-t-il. Vous me prenez pour une entreprise de... de liquidation ? J’ai déjà eu un certain mal à faire passer la mort de Louis Lamandé pour un accident. Recommencer le même genre d’opération serait de la folie furieuse ! Cette fois, il y aura une enquête et je vous garantis que ça se terminera très mal pour tout le monde ! Non, je refuse. Je vous ai rendu ce... service une fois, considérez que nous sommes quittes.

Sans se départir de son éternel sourire, Dentremont reprit, de sa petite voix flûtée :

— Nous ne sommes pas quittes, cher ami. Pas du tout, même. J’ai absolument besoin que vous me rendiez ce nouveau service. Pour un homme de l’art comme vous, ce sera un jeu d’enfant. Vous trouverez un moyen différent, voilà tout.

— Je viens de vous dire qu’il n’en est pas question.

Cette fois, le sourire de Dentremont s’assombrit légèrement.

— Bien, dit-il... Puisque vous m'y obligez, je vous rappelle que j'ai toujours un argument de poids pour vous forcer la main. Et que je n'hésiterai pas à m'en servir...

L'image du cadavre de sa femme Clotilde, repêché dix ans plus tôt par la gendarmerie maritime, passa fugacement devant les yeux de Penmarch. Qui eut néanmoins un sursaut, comme un dernier baroud d'honneur qu'il savait perdu d'avance.

— Moi aussi je pourrai parler, dit-il. Tout raconter sur votre petite affaire de vente d'uranium à l'Irak...

Dentremont eut une moue, accompagnée d'un geste de la main, comme pour balayer cette objection insignifiante.

— D'abord, l'affaire à laquelle vous faites allusion n'est pas allée à son terme. Par la faute de Lamandé, comme vous le savez. Et puis, j'ai suffisamment de relations dans les milieux politiques pour être certain qu'on étoufferait l'affaire, si jamais elle s'ébruitait. Non, décidément, je crois que vous n'avez pas d'autre choix que de me rendre ce nouveau petit... service.

Charles de Penmarch soupira lourdement. Il était coincé. Dentremont avait raison, il le savait.

Histoire de s'évader un instant de cette situation qui le torturait, il laissa son regard errer sur l'immense salon des Dentremont et croisa le regard de la maîtresse de maison.

« Simone H » était à moitié couchée sur un canapé, vêtue d'une guêpière de dentelle noire que prolongeait un porte-jarretelles de même couleur. Celui-ci maintenait en place des bas de soie, noirs également, qui gagnaient ses jambes longues et magnifiques, prolongées d'escarpins à talons aiguilles.

À près de quarante-cinq ans, Simone Hardelot-Dentremont était magnifiquement conservée. Sa crinière blonde cascadaît lourdement sur ses épaules rondes, pas une ride n'était visible au coin de sa large bouche aux lèvres peintes d'un rouge vif, ni autour de ses yeux vert émeraude.

Quant à sa poitrine, magnifiquement mise en valeur par son décolleté pigeonnant, elle faisait toujours autant tourner la tête au docteur Charles de Penmarch. Exactement comme quand il avait connu Simone, en même temps que son mari, quinze ans plus tôt.

Simone, avec qui il avait partouzé d'innombrables fois et dont il connaissait le corps par cœur, dans les détails les plus intimes. Sans pour autant parvenir à s'en lasser.

Pour la bonne raison que, depuis quinze ans, il était amoureux d'elle. Et même fou d'elle.

Mais ça, c'était son secret. Un secret qu'il avait su garder, celui-là, contrairement à d'autres.

Parce que dans un petit cercle ultra-fermé comme le leur, où le sexe ne

connaissait ni limites, ni tabous, les sentiments, en revanche, étaient chassés gardée. En clair : on pouvait posséder physiquement la femme d'un ami, de toutes les manières possibles, mais en tomber amoureux constituait une atteinte grave à l'intégrité d'un couple. L'équivalent d'un viol, dans ce milieu.

Simone Dentremon, évidemment, n'ignorait rien des sentiments de Penmarch à son égard. Mais, même si ni l'un ni l'autre n'avaient jamais abordé le sujet, elle était trop fine mouche pour ne pas remarquer la manière dont il la regardait, depuis toutes ces années. Un regard qui allait bien au-delà du simple désir physique... Cet amour, elle en jouait volontiers, avec un orgueil féminin pimenté d'une pointe de sadisme.

Comme à cet instant précis, par exemple, où, de loin, elle adressait un sourire à la fois gourmand et complice à Charles de Penmarch, pendant que deux partenaires s'occupaient d'elle.

Ses jambes largement écartées leur permettaient, en se serrant un peu, d'accéder en même temps à la fleur nacrée, perdue au cœur d'une toison luxuriante, qu'elle offrait à leurs appétits. Et sur laquelle leurs langues se croisaient et se recroisaient fébrilement, comme deux anguilles se disputant une proie.

L'un des deux partenaires en question était un homme d'affaires que Penmarch connaissait vaguement pour l'avoir déjà vu aux soirées des Dentremon.

L'autre était une brune très jeune, avec un corps de rêve qui était en quelque sorte sa raison sociale, puisqu'elle était l'un des mannequins vedettes que Simone utilisait le plus souvent pour les défilés de ses collections lingerie.

Et pas seulement pour ses défilés, d'ailleurs. Ni Penmarch, ni qui que ce soit d'autre, en effet, n'ignorait que la sculpturale brune, qui se prénommaît Julie, était aussi la maîtresse attitrée de « Simone H ».

Laquelle était bisexuelle et ne s'en cachait pas.

Ce qui ne diminuait en rien les sentiments de Penmarch à son égard. Aiguïsés au contraire par cette part de Simone qui lui demeurerait à jamais inaccessible...

Comme si elle lisait dans ses pensées – ce qui était sûrement le cas –, Simone lui adressa de loin un grand sourire et un clin d'œil.

Penmarch lui répondit d'une grimace désabusée.

À cet instant précis, il avait trop de soucis en tête pour pouvoir pleinement se régaler d'un spectacle qui, en d'autres circonstances, l'aurait rendu fou de désir.

Son regard revint machinalement vers Paul-Roger Dentremon, qui ne cessait de le contempler avec son odieux sourire. À croire que lui aussi lisait dans ses pensées les plus secrètes.

— C'est bon, soupira Penmarch, vaincu. Vous avez gagné.

CHAPITRE IV



Son Altesse le prince Ahmed Ibn Séoud ouvrit des yeux ronds en arrivant pour déjeuner à sa table habituelle, au luxueux restaurant de la thalassothérapie de Loumenven. Au lieu des crudités habituelles, un superbe pâté en croûte l'attendait en guise d'entrée. Probablement une petite gâterie offerte – à titre tout à fait exceptionnel – par ce charmant docteur Penmarch.

Le prince Ahmed Ibn Séoud s'installa et, tenaillé par la faim, se hâta de couper un gros morceau de pâté, qu'il porta à sa bouche sensuelle, entourée d'un fin collier de barbe, avec une mimique de gros bébé dégustant une sucrerie.

C'étaient les sucreries, justement, sa faiblesse. C'est-à-dire essentiellement les pâtisseries orientales qui étaient l'une des spécialités culinaires de son pays. De véritables délices baignant dans l'huile et le beurre, gorgés de sucre et de miel, dont le prince faisait une orgie à chaque repas, pratiquement depuis sa naissance. Ce qui lui valait de posséder le tour de taille d'un fût de bordeaux, le cou d'un taureau de combat, et d'accuser sur la balance le poids respectable de cent cinquante kilos.

Bien entendu, personne dans son entourage ne se serait jamais permis la moindre réflexion sur l'obésité d'Ahmed Ibn Séoud. Ses huit femmes ne s'en plaignaient pas non plus, qui escaladaient à tour de rôle, nuit après nuit, cette montagne de graisse, « travaillant » avec un savoir-faire de grandes

courtisanes le sexe minuscule qui se cachait sous ce ventre énorme.

Mais un cardiologue consulté à Lausanne, en Suisse, où le prince avait plusieurs comptes en banque, s'était permis de signaler à Son Altesse que si elle ne perdait pas d'urgence une bonne vingtaine de kilos, sa « surcharge pondérale » risquait de lui être fatale dans un proche avenir. Quelques jours plus tard, Ahmed Ibn Séoud se confiait à Paul-Roger Dentremon, l'un des hommes les plus puissants du lobby nucléaire français. Lequel, bien que le prince ait tout récemment privé d'un contrat de vingt milliards d'euros, s'était montré grand seigneur. Sans rancune, il s'était même montré compatissant, allant jusqu'à lui recommander le meilleur établissement de thalassothérapie française, intervenant personnellement auprès de son directeur, le docteur Penmarch, pour qu'il accueille le prince avec tous les égards dus à son rang.

Du coup, Ahmed Ibn Séoud avait eu droit au traitement spécial, aux soins « parallèles » réservés à un cercle ultra-privé.

Et cette cure balnéaire, dans une version totalement inédite pour lui, s'était révélée particulièrement satisfaisante.

Depuis deux jours qu'il était là, le ministre de la Défense du Qamoar n'avait guère perdu que cinq cents grammes. Mais il flottait dans une extase quasi permanente qui compensait largement l'austérité du régime alimentaire qu'on lui imposait.

Ce menu spécial était sûrement une récompense pour s'être courageusement contenté, pendant deux jours, de crudités en salade et de filets de poisson agrémentés de quelques légumes. Le tout arrosé d'eau minérale, ce qui représentait le sacrifice le plus douloureux pour ce gourmet qui, malgré sa religion musulmane interdisant la consommation d'alcool, avait toujours eu un faible marqué pour les grands crus de bordeaux.

Dont justement, le maître d'hôtel venait de déposer une carafe devant lui.

C'était décidément jour de fête.

Une fête qui avait bien commencé.

Tout en savourant son pâté en croûte, Ahmed Ibn Séoud revivait mentalement les instants délicieux qu'il avait vécus le matin même, une série de soins érotiques qui avait culminé avec un bain de boue d'algues chaude. Pour cette dernière étape, l'assistante avait payé de sa personne. C'était une jolie brune au corps de rêve, légèrement potelée comme il les aimait. Elle s'était mise complètement nue et lui avait pratiqué un body-body de style oriental, lequel s'était terminé par une fellation prodigieuse. Ahmed Ibn Séoud avait joui dans sa bouche avec une telle intensité qu'il aurait pu se croire transporté au paradis d'Allah.

Et, à présent, c'était le paradis des gastronomes qui s'offrait à lui. Après le pâté en croûte, il eut droit à une « choucroute de la mer », qu'il engloutit voracement, de même que le camembert normand et les profiteroles au

chocolat qui suivirent. Le tout avec une deuxième carafe de château Calon-Ségur. Et en prime, « à titre exceptionnel et avec les compliments du docteur Penmarch », précisa le maître d'hôtel sur le ton de la confiance, un armagnac millésimé.

Le prince Ahmed Ibn Séoud se sentait un peu lourd en sortant de table. Lourd, mais heureux. Il décida, puisque l'après-midi était libre, de s'offrir une promenade digestive sur les longues routes bordant les falaises de la région.

Une promenade, certes, mais que, vu son poids, il n'allait pas faire à pied.

Tout en allumant un Partagas Lusitania de sa récolte cubaine personnelle, il se dirigea vers le parking, où l'attendait sa Ferrari rouge Quattrocento. Un modèle spécialement adapté par le constructeur, avec un siège-baquet sur mesure, surdimensionné donc (le fauteuil passager avait dû être supprimé), une possibilité de recul par rapport au volant plus importante que sur les autres modèles, afin que le prince puisse caser sa gigantesque bedaine.

Il s'installa pesamment aux commandes, mit le contact pour pouvoir entrouvrir la vitre afin d'évacuer la fumée de son cigare, et démarra. Quelques instants plus tard, les douze cylindres du puissant moteur hurlaient en projetant le véhicule à l'assaut de la petite route de campagne, heureusement déserte.

Le prince Ahmed Ibn Séoud avait conscience d'être légèrement ivre. Ivre de nourriture, de boisson, de sexe... Mais il avait la certitude de maîtriser pleinement ce véhicule qu'il connaissait à la perfection et qui le suivait partout, le rejoignant par avion spécial à chacun de ses déplacements à travers le monde.

Comme un cheval suit son cavalier, en quelque sorte.

De toute façon, si un policier français s'amusait à l'arrêter pour conduite en état d'ivresse, le Qamoarien l'enverrait sèchement promener. Entre sa qualité de prince et son statut de ministre traitant de puissance à puissance avec tous les gouvernements du monde, il n'allait pas se laisser embêter par un simple flic.

Non, la seule chose qui le contrariait un peu, c'était cette légère sensation d'étouffement, qui l'obligeait à faire un effort pour respirer normalement. Avec, en plus, une douleur faible mais persistante au niveau de la poitrine, qui ne présageait sûrement rien de bon.

Ahmed Ibn Séoud secoua ses lourdes épaules enrobées de graisse et écrasa l'accélérateur.

Pas la peine de s'affoler pour si peu. Il n'avait pas été raisonnable à midi et maintenant, il était un peu... encombré, voilà tout. Ce soir : salade-Badoit. Une bonne nuit de sommeil là-dessus et il se réveillerait en pleine forme, demain matin, pour la suite de sa cure.

En y pensant par avance, Ibn Séoud ne put empêcher un grand sourire de s'élargir autour de son cigare, coincé entre ses crocs éclatants.

Le plus excitant de tout, dans cette thalasso « parallèle » que Dentremon lui avait vanté à juste titre, c'était la part de mystère. On ne savait jamais exactement ce que le prochain soin allait vous réserver. De quelle manière, sous quel angle « d'attaque », la variation érotique de la chose allait se présenter. Ni, bien sûr, à quoi ressemblerait la fille qui officierait.

Ce qui était sûr, c'est qu'elle était toujours ravissante, avec un corps superbe.

Et qu'elle savait s'en servir.

Le prince Ahmed Ibn Séoud avait eu, et continuait d'avoir dans son lit, outre ses huit femmes, les plus belles filles du monde. Le plus souvent des call-girls anglaises ou américaines que son secrétariat recrutait par agence et faisait venir dans une de ses résidences, ou sur son yacht, par avion spécial. En matière de sexe, il avait à peu près tout expérimenté et, encore tout récemment, se désespérait d'avoir fait le tour de la question.

Mais ces deux premiers jours à Loumenven, dans ce coin perdu de Bretagne, lui avaient ouvert de nouveaux horizons.

Déjà, il se faisait mentalement la promesse de revenir tous les ans...

Il faudrait qu'il envoie Angelica, une de ses call-girls préférées, à Paul-Roger Dentremon, pour le remercier du tuyau.

Comme ça au moins, faute d'avoir décroché le contrat de la centrale nucléaire, le Français n'aurait pas tout perdu...

Un œil sur la route en lacets, l'autre sur la mer qui bouillonnait contre la falaise en contrebas, Ahmed Ibn Séoud profitait à fond de sa balade bretonne. La route était dégagée, le ciel clair, la mer d'un beau bleu sombre, ondulant à l'infini...

Il avait beau être habitué depuis son enfance au soleil de plomb et à la chaleur écrasante du désert, il appréciait quand même, de temps à autre, un petit séjour sous des climats plus tempérés.

Le compteur de vitesse de la Ferrari rouge flirtait avec le cent cinquante. C'était bien en-deçà des possibilités de cette fabuleuse mécanique, mais très au-dessus des limites raisonnables, pour une route relativement étroite, avec pas mal de virages, et qui surplombait un à-pic d'au moins soixante mètres.

Mais il n'y avait personne en vue, alors... Ahmed Ibn Séoud accéléra encore, frôlant les cent soixante-dix.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine quand, à la sortie d'un virage, une voiture se matérialisa soudain devant lui. La première, ou presque, depuis qu'il avait quitté la thalasso !

Dans un réflexe, Ibn Séoud écrasa le frein. La Ferrari fit une légère embardée mais se stabilisa très vite. Le prince, qui avait eu très peur, poussa un soupir de soulagement. Mais son cœur battait à tout rompre... au point de lui faire mal. Cette fois, la douleur l'inquiéta franchement.

Il décida de passer outre, mais d'abrégier sa promenade. Dès son retour, il irait consulter le docteur Penmarch.

En attendant, il allait doubler ce type, dans sa Porsche, qui l'agaçait prodigieusement.

L'occasion se présenta à la sortie d'un nouveau virage. Le conducteur de la Porsche ralentit légèrement et, d'une main sortie de son véhicule, lui fit signe de passer.

Ahmed Ibn Séoud mit son clignotant et accéléra.

Mais au moment précis où il déboîtait pour doubler, la Porsche fit un brusque écart, se déportant soudainement vers la gauche.

Sous l'effet de la peur, le cœur du prince arabe s'affola, déclenchant une douleur qui se mit à irradier dans tout le haut de son corps. Ahmed Ibn Séoud eut la sensation que sa vue se brouillait. Lâchant le volant malgré lui, il se comprima la poitrine des deux mains.

Un réflexe fatal.

Livrée à elle-même à trop grande vitesse, la Ferrari exécuta une brutale courbe à droite. Envahi par une terreur sans nom, Ahmed Ibn Séoud se jeta sur le volant pour tenter de reprendre le contrôle de sa voiture. Mais la Ferrari avait déjà plongé du haut de la falaise et le volant tournait dans le vide. Le prince poussa un long hurlement en voyant, à travers son pare-brise, les rochers de la côte monter vers lui à une vitesse folle.

L'instant d'après, il y eut un fracas de fin du monde, et son Altesse le prince Ahmed Ibn Séoud cessa d'éprouver quoi que ce soit.

La Porsche ralentit progressivement sa course, exécuta un demi-tour, roula jusqu'à l'endroit où la Ferrari avait fait le plongeon et s'arrêta sur le talus, le nez au bord de la falaise.

Le docteur Charles de Penmarch en sortit et s'approcha prudemment du bord. En se penchant un peu, il aperçut, très loin en contrebas, la Ferrari d'Ahmed Ibn Séoud. Elle s'était retournée avant de s'écraser sur les rochers, et curieusement, n'avait pas pris feu, ni explosé. Mais elle était réduite en bouillie. Et son propriétaire aussi, ça ne faisait aucun doute.

Satisfait, Charles de Penmarch se hâta de remonter dans sa Porsche avant qu'une autre voiture n'arrive et que son conducteur ne le repère.

Après tout, il était connu dans la région. Et même... honorablement connu.

Boris Corentin écrasa sa Gitane légère juste avant de pénétrer dans le

centre médico-légal, autrement dit la morgue, de Saint-Malo.

— Mauvais temps pour le docteur Charles de Penmarch, avait annoncé Charlie Badolini au téléphone, une heure plus tôt. Il perd beaucoup de ses clients, ces jours-ci. Et vous ne devinerez jamais quel est le dernier en date à avoir eu un effroyable accident...

C'était d'une manière tout à fait officieuse que Corentin s'était présenté à ses collègues bretons. Pour ne pas avoir l'air de marcher sur leurs plates-bandes, d'abord. Pour ne pas griller sa couverture à la thalasso, ensuite.

N'empêche qu'il ne pouvait pas se retenir de flairer du louche, depuis que Badolini lui avait révélé l'identité de l'homme dont la police avait récupéré le cadavre, coincé dans les débris de sa Ferrari, au pied d'une falaise de la région.

Rien de moins que le ministre de la Défense du Qamoar, un riche émirat du Golfe, Son Altesse le prince Ahmed Ibn Séoud en personne !

Un puissant personnage, l'hôte de la France à titre officieux, puisqu'il séjournait en Bretagne pour des raisons personnelles, d'ordre médical.

Quand, quelques minutes plus tard, le docteur François Julieu, médecin légiste travaillant pour le SRPJ de Saint-Malo, rejeta d'un coup sec le drap recouvrant le corps du prince, Boris ne put retenir une grimace.

Ce n'était plus un corps humain, c'était de la bouillie.

— Par chance, fit le légiste, sa voiture n'a pris feu. Autrement, nous aurions eu affaire à un cadavre calciné et l'autopsie aurait été beaucoup plus difficile.

— Et en l'occurrence, fit Boris en résistant à l'envie d'allumer une cigarette, elle a donné quoi, l'autopsie ?

— Crise cardiaque.

— Comment ?

Le jeune légiste hochait la tête :

— Eh oui ! Le plongeur l'a achevé, bien sûr, mais il serait sans doute mort de toute façon. D'après nos conclusions provisoires, le prince Ahmed Ibn Séoud a eu une crise cardiaque au volant. C'est ce qui lui a fait perdre le contrôle de sa voiture et a provoqué l'accident.

— Il avait le cœur fragile ?

— Il faut croire, oui. Mais il y a autre chose. Quelque chose d'assez curieux, à vrai dire.

— Quoi donc ?

— Le prince, apparemment, faisait une cure de thalassothérapie à Loumenven, non loin d'ici. À en juger par sa corpulence, j'imagine que son médecin habituel lui avait ordonné de maigrir, sous peine de complications cardiaques. Or, Ahmed Ibn Séoud sortait de table et l'examen du bol

alimentaire nous a permis de constater qu'il venait d'engloutir un repas pantagruélique, accompagné de vin en grande quantité, et même d'armagnac. Pour un curiste, avouez que c'est étrange, comme régime, non ?

Boris haussa les épaules :

— Justement : il en a peut-être eu assez des crudités et a décidé d'aller se taper un gueuleton dans un des bons restaurants de la région...

Corentin serra chaleureusement la main du jeune légiste, en le remerciant de son accueil et en lui recommandant la plus entière discrétion.

— Au fait, dit-il en se retournant brusquement, à mi-chemin de la porte, on est bien certain que la voiture n'a pas été trafiquée ?

François Julieu eut un large sourire :

— Je suis médecin, commandant, pas garagiste. Vous me demandez sans doute si j'ai entendu parler de quelque chose de louche dans ce domaine ? Ma foi, non. Mais vos collègues du coin se feront un plaisir de vous renseigner. À l'heure qu'il est, je crois qu'ils ont récupéré la voiture et qu'ils sont en train de l'examiner.

En sortant, Boris Corentin entendit le jeune médecin murmurer pour lui-même :

— Une Ferrari Quattrocento... Quel dommage !

Une fois rentré dans sa chambre de la thalasso de Loumenven, Boris décrocha le téléphone et appela son collègue et inséparable ami, le capitaine de police Aimé Brichot.

— Alors, vieux frère, comment est l'ambiance, aux Affaires Recommandées ? On se la coule douce ?

— Je dois bien reconnaître que c'est assez calme, en ce moment, admit Brichot.

— Ça tombe bien : j'ai envie de t'offrir des vacances studieuses. Qu'est-ce que tu dirais d'un petit séjour dans la plus belle thalasso du monde ? Ça ferait du bien à tes rhumatismes, non ?

— D'abord, fit la voix courroucée d'Aimé Brichot, je n'ai pas de rhumatismes. Ensuite : qui est-ce qui paye ?

— Je pense pouvoir convaincre Baba de t'offrir ça, rigola Boris. Si c'est pour les besoins d'une enquête...

— Raconte...

— Tu vois, Mémé, fit Boris après l'avoir mis au courant des événements, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il y a un coup monté là-dessous. D'accord, le ministre du Qamoar est mort d'une crise cardiaque, ça vient de m'être confirmé par le légiste. Et les garagistes du SRPJ m'ont affirmé qu'on n'avait pas trafiqué sa Ferrari. Mais est-ce qu'un type, déjà obèse et qui se sait malade du cœur, se tape un gueuleton pareil ? À moins d'avoir envie de se suicider ?

— Sûrement pas.

— Et puis, surtout, il y a cette espèce de... cousinage professionnel entre les deux morts. Le premier vendait des logiciels destinés au guidage des missiles, le deuxième était le ministre de la Défense d'un pays client de la France. Tu sais une chose, Mémé ?

— Oui, fit la voix amusée de Brichot : tu ne crois pas aux coïncidences. Et j'avoue qu'effectivement, celle-ci est un peu grosse pour en être une.

— Tu veux bien me rendre un petit service avant de venir me rejoindre ?

— Évidemment.

— Essaie de savoir si Louis Lamandé et Ahmed Ibn Séoud étaient en relations professionnelles. Ou s'ils l'ont été à un moment ou un autre.

— D'accord... Si je suis ton raisonnement, tu soupçonnes fortement qu'on les a assassinés tous les deux ?

— On ne peut rien te cacher, vieux frère. À mon avis, il doit y avoir une question de gros sous là-dessous. De très gros sous, même. Si on arrive à savoir exactement de quelle affaire, ou de quelles affaires, il s'agit, on comprendra probablement pourquoi on voulait les faire disparaître tous les deux. Et si on sait pourquoi, on arrivera peut-être à savoir qui.

CHAPITRE V



Une question existentielle majeure occupait le cerveau de Boris Corentin :

comment ferait-il, si jamais il avait soudain envie de se gratter le nez ?

Le nez, ou autre, chose, d'ailleurs.

Pour la bonne raison qu'il était allongé dans une cabine de l'institut de thalassothérapie de Loumenven, le corps tartiné de boue d'algues chaude depuis le menton jusqu'aux chevilles, enveloppé ensuite dans une feuille de plastique transparent, le tout enfermé dans une sorte de couverture chauffante évoquant du papier d'aluminium.

Bref, il avait tout à fait l'impression d'être un saumon en papillote.

Ou une momie qu'on aurait mise à cuire à feu doux.

Ses bras étaient collés le long de son corps par cette double enveloppe, aussi priait-il silencieusement pour ne pas être victime d'une soudaine démangeaison faciale.

Le plus beau, c'est que l'assistante lui avait proposé de laisser un de ses bras libre, et que, par une sorte d'orgueil idiot, il avait refusé.

Il faut dire qu'elle était plutôt mignonne, l'assistante en question. Une petite blonde aux yeux bleus et aux cheveux bouclés, dont les courbes appétissantes tendaient de partout sa blouse style infirmière.

Quand Boris, à l'heure pile indiquée sur sa feuille de soins, était entré dans la cabine, le visage de la fille s'était illuminé d'un sourire de bonheur, et elle l'avait littéralement déshabillé des yeux... avant de le déshabiller tout court. Et quand elle avait découvert son corps d'athlète – nu, pour les besoins de l'opération d'enveloppement –, Boris avait eu la très nette impression qu'elle allait le violer sur place.

Et que, d'ailleurs, il n'allait pas lui opposer une très grande résistance.

Tout de suite après, elle avait examiné sa feuille de soins... et son attitude avait radicalement changé.

Elle n'avait pas cessé d'être aimable et souriante, mais tous ses gestes étaient empreints, soudain, d'une sorte de distance professionnelle. Quasi médicale.

Quand elle avait tartiné Boris du cou aux chevilles, en « épargnant » comme il se devait la partie la plus virile de son anatomie, elle n'avait pas pu ne pas remarquer l'effet que cette situation commençait à produire sur son client. Et elle avait fait semblant de ne rien voir.

Sans se départir d'une amabilité devenue strictement professionnelle, elle l'avait donc soigneusement « emballé », puis, après avoir baissé la lumière, elle était sortie en annonçant qu'elle revendrait le « libérer dans une demi-heure ».

Depuis, Boris, livré à lui-même, méditait sur ce curieux changement d'attitude... tout en continuant à espérer ne pas avoir besoin de se gratter le nez.

Soudain, un bruit insolite le tira de ses réflexions.

Un gémissement. Une sorte de plainte étouffée.

Qui provenait de la cabine voisine de la sienne.

L'oreille aux aguets, il attendit. Quelques instants plus tard, un nouveau gémissement se fit entendre, atténué par la paroi recouverte de céramique de chaque côté.

Cette fois, Boris identifia la nature du gémissement en question.

Une femme, de l'autre côté du mur, était en train de faire l'amour !

Ou de se donner solitairement du plaisir.

En tout cas, c'était bel et bien une activité sexuelle, et non pas une souffrance quelconque, qui lui arrachait ces plaintes qui, de plus en plus répétitives, allaient aussi crescendo en intensité.

Incroyable !

Boris avait eu le temps, en attendant l'heure de sa séance d'« enveloppement d'algues », de se promener dans les couloirs, et il savait que la pièce voisine n'était pas une des chambres de l'hôtel, ni un bureau réservé à l'administration où deux membres du personnel auraient pu se donner du bon temps, ni vu ni connu. C'était bel et bien une cabine de soins, tout comme la sienne.

Alors ? Ce n'était quand même pas un bain de boue – fut-elle constituée d'algues chaudes, ni une douche au jet, qui mettait sa voisine dans cet état ?

Et à propos de voisine... Il avait de plus en plus nettement l'impression d'avoir déjà entendu le registre de ces gémissements quelque part. Et récemment, en plus.

D'aucuns auraient objecté à Boris Corentin qu'un gémissement est un gémissement et qu'il était bien hasardeux de prétendre pouvoir identifier la femme qui le poussait aussi sûrement que si elle avait tenu une conversation face à lui...

Mais Boris était à la fois un trop grand séducteur et un trop grand amoureux du beau sexe pour faire ce genre d'amalgame. Pour lui, chaque femme était différente dans l'amour. Et Dieu seul savait combien il en avait connu au sens « biblique » du terme. Lui-même n'aurait pas su le dire. N'empêche que pour lui, chacune était différente, chacune avait sa personnalité dans le plaisir, ses gestes, ses attitudes et... ses gémissements. En d'autres termes, chacune avait sa manière de s'exprimer. Et dans la mémoire de Boris, toutes ces manières étaient aussi particulières, aussi uniques, que leur voix ou leur visage.

C'est pourquoi les plaintes langoureuses émanant de la cabine voisine, avec une intensité croissante indiquant la proximité de l'orgasme, Boris ne tarda pas à les identifier. Et même à mettre un nom dessus.

Celui d'une certaine Marie-Jeanne de Kerbirou.

Une belle blonde élancée, trente-cinq ans environ, gérante d'une grande

librairie catholique située près de la gare de Rennes.

Et qui avait eu la bonne idée de venir faire une thalasso à Loumenven, juste en même temps que le célèbre Boris Corentin, as des as de la Brigade Mondaine.

Boris et Marie-Jeanne de Kerbiriou s'étaient retrouvés assis à deux tables voisines la veille au soir, au restaurant de l'hôtel. Très vite, leurs regards s'étaient croisés et ils avaient su en une fraction de seconde comment la soirée allait se terminer.

Ils avaient commencé par lier conversation. Puis par se retrouver à la même table. Puis au salon-bar, autour d'un dernier verre... Puis dans la chambre de Marie-Jeanne. Qui avait prouvé à Boris avec une grande conviction qu'on pouvait parfaitement diriger une librairie catholique et aller régulièrement à la messe tous les dimanches sans se transformer pour autant en rosière, ou en grenouille de bénitier.

De plus, elle avait une manière bien à elle, dans le plaisir, d'alterner des feulements de tigresse et des cris de souris, bref, une « signature » vocale que Boris aurait reconnue entre mille.

L'assistante blonde revint, comme elle l'avait dit, au bout d'une demi-heure.

— Ça s'est bien passé ? demanda-t-elle comme si elle ne doutait pas de la réponse.

— Très bien, merci, répondit Boris pendant qu'elle le débarrassait de sa couverture chauffante et de son enveloppe de plastique. Sauf que j'ai entendu quelque chose de bizarre, provenant de cabine d'à côté.

— À bon ? fit la blonde en le regardant à peine. Quoi donc ?

— Une femme en train de jouir.

Il s'était volontairement exprimé d'une manière crue et directe pour voir comment la fille réagirait.

De fait, ses gestes se figèrent pendant un court instant et Boris eut la nette impression qu'elle rougissait.

En tout cas, quelque chose la gênait, vu la manière dont elle évitait à présent de croiser son regard.

— Vous avez sûrement mal entendu, dit-elle d'une voix soudain moins assurée. C'était probablement une curiste qui trouvait l'eau de son bain bouillonnant trop froide, ou sa boue d'algues trop chaude. Ça arrive, vous savez.

Boris n'en crut pas un mot. Ce n'était pas à lui qu'on allait faire prendre des gémissements de plaisir pour des protestations de mécontentement. L'assistante, de toute évidence, lui cachait quelque chose. Et elle n'en dirait pas plus. Boris décida de passer outre. De toute façon, il était certain de découvrir la vérité par lui-même. Et très vite.

Il se leva et alla s'installer sous la douche intégrée à la cabine, afin de se débarrasser de la boue verdâtre qui le recouvrait. La fille à la blouse d'infirmière l'aida, avec le jet de la douche, à se nettoyer le dos, les jambes... et le bas du dos. Quand Boris se retourna pour lui prendre le pommeau de douche des mains afin de terminer le travail, le regard de la blonde tomba une nouvelle fois sur l'impressionnante matraque qui pendait au bas de son ventre. Laquelle, sous le double effet de la chaleur enveloppante de la boue d'algues et des formes sensuelles de l'assistante, était à demi érigée. Rougissant à nouveau, la jeune femme se détourna pour attraper une serviette propre. Qu'elle lui tendit, cette fois, en évitant de le regarder.

Deux minutes plus tard, Corentin rejoignait le flot des curistes évoluant entre deux soins dans les couloirs blancs, tous vêtus du même peignoir frappé du logo de l'institut, tous portant à l'épaule le même sac de plastique transparent contenant, outre quelques affaires personnelles, la même feuille de soins plastifiée.

Il ne tarda pas à repérer Marie-Jeanne de Kerbiriou, assise sur une des chaises de bois clair alignées le long des murs. Le plus naturellement du monde, il alla s'installer à côté d'elle.

— Hello, fit-il avec son sourire de grand fauve. Comment ça va, ce matin ?

— Ça va, merci, répondit Marie-Jeanne de Kerbiriou en le regardant à peine.

Sous son peignoir entrouvert, Boris remarqua que sa poitrine se soulevait rapidement, comme si elle cherchait encore à reprendre son souffle. Ses pommettes étaient roses. D'un rose caractéristique, qui n'avait rien à voir avec la chaleur ambiante...

Boris se pencha légèrement vers elle pour ne pas que quelqu'un d'autre l'entende.

— J'étais dans la cabine à côté, tout à l'heure, lui souffla-t-il à l'oreille. Je ne sais pas à quel genre de soin exactement tu avais droit, mais je crois bien que je vais me faire prescrire le même.

Marie-Jeanne se tourna vers lui avec la soudaineté et l'expression apeurée d'une biche qui vient d'entendre craquer une branche.

— Qu'est-ce ce que tu... Qu'est-ce que vous racontez ? fit-elle à voix basse. Vous êtes fou ?

— On se vouvoie, maintenant ? fit Boris sans cesser de sourire. D'accord. Si vous préférez. Alors... vous ne voulez pas me raconter pourquoi vous poussiez de tels gémissements de plaisir, tout à l'heure ?

— Des gémissements ? fit la jeune femme d'un air choqué. Si vous faites allusion aux quelques cris qui ont pu m'échapper, c'est parce que l'eau de mon bain bouillonnant était beaucoup trop chaude. Ça vous suffit, comme explication ?

Boris se retint d'éclater de rire :

— Ma chère, vous me prenez vraiment pour un crétin ! Après ce qui s'est passé entre nous cette nuit, je trouve ça vexant. En tout cas, il avait l'air très, très agréable, votre bain bouillonnant. Si je n'avais pas été moi-même transformé en cataplasme boueux enfermé dans une couverture chauffante, j'aurais même été tenté de venir m'y plonger avec vous.

— Taisez-vous, fit Marie-Jeanne de Kerbiriou, visiblement en proie à une véritable panique. Je ne sais pas de quoi vous parlez ! Et maintenant, laissez-moi tranquille !

Elle se leva et alla se perdre dans le flot des curistes qui avançaient lentement le long des couloirs, entre deux soins. Boris aurait pu facilement la rattraper, mais ce n'était pas le moment de risquer une scène en public et de griller sa couverture de chef d'entreprise surmené. De toute façon, il connaissait le numéro de sa chambre...

Il musarda un instant, perdu dans une réflexion amusée.

Tout de même... Elle ne manquait pas d'air, la jolie rennaise ! La nuit précédente, elle le suppliait de lui faire des choses dont on ne devait parler dans aucun des livres de sa librairie catholique. Non seulement elle le tutoyait, mais elle se fouettait les sangs en utilisant un langage à faire rougir Boris lui-même.

Et voilà que, maintenant, elle se la jouait rosière effarouchée !

Boris sourit tout seul, la tête appuyée au carrelage du couloir...

Parce que, contrairement à ce qu'elle s'imaginait, Marie-Jeanne de Kerbiriou lui avait fourni ce qui était peut-être début d'explication.

Juste avant qu'elle ne prenne la fuite, Boris avait remarqué que la feuille de soins de la jeune femme comportait une différence notable, par rapport à la sienne :

Un point rouge tracé au feutre, dans un coin.

CHAPITRE VI



D'une manière générale, Paul-Roger Dentremon se moquait éperdument de son apparence physique. Sa calvitie, son visage ordinaire, sa bedaine ou ses kilos en trop lui étaient parfaitement indifférents. Mais il y avait une circonstance – une seule – où il aurait donné cher pour avoir un ventre plat : c'était quand il prenait en levrette une fille aussi belle que Julie.

Comme maintenant, par exemple, dans son appartement parisien de l'avenue Foch, sur le lit conjugal où Julie était installée à quatre pattes, sa magnifique chevelure brune lui recouvrant la moitié du dos, les deux globes fermes et hâlés de sa croupe agités d'un mouvement régulier d'avant en arrière.

Et lui, à genoux derrière elle, les mains solidement refermées autour de cette taille dont la minceur faisait ressortir les mensurations parfaites de ses hanches en amphore.

Oui, Paul-Roger Dentremon aurait donné n'importe quoi, à cet instant précis, pour pouvoir rentrer son ventre proéminent et pour pouvoir admirer sa virilité, couissant interminablement dans ce puits de miel en fusion.

Malheureusement, entre le volume de sa bedaine et la modeste longueur de son appendice, il en était réduit à fornicer à l'aveuglette. Mais son imagination prenait le relais en lui offrant le fantasme d'un fabuleux pieu de chair sorti de son ventre pour prendre possession de celui de Julie, la transperçant jusqu'au plus profond d'elle-même et lui arrachant des hurlements où le plaisir le disputait au bonheur de la soumission.

Histoire de donner un coup de pouce à son imagination, Dentremon avait ouvert la porte de l'armoire normande où Simone, sa femme, rangeait une partie de son immense garde-robe. Une armoire normande qu'elle avait héritée de sa mère, originaire de Caen, et autour de laquelle elle avait conçu le décor de la chambre conjugale. En style « vieux normand ». Le résultat offrait un curieux contraste avec celui agressivement « seventies » du salon et des

autres pièces. Mais de tout ça, qu'il considérait comme des histoires de bonne femme, Paul-Roger Dentremon se moquait comme de son premier contrat. Lui, tout ce qui l'intéressait, c'était l'argent et la puissance que cela lui donnait sur tant de gens... et, à l'occasion, la possibilité de pouvoir s'offrir une fille aussi belle que Julie.

Et justement, la porte de l'armoire normande de Simone, entièrement tapissée d'un grand miroir, lui permettait de s'admirer dans cette posture conquérante, poussant son ventre contre la croupe parfaite de la sublime brune... et surtout, d'admirer celle-ci sous un angle différent. Vue comme ça, de loin et de profil, dans cette position incongrue, elle était aussi belle que dans n'importe quelle autre posture. Sous n'importe quel angle.

Et c'était justement ce qui faisait de Julie une créature aussi exceptionnelle, la star incontestée des défilés de lingerie sexy signée « Simone H » :

Une absolue perfection physique. Une sorte de déesse de la féminité, avec des jambes interminables, des fesses dessinées au compas, deux seins en pomme, hauts et fermes, juste assez volumineux pour ne pas gâcher l'équilibre du reste. Un corps qui mettait magnifiquement en valeur les bas de soie, les guêpières, les porte-jarretelles, les bustiers pigeonnants, les culottes « brésiliennes » et les strings minuscules... Un corps que tous ces accessoires hyper-érotiques rendaient encore plus beau, encore plus parfait, encore plus sexy.

Résultat : quand Julie défilait sur les podiums, au milieu des autres mannequins, il n'y en avait que pour elle. Les caméras et les objectifs des photographes semblaient hypnotisés par sa démarche féline. Et dans l'assistance, les hommes avaient les yeux qui leur sortaient de la tête.

Paul-Roger les observait parfois à la dérobée. Quand Julie arrivait au milieu du podium et, d'un geste gracieux et souple, enlevait une robe de chambre en satin rose pour se révéler dans toute sa splendeur, vêtue d'un porte-jarretelles, d'un string et d'un soutien-gorge assorti... certains spectateurs mâles semblaient sur le point de s'évanouir de désir. Dentremon en repérait toujours deux ou trois dont la main, dans la poche de leur pantalon, s'agitait alors de saccades fébriles...

D'autant plus que Julie n'avait pas qu'un corps à damner un saint. Elle avait aussi un visage à hanter les rêves et les fantasmes de n'importe quel homme. Un front haut, de longs sourcils noirs et minces, des yeux sombres légèrement étirés vers l'extérieur, des pommettes hautes qui accrochaient la lumière, une bouche large dont la lèvre supérieure remontait en une sorte de mystérieux demi-sourire perpétuel... et un nez aussi étonnant que rare, légèrement dévié, qui achevait de lui donner quelque chose d'une déesse aztèque, ou inca.

Rien d'étonnant, d'ailleurs, puisqu'elle était d'origine espagnole.

Oui, les hommes qui avaient le privilège de poser les yeux sur elle étaient aussitôt envahis d'un mélange de bonheur et de frustration.

De bonheur, de pouvoir contempler cette merveille.

De frustration, en pensant que jamais ils ne poseraient les mains sur ce trésor inestimable, que jamais ils n'embrasseraient ces lèvres brûlantes, que jamais ils... ne lui feraient ce que Paul-Roger Dentremon était en train de lui faire en ce moment. Car Julie passait son temps à repousser les avances de tous ceux qui jetaient leur flamme – et souvent leur fortune – à ses pieds. Un garçon, prétendait-elle, lui avait brisé le cœur à dix-huit ans et l'avait guérie de l'amour.

Du sentiment amoureux, s'entend. Elle s'avouait même frigide de ce côté-là. Mais de ce côté-là seulement. Parce que côté physique, elle avait un tempérament aussi volcanique que son type vaguement hispanique pouvait le laisser supposer.

Il n'y avait qu'à l'entendre, comme en ce moment, pousser des feulements de tigresse en rut, émettre des jappements de chienne en chaleur et même de véritables grondements de plaisir quand elle avalait le membre du mari de sa bienfaitrice.

Car c'était ainsi qu'elle appelait Simone : « sa bienfaitrice ». Parce que Simone l'avait découverte alors qu'elle n'était qu'une traîne-savate, égrenant des jours misérables dans la banlieue de Montpellier où vivaient sa mère française et son père catalan. Et que Simone en avait fait une star. Une star qui aurait bientôt les moyens d'abandonner le métier et d'aller couler une retraite dorée sur une île des Bahamas qu'elle avait repérée et où elle s'était déjà achetée une petite maison. Sans rien dire à personne de ses projets, naturellement.

Là-bas, elle trouverait sûrement un compagnon, vigoureux et pas compliqué, qui lui permettrait de continuer à s'écarter au lit. Ou ailleurs. En attendant, Simone et Paul-Roger lui suffisaient.

Simone Hardelot-Dentremon qui était, comme on dit, « à voile et à vapeur », lui avait fait des avances extrêmement directes dès son entrée chez elle. Julie, pour des raisons de carrière, n'avait pas tardé à lui céder. Et puis, Simone était encore une très belle femme, le sacrifice n'était pas si grand. La bonne surprise, c'était que Julie avait découvert avec Simone qu'elle aimait les femmes autant que les hommes. Et quand le mari de Simone lui avait, à son tour, fait des propositions on ne peut plus précises, elle s'était laissé faire, là encore, en se disant qu'être la maîtresse attitrée du couple Dentremon ne pourrait que contribuer à consolider à la fois sa sécurité professionnelle et son matelas financier.

Et puis, Simone et Paul-Roger Dentremon, qui passaient leur temps à partouzer, ne devaient forcément pas être jaloux l'un de l'autre. Elle était au moins tranquille de ce côté-là.

Une chose l'étonnait, pourtant : au cours de ces soirées très « spéciales » auxquelles le couple la faisait participer (mais sans jamais la « prêter » à d'autres partenaires), Paul-Roger ne l'avait jamais prise en présence de sa femme. Un reste de pudeur, sans doute... aussi étrange que ça puisse paraître.

Julie ne s'était jamais interrogée là-dessus. Le mari de « sa bienfaitrice » était gentil avec elle, dans l'ensemble, c'était l'essentiel.

Certes, Paul-Roger Dentremon t n'avait rien d'un de ces top-modèles masculins avec qui il lui arrivait parfois de défiler. Mais il était fou d'elle. Pour lui, elle était la plus belle fille sur Terre. Et ça, pour une gamine qui n'avait connu que la misère dans son enfance et avait échappé par miracle aux « tournantes » des caves d'immeubles, ça valait tout l'or du monde.

Il arrivait même à la satisfaire, avec son sexe trop court que son épaisseur noueuse compensait heureusement. Du coup, pour lui faire plaisir, elle en rajoutait un peu, pendant l'action, lui répétant qu'il avait une queue énorme et poussant des cris de jouissance à n'en plus finir.

Paul-Roger Dentremon t, qui était tout sauf un imbécile, n'était sûrement pas dupe. Mais comme tous les hommes, il ne pouvait pas s'empêcher d'être flatté. Et si ces démonstrations lui faisaient plaisir, c'était l'essentiel.

Elle le sentit soudain enfler dans son ventre : le signe qu'il était sur le point de jouir, ce que confirmait le halètement rauque qui s'échappait de sa gorge. Fidèle à son habitude, Julie se mit à crier sous l'effet d'un plaisir totalement simulé. Mais elle avait déjà pris son plaisir un peu plus tôt, quand Paul-Roger l'avait fouillée de sa langue et de ses lèvres, et ça lui suffisait.

Les rôles de Roger s'intensifièrent...

— Qu'est-ce que vous foutez, tous les deux ?

La voix de Simone, faisant irruption dans leur univers sonore, leur fit à l'un comme à l'autre l'effet d'une douche froide. D'autant plus froide que son ton était glacial.

Paul-Roger Dentremon t en fut coupé net dans son élan. Il ne s'était pas encore vidé en elle que Julia le sentit dégonfler à toute allure au fond de son ventre. Puis se retirer.

Julie était toujours dans la même position, à quatre pattes sur le couvre-lit. Dentremon t était à genoux derrière elle, mais de profil, faisant face à sa femme, dans une position un peu ridicule avec son sexe qui pendait déjà lamentablement.

Simone, qui venait de débouler par surprise, se tenait à l'autre bout de la chambre, près de la porte. Elle avait encore son imperméable sur le dos. Et sur le visage, une expression furieuse.

— Espèce de sale enfoiré de merde ! gronda-t-elle à l'adresse de son mari. Il a fallu que tu te la tapes, hein ? Tu n'as pas pu résister !

— Mais Simone, écoute, tu ne vas quand même pas en faire un drame si

je...

— Ta gueule ! aboya sa femme. Tu savais parfaitement que Julie était ma chasse gardée ! Ma propriété privée ! C'était convenu entre nous !

Julie sauta du lit, s'enveloppa en vitesse d'une serviette de bain et avança vers « sa bienfaitrice » avec un air de totale incompréhension.

— Mais où est le problème, à la fin ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Et qu'est-ce qui était convenu entre...

La gifle magistrale qu'elle reçut l'empêcha de prononcer le dernier mot de sa phrase, et la réexpédia comme une balle sur le lit. Où elle s'écroula, en larmes.

— C'est la première fois que tu me frappes ! gémit-elle entre deux sanglots.

— Et pas la dernière, si jamais tu te laisses encore toucher par ce connard ! Tu m'entends ?

— Mais je croyais que tu étais d'accord ! pleurnicha Julie.

Simone Hardelot-Dentremont avança jusqu'au lit. Instinctivement, Julie se protégea le visage de l'avant-bras.

— Je n'ai jamais été d'accord, gronda Simone. Jamais ! Mais je suppose que tout ça est moins de ta faute que de celle de ce... ce type, qui t'a fait croire le contraire !

Paul-Roger Dentremont chercha vainement de quoi masquer sa nudité et retrouver un semblant de dignité. Mais Julie avait pris l'unique serviette de bain qui traînait sur le lit, et son pantalon était à l'autre bout de la pièce. Nu, mais debout, il fit face à sa femme, essayant de se donner autant d'autorité que possible. Il tenta d'ironiser pour désamorcer la situation :

— Mais tu es jalouse, ma parole ?

La réplique fusa, immédiate :

— Imbécile ! Le problème n'est pas là, tu le sais très bien ! Tu ne vois pas qu'en me faisant cocue...

— Cocue, toi ?

— Oui, parfaitement, cocue ! Et tu me ridiculises aux yeux de tout mon personnel ! Parce que tu penses bien que cette petite idiote ne va pas pouvoir tenir sa langue et que ce minable vaudeville va faire le tour de la société en cinq minutes ! Je n'arrive à tenir toutes ces filles que grâce à deux choses : la trouille qu'elles ont de moi et le respect qu'elles ont pour ma personne. Si ce respect disparaît, ce sera le bordel complet !

Reprenant du poil de la bête, Dentremont secoua la tête :

— Excuse-moi, mais je ne comprends rien à tout ce baratin de respect et trouille combinée : tu es tout bonnement jalouse, ma pauvre amie. À nos âges, et avec la vie que nous vivons, avoue que c'est ridicule...

— C'est toi qui es ridicule ! hurla Simone. Tu t'es vu, avec ton gros bide et ta bite lamentable ? Tu crois que tu l'excites, cette gamine qui a la moitié de ton âge ? Tu crois que tu vas la faire jouir, peut-être ?

Plus personne ne parla pendant quelques instants. Simone Hardelot bouillait de rage. Julie séchait ses larmes et massait sa joue endolorie. Quant à Paul-Roger Dentremon, visiblement plus empêtré par ce vaudeville que réellement inquiet, il sentait monter en lui une grande, une immense lassitude.

Il y avait vingt-cinq ans que Simone et lui étaient mariés. Ils avaient vécu et partagé beaucoup de choses, notamment leurs réussites respectives. Mais là, tout de suite, il en avait marre. Marre de tout ça. Marre d'elle, surtout.

Il était célèbre dans les milieux politico-financiers internationaux, puissant à faire trembler les gouvernements, riche à ne plus savoir que faire de son fric... et il continuait à subir les injures d'une harpie qu'il n'avait même plus envie de sauter, tout ça parce qu'il était marié avec elle.

À cet instant précis, il eut envie de la voir morte.

L'ennui, c'est qu'elle était encore jeune, et en pleine santé.

— J'étais venu te dire que ma valise était faite et que je pars tout à l'heure pour Loumenven, pour ma thalasso annuelle, dit soudain Simone. Ça te laisse huit jours pour déménager. Tu m'entends ? Je ne veux plus te trouver ici quand je reviendrai !

Elle se dirigea vers la porte et se retourna juste avant de la franchir, l'index pointé sur Julie :

— Et toi, espèce de petite salope, estime-toi heureuse que je ne te renvoie pas dans ta banlieue pourrie ! En attendant, je ne veux plus jamais te revoir dans cet appartement, c'est compris ?

Julie opina silencieusement et Simone s'éloigna, faisant rageusement claquer ses talons sur les lattes du couloir.

Paul-Roger Dentremon attendit d'avoir entendu la porte d'entrée se refermer derrière son épouse, et se tourna vers Julie.

— Ne t'en fais pas, dit-il, elle est surexcitée, en ce moment, à cause des prochaines collections. Tout ça va se tasser très vite.

Julie se rhabilla et quitta l'appartement à son tour.

Posément, sans prendre la peine de se vêtir puisqu'il n'y avait plus personne pour le voir nu, Dentremon alla dans son bureau privé, chercher dans son calepin le numéro de portable du docteur Charles de Penmarch. Il aurait pu l'appeler sur son téléphone de bureau, à Loumenven, dont il connaissait le numéro de mémoire. Mais il n'avait pas confiance. Dans son milieu, où les écoutes téléphoniques étaient couramment pratiquées, on était méfiant.

— Allô, Charles ? fit-il dès qu'il entendit la voix de Penmarch, tout va bien, chez vous ?

— Vous vous moquez de moi ? fit le médecin. Après ce qui vient de se passer...

— Justement : je tenais à vous féliciter. Une opération menée de main de maître ! Je n'en attendais pas moins de vous.

— Merci, répondit sombrement Penmarch.

— À ce propos, continua Dentremont, j'aurais un autre... petit service à vous demander.

— Quoi ? éructa le praticien. C'est hors de question ! Vous m'entendez ? Hors de question !

Roger Dentremont adopta un ton douxereux, rempli d'une sourde menace, et poursuivit le plus calmement du monde :

— Allons, allons, cher ami, vous savez bien que vous ne pouvez rien me refuser... J'ai bien dit : absolument rien.

Il y eut un silence prolongé, suivi d'un soupir résigné, à l'autre bout du fil.

Charles de Penmarch ne le savait que trop bien : il ne pouvait rien refuser à son « cher ami » Dentremont.

Rien.

CHAPITRE VII



Même les jets sous-marins ne lui faisaient plus rien. Enfin, presque.

Le docteur Charles de Penmarch ferma les yeux un instant afin de se concentrer sur le milieu de son corps, d'où auraient dû monter vers lui un amalgame de sensations, toutes plus voluptueuses les unes que les autres. Mais depuis le début de son massage sous-marin privé, il ne ressentait que la puissance invisible et silencieuse du jet contre son membre en érection. Celui-ci était en quelque sorte engourdi. Privé de sensations. Et s'il se dressait fièrement, sous l'eau, ce n'était que par un réflexe mécanique, dû au massage répétitif que Nadine lui imprimait à distance.

Mais à très courte distance.

La jeune, très jeune assistante, dix-huit ans à peine, se trouvait, comme son patron – son patient pour l'instant –, immergée dans la piscine de rééducation et de massages sous-marins. La pièce où se trouvait le bassin carré de vingt mètres sur vingt était fermée sur deux faces par une immense baie vitrée donnant sur les falaises de Loumenven et sur la mer. La piscine elle-même était divisée en une quinzaine d'espaces individuels, délimités par des rampes métalliques affleurant à la surface de l'eau. Celles-ci permettaient aux curistes de s'accrocher afin de mieux ajuster leur position par rapport aux jets sous-marins, et de résister à leur puissance.

À cette heure matinale, le bassin était vide, à l'exception du docteur Penmarch et de son assistante préférée, Nadine. Qui était aussi sa maîtresse. Ou, plus exactement, l'une de ses maîtresses. Car le docteur Penmarch considérait le personnel féminin de sa thalasso comme son harem personnel. Et le droit de cuissage, façon seigneur du Moyen Âge, qu'il s'accordait systématiquement sur chacune des filles à son arrivée dans l'établissement, lui semblait la chose la plus normale du monde.

Quant aux intéressées, elles avaient intérêt à trouver ça normal, elles aussi, si elles voulaient garder leur emploi.

Bien sûr, de telles méthodes tombaient sous le coup de la loi, au chapitre « harcèlement sexuel ». Mais comme chacun sait – et le médecin chef de l'institut le savait mieux que personne –, rien n'est plus difficile à prouver que le harcèlement. Et pour une fille qui se plaignait aux autorités, il y en avait vingt autres, prêtes à tout pour garder leur emploi, y compris à jurer que de telles pratiques n'avaient jamais eu cours à Loumenven.

Résultat : Charles de Penmarch exerçait son despotisme sexuel dans la plus parfaite impunité. Au cours des années, il y avait bien eu quelques plaintes, suivies de rapides enquêtes qui, bien sûr, n'avaient pas abouti, et il n'avait jamais été sérieusement inquiété.

D'ailleurs, il était considéré par la plupart de ses employées comme un « monsieur charmant, distingué, très courtois », et plutôt agréable de sa personne. Et qui, en plus, payait son personnel vingt pour cent au-dessus des salaires habituels de la région. Alors, s'il insistait, même un peu violemment, pour parvenir à ses fins, ses salariées n'avaient pas vraiment envie de lui refuser ce petit plaisir.

C'était donc avec autant d'intérêt que d'application que Nadine manipulait le pommeau du jet sous-marin, lequel sortait de la paroi de la piscine, à trente centimètres environ sous la surface. Depuis une bonne demi-heure, elle le faisait tourner savamment, massant les cuisses et le bas du ventre de son patron, puis « taquinant » alternativement les sacs soyeux qui flottaient entre ses jambes, et la longue tige, fine et nerveuse qui en émergeait.

Nadine n'était pas la seule assistante à avoir parfois le privilège d'administrer ce traitement au patron. Mais elle était l'une de celles auxquelles il faisait appel le plus souvent. Et elle tirait une légitime fierté de cette préférence.

Malheureusement, tout le sérieux qu'elle mettait dans cette tâche délicate ne donnait pas les résultats escomptés.

D'habitude, au bout d'un quart d'heure environ, Nadine voyait une sorte de fumée blanche s'échapper de la virilité immergée du docteur, avant de se dissoudre dans l'eau de mer de la piscine. La grimace caractéristique qu'il faisait à ce moment-là, accompagnée d'un discret gémissement, achevaient de confirmer qu'il avait pris son plaisir. Et que le « soin » était terminé.

Mais là, le corps nu du docteur, arc-bouté en arrière entre les barres d'acier, tête renversée pour mieux se concentrer sur le plaisir, semblait éprouver davantage de frustration qu'autre chose.

Et malgré ses efforts, Nadine ne voyait aucune « fumée blanche » surgir de la tige de chair qu'elle taquinait consciencieusement ; certes, elle se doutait bien que cette impuissance à parvenir à l'orgasme ce matin-là était à mettre sur le compte de soucis d'ordre professionnel dont elle connaissait en partie l'origine. Mais si elle avait su ce qui torturait réellement son « patient », elle aurait probablement lâché son jet, sauté hors de la piscine et couru se cacher au fin fond de la Bretagne...

Depuis une bonne demi-heure, à présent, Charles de Penmarch essayait vainement de chasser de son esprit le dilemme cornélien qui le mettait sur des braises ardentes depuis la veille.

Depuis le coup de téléphone de Paul-Roger Dentremon, en fait.

Il avait à peine fermé l'œil de toute la nuit. Et ce matin, épuisé, il s'était dit qu'une petite séance de douche sous-marine érotique, administrée par la ravissante Nadine, le détendrait et l'aiderait à faire face à la situation.

Il avait choisi Nadine, parce qu'elle était de loin, à ses yeux, la plus jolie et la mieux roulée de toutes les assistantes de sa thalasso.

Ses cheveux noirs et bouclés entouraient un visage fin et mutin, aux yeux sombres, au petit nez retroussé et à la bouche coquine. Mais c'était surtout son corps qui le rendait fou. Une véritable Vénus callipyge, avec des fesses larges, épanouies, mais d'une fermeté exemplaire. Avec aussi deux seins évoquant des obus, qui tendaient à la faire éclater sa blouse d'infirmière, quand elle en portait une, et rendait difficile de la regarder dans les yeux.

En ce moment, puisque Nadine, comme lui, était entièrement nue, ses seins flottaient à la surface de l'eau, dont la densité les soulevait davantage, faisant darder vers lui leurs aréoles brunes, larges comme des sous-tasses, et Penmarch ouvrait les yeux à intervalles réguliers pour fixer intensément ces deux globes sublimes, que les remous de l'eau animaient d'un léger mouvement sautillant.

Puis, son regard descendait sous la surface, jusqu'au bas du ventre de la fille. Là, s'épanouissait une toison d'un noir d'encre, abondante au point de déborder sur ses cuisses pleines et rondes, et venant mourir à la lisière du nombril.

En temps normal, cette double vision, alliée au traitement que lui faisait subir Nadine, agissait sur lui comme un détonateur et déclenchait rapidement son plaisir.

Mais là, il avait beau se concentrer alternativement sur ses seins et sur sa toison intime, il avait beau imaginer sa croupe de jument ondulante sous sa blouse... rien.

Son membre s'était érigé, point final.

« Salopard de Dentremont ! » se répétait-il sans cesse intérieurement, alors que le visage poupin de l'éminence grise du lobby nucléaire ne cessait de venir parasiter toutes ses pensées. « Le salopard ! »

Mais c'était surtout le visage de la femme de ce « salopard » qui occupait son esprit. Simone... que depuis quinze ans, il n'avait jamais cessé d'aimer.

Et que Paul-Roger Dentremont venait de lui ordonner de faire disparaître.

Il la voyait encore, l'autre soir chez elle, à Paris, superbement vautrée sur son canapé, en tenue aussi sexy que provocante, offrant son ventre blond et largement ouvert aux appétits de deux personnes : un homme d'affaires que Penmarch ne connaissait que vaguement. Et Julie, le mannequin qui travaillait pour Simone. Une superbe fille qui était aussi sa maîtresse attitrée.

Celle-là, Penmarch n'en était pas jaloux. Simone était bisexuelle, et alors ? Ça n'enlevait rien à son irrésistible pouvoir de séduction. Au contraire : ça lui ajoutait quelque chose de mystérieux, d'inaccessible, qui le titillait encore plus du côté du cœur. Et du reste.

Et puis, pour lui, Simone Dentremont n'était pas seulement l'objet d'une passion secrète. Elle était aussi une partenaire professionnelle inestimable.

C'était elle qui, quinze ans plus tôt, lui avait donné l'idée de la thalasso « parallèle ». Elle encore qui, depuis, grâce à son impressionnant réseau de relations, ne cessait de fournir à cette activité clandestine une clientèle d'hommes et de femmes suffisamment riches pour pouvoir s'offrir cette cure très spéciale, et suffisamment discrets pour ne pas compromettre toute l'organisation par des bavardages inconsidérés.

Bref, Simone était à la fois son contact officieux et son agence de

recrutement.

D'ailleurs, en échange de ses services, Penmarch lui reversait une confortable commission. Simone avait beau être une amie, c'était aussi une femme d'affaires. Mais c'était de bon cœur, avec un certain plaisir même, que, malgré son âpreté au gain, il lui donnait cet argent. Parce que sans elle, il en avait bien conscience, il n'y aurait sans doute jamais eu de thalasso « parallèle », et encore moins les confortables revenus qu'elle générerait.

Revenus occultes, bien entendu, dont le Trésor public n'avait jamais entendu parler.

Simone n'avait commis qu'une seule erreur : parler de tout ça à son mari.

Ça n'avait rien d'une erreur, à l'époque, puisque Paul-Roger était un ami en qui Penmarch avait autant confiance qu'en Simone.

Malheureusement, la situation avait évolué d'une façon moins idyllique jusqu'à devenir carrément dramatique. Et aujourd'hui, Dentremont se servait de cette thalasso « parallèle » comme d'un instrument de chantage. Un levier presque aussi puissant que l'histoire du meurtre de Clotilde de Penmarch, sa femme...

Bref, le charmant et distingué docteur Penmarch avait toutes les raisons du monde de refuser d'éliminer Simone Hardelot-Dentremont. Alors que son mari, Paul-Roger, concentrait sur sa personne tous les arguments pour l'y inciter.

Ce qui s'appelait un dilemme cornélien.

Et puis, il y avait encore autre chose. Une autre raison, s'il en était besoin, de refuser d'obéir à Dentremont.

Un troisième « incident » mortel à la thalasso, en l'espace d'un peu plus d'une semaine, serait très certainement fatal, à l'établissement comme à son directeur. Penmarch avait réussi à maquiller les deux premiers meurtres en accident, mais un troisième...

Non, il avait peut-être berné les flics du coin à deux reprises, mais cette fois-ci, personne ne croirait plus aux coïncidences. On mettrait la Brigade criminelle sur l'affaire. Des types sérieux, qui ne lâcheraient pas le morceau aussi facilement, découvriraient fatalement le pot aux roses. Et, lui, il finirait ses jours en prison, contraint de renoncer définitivement à son cher institut.

Curieusement, la seconde perspective le chagrinait presque plus que la première.

Mais de toute façon, elles étaient inséparables, alors...

Soudain, un rayon de lumière s'infiltra dans les noires pensées du docteur Charles de Penmarch.

Sous la forme d'une idée.

Une idée qui pourrait peut-être tout arranger.

En les sauvant tous les trois : lui, la thalasso... et Simone.

Et qui pourrait même, en guise de cerise sur le gâteau, lui permettre de se venger de Paul-Roger Dentremon. Et se s'en débarrasser définitivement.

Des années plus tôt, à l'époque où il avait fait construire son établissement au sommet de cette falaise, il avait découvert, creusé au cœur de cette même falaise, un réseau de galeries souterraines. L'entrée en était dissimulée à mi-hauteur. Et comme elle était entièrement masquée par un rideau d'algues, elle était invisible, tant depuis la mer que depuis le petit chemin des douaniers qui passait devant.

À l'époque, Penmarch était allé au cadastre, histoire de vérifier discrètement si ces galeries étaient répertoriées.

Elles ne figuraient nulle part. Il en avait conclu qu'elles avaient été creusées par les Allemands, durant l'Occupation, et oubliées après leur départ. Du coup, il s'était hâté de placer une grosse roche plate derrière le rideau d'algues, pour s'assurer que personne ne ferait par hasard la même découverte que lui.

Une roche suffisamment mince pour qu'il puisse, à chacune de ses entrées et de ses sorties, la rouler sur le côté. Mais suffisamment lourde pour qu'aucun promeneur n'ait l'idée d'aller voir si, par hasard, il n'y avait pas quelque chose derrière.

Tout au fond de la galerie principale, Penmarch avait fait une découverte qui l'avait conforté dans son idée que les Allemands étaient les auteurs de ces travaux : une cellule, fermée par une lourde porte, scellée dans le roc et munie de barreaux de fer !

La clé avait disparu depuis longtemps, mais grâce à un moulage de la serrure qu'il avait réussi à prendre avec de la pâte à modeler, Penmarch avait pu en refaire fabriquer une.

Qui, quelque temps plus tard, lui avait été de la plus grande utilité.

Et qui allait resservir.

Le plan qui s'échafaudait déjà dans sa tête était extrêmement simple.

Simple et génial, comme toutes les grandes idées.

Au lieu de tuer Simone Hardelet-Dentremon, il la rendrait tout simplement inconsciente, au moyen d'un somnifère quelconque.

Puis, il l'enfermerait dans sa cellule souterraine. En lui fournissant naturellement tout ce qu'il faudrait pour qu'elle y soit aussi confortablement installée que possible.

Elle serait furieuse, naturellement. Mais il lui expliquerait tout et il était sûr qu'elle comprendrait.

Paul-Roger Dentremon, lui, ne douterait pas un seul instant que sa femme soit morte et que son « cher ami », l'excellent docteur Penmarch, ait fait disparaître le cadavre avec son efficacité habituelle.

Le « cher ami » en question n'aurait plus, alors, qu'à attendre que la haine

envers son mari ait atteint chez Simone son paroxysme.

Au point de la transformer en instrument de sa propre vengeance.

Il lui suffirait alors de la libérer pour que cette bombe explose dans la figure de Paul-Roger Dentremon.

Lui qui était un spécialiste du nucléaire... il serait servi.

Cette dernière pensée réjouit le cœur de Charles de Penmarch et chassa d'un seul coup son humeur maussade.

Cette fois, le spectacle des seins et de la toison de Nadine produisirent leur effet.

Et, sous la caresse insistante du jet, il jouit avec une violence qu'il n'avait pas connue depuis longtemps.

CHAPITRE VIII



Le menton calé sur le rembourrage de la table de massage, les bras repliés devant la tête, Boris Corentin ferma voluptueusement les yeux pour se laisser aller plus complètement au traitement qu'on était en train de lui prodiguer.

Ou, plus exactement, au massage en cabine que lui faisait une jeune assistante répondant au savoureux prénom de Framboise.

C'était peut-être pour mieux coller à son prénom qu'elle s'était teint les cheveux en rouge... framboise, avant de les coiffer à la garçonne, un style typiquement années 1920, rendu célèbre par la star du muet Louise Brooks.

Boris aimait bien la coiffure, mais ne raffolait pas de la couleur.

Heureusement, le reste compensait nettement.

Framboise était petite et menue, avec des attaches fines et de jolis petits seins de Lolita. Mais elle était parfaitement proportionnée. Une véritable poupée ! Du moins, c'était l'impression qu'elle donnait, sous sa blouse d'infirmière qui paraissait trop grande pour elle.

En tout cas, elle avait de la force. Boris sentait ses mains enduites de crème glisser le long de sa colonne vertébrale, masser ses omoplates, redescendre jusqu'à ses reins. Elles faisaient rouler les muscles sous la peau, circuler vigoureusement le sang, craquer les vertèbres... Mais tout ça, malgré tout, avec une sensualité qui rendait l'opération tout à fait agréable. Et même mieux que ça...

Framboise se pencha soudain à l'oreille de Boris.

— Ça va ? dit-elle d'une petite voix aussi sucrée que son prénom. Vous aimez ?

Dans la position où il était, Boris pouvait difficilement faire « oui » de la tête. Il se contenta d'un sourire et d'un feulement parfaitement éloquents.

Framboise s'enhardit et retira d'un geste vif la serviette dont Boris s'était entouré les reins. Puis, avec la même conscience, elle s'attaqua à ses cuisses, prolongeant son massage sur ses fesses musclées, qu'elle se mit à pétrir comme de la pâte à pain.

Boris ouvrit un œil.

Avait-il rêvé, où la jeune femme venait-elle, comme par inadvertance, de « déraiper » entre ses fesses, griffant légèrement, du bout des ongles, les sacs pleins et lourds qui reposaient tout au fond de ce sillon ?

Quand elle « dérapa » pour la seconde fois, Boris sut que l'inadvertance n'avait rien à voir là-dedans. Aussitôt, cet effleurement d'une intimité folle, non prévu au programme, lui embrasa le bas du ventre. Il se sentit s'ériger sous lui et dut soulever les reins pour, du bout des doigts, aligner contre son ventre l'objet qui prenait plus de place que prévu.

Dans son dos, il entendit le petit rire cristallin de Framboise qui venait de constater les effets de sa caresse-surprise.

À nouveau, elle se pencha à son oreille :

— On va se retourner, maintenant, si vous voulez bien.

Boris ne demandait pas mieux. Sa virilité, gonflée à l'extrême et coincée sous lui, avait besoin d'espace vital.

Il se retourna et s'allongea sur le dos.

Framboise laissa échapper un petit cri de surprise ravie en découvrant le somptueux morceau d'homme qui jaillissait du ventre de Boris, et dont le casque rose et gonflé masquait son nombril.

D'abord, elle en écarta pudiquement les yeux en faisant visiblement un gros effort sur elle-même, et continua son massage comme si de rien n'était. Mais peu à peu, ses mains huilées, courant sur la poitrine, le ventre et les cuisses de Boris, se rapprochaient de l'endroit fatidique, décrivant des cercles concentriques de plus en plus étroits autour de l'objet de sa convoitise.

Puis, soudain, elle s'arrêta, fixant carrément le membre qui palpitait doucement contre le corps de son propriétaire.

— Bon, décréta-t-elle, on ne peut pas vous laisser dans cet état.

Et en un clin d'œil, elle se débarrassa de sa blouse.

Comme Boris l'avait supposé, elle avait un corps menu, mais des proportions idéales.

Framboise s'enduisit à son tour de crème de massage, des seins jusqu'aux cuisses, et se coucha carrément sur Boris. Le body-body langoureux qu'elle entreprit arracha à son « client » des feulements de plaisir.

À elle aussi...

Très vite, elle parvint à un degré d'excitation qui lui fit abandonner toute réserve. Empoignant carrément la virilité de Boris, elle se laissa tomber dessus.

Il était si fort, et elle si menue, que Corentin crut qu'il allait l'ouvrir en deux. Mais le ventre de la fille avait des capacités d'« absorption » surprenantes vu sa taille, et elle l'accueillit jusqu'à la garde. Elle s'empala sur lui avec un cri de bonheur et se mit aussitôt à le chevaucher frénétiquement.

Boris l'empoigna par la taille pour accompagner son mouvement. Il la soulevait aussi facilement qu'il aurait soulevé une poupée, la laissant retomber sur lui comme la boule d'un jeu de bilboquet... et recommençant l'opération.

Très vite, Framboise fut fauchée par une vague de plaisir violent qui secoua tout son corps de tremblements sismiques. Elle eut le réflexe de plaquer ses mains sur sa bouche, pour ne pas que son hurlement de jouissance ne s'entende dans les cabines voisines.

Boris, vaincu, se déversa tout au fond du ventre de sa partenaire, dans un bouillonnement impétueux qui semblait ne jamais devoir finir.

Framboise reprit finalement ses esprits et s'arracha, visiblement à regret, au pieu de chair qui venait de l'envoyer au septième ciel. Elle réenfila sa blouse pendant que Boris remettait son peignoir, et jeta un œil à sa feuille de soins.

— Oh ! fit-elle avec une expression affolée. Mon Dieu, je me suis trompée !

Il y avait quelque chose d'un peu forcé dans cette exclamation. Boris s'en rendit compte et s'empara à son tour de sa feuille de soins.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonna-t-il.

— Rien, je... je croyais qu'il y avait quelque chose sur votre feuille... Quelque chose qui n'y est pas.

— Quoi donc ?

— Rien, rien, fit Framboise en détournant le regard.

Corentin l'attrapa par les épaules et la força à lui faire face.

— Je veux que vous répondiez à ma question, vous m'entendez ?

Cette fois, il n'était plus le curiste abandonné entre les mains de l'assistante, mais un homme déterminé. Le genre d'homme qui sait ce qu'il veut, et qui l'obtient.

Elle baissa la tête pour répondre :

— Je croyais qu'il y avait un... un point rouge sur votre feuille de soins.

En un flash, tout s'éclaira dans l'esprit de Boris. Les gémissements de plaisir de Marie-Jeanne de Kerbirou, la veille, pendant son bain bouillonnant ; le point rouge qu'il avait repéré sur sa feuille de soins... et le

traitement très spécial auquel il venait lui-même d'avoir droit. Tout ça était lié, bien sûr !

Le regard qu'il planta dans celui de la jeune assistante lui fit comprendre qu'elle n'avait pas intérêt à lui mentir.

— Les curistes qui ont un point rouge sur leur feuille de soins ont droit au traitement de faveur, n'est-ce pas ? Le genre de traitement auquel je viens moi-même d'avoir droit ? C'est bien ça ?

Framboise fit plusieurs fois « oui » de la tête avant d'avouer :

— C'est ça.

— Pourtant, ma feuille de soins à moi ne comporte pas de point rouge. Vous venez de faire semblant de vous en apercevoir. Pourquoi ?

La poupée aux cheveux rouges retrouva un peu d'assurance. Elle leva la tête et lui répondit avec un sourire un peu effronté :

— Ça, il me semble que vous devriez le comprendre tout seul... Ou alors, c'est que vous êtes vraiment trop modeste. J'ai eu envie de vous, c'est tout ! Quand je vous ai vu à poil, comme ça, devant moi... et surtout, quand j'ai vu votre... enfin, bref, j'ai craqué, voilà tout.

Boris lui caressa la joue du bout des doigts.

— J'imagine que je serais mal placé pour vous le reprocher. Mais dites-moi... comment ça fonctionne, cette histoire de point rouge ?

La jeune femme haussa les épaules et s'assit négligemment à côté de Boris sur la table de massage.

— J'en sais rien. Vous savez, ça fait moins d'un an que je suis là. Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas un service qu'on propose à l'accueil. Il y a des curistes qui ont un point rouge sur leur feuille de soins, et ceux-là, on doit les traiter d'une façon... enfin, comme vous avez vu, quoi. Maintenant, si vous me demandez comment ils sont au courant, je vous répondrai franchement que je l'ignore complètement. Le bouche à oreille, je suppose...

Oui, pensa Boris. Le bouche à oreille entre gens d'un certain monde, d'un certain milieu. Une bourgeoisie de gens chics et friqués en qui on a suffisamment confiance pour être sûr qu'ils ne trahiront pas le secret. Autrement dit, un réseau de relations. Celles du docteur Charles de Penmarch, probablement, lequel avait tout l'air d'appartenir à ce genre de milieu...

L'ennui, c'est que tout ça était, ni plus ni moins, de la prostitution. Surtout dans le cas où, comme il venait d'en avoir la démonstration, les filles payaient carrément de leur personne. Et cela, même si elles n'étaient pas rémunérées directement par les clients, mais par l'établissement. Quant à Charles de Penmarch, son cas relevait carrément du proxénétisme aggravé.

Boris se promit mentalement d'y mettre bon ordre. Mais plus tard. Pour l'instant, il avait d'autres chats à fouetter.

Au moment où il allait quitter la cabine, Framboise le retint par la manche

de son peignoir.

— Soyez gentil, dit-elle, je vous en supplie : promettez-moi de ne parler à personne de ce qui s'est passé entre nous. Et surtout de ne rien dire de ce que je viens de vous raconter. Je me ferais virer aussi sec. Ces petits... « extras » sont très bien payés. Et j'aimerais que ça continue, j'ai besoin de ce fric.

Boris lui donna sa parole de chef d'entreprise.

Sa parole de flic, malheureusement, c'était impossible.

Il ne mit pas longtemps à retrouver Aimé Brichot, qui, assis sur une chaise de l'un des couloirs, attendait patiemment l'heure de son prochain soin.

Un soin tout ce qu'il y avait d'orthodoxe, celui-là.

Le capitaine de police Aimé Brichot, inscrit lui aussi sous une fausse profession, sortait d'un bain bouillonnant qui devait être un peu trop chaud. Résultat : sa fine moustache blonde était en bataille, les rares cheveux entourant sa calvitie se dressaient dans tous les sens, et il avait le teint brique d'un homard tout juste sorti de l'eau bouillante.

Perdu dans un peignoir deux fois trop grand pour lui, ses lunettes de myope embuées par la vapeur, il avait quelque chose d'un naufragé qu'on vient à l'instant de repêcher.

— Alors, Mémé, fit Boris en s'asseyant à côté de lui, ça te réussit, la thalasso, on dirait ?

— Ne m'en parle pas ! grogna le petit chauve. D'abord, je me suis retrouvé plaqué au mur par un jet d'eau tellement puissant que je ne pouvais plus respirer ; ensuite, on m'a carrément ébouillanté ! Tu parles d'un plaisir !

— Tu verras, rigola Boris : au bout de huit jours, tu seras un homme neuf !

À voix basse, pour ne pas être entendu des autres curistes, Corentin mit son collègue et ami au courant de ce qu'il venait d'apprendre concernant la thalasso « parallèle ». En jetant toutefois un voile pudique sur le petit épisode érotique auquel il venait de participer.

— Voilà ce qu'on va faire, dit-il enfin : on va se balader dans les couloirs, toi et moi, mais chacun de notre côté, et regarder discrètement les feuilles de soins de nos amis curistes. Je serais curieux de savoir combien d'entre eux ou d'entre elles ont un petit point rouge sur leur feuille.

Aimé et Boris ne tardèrent pas à en repérer un certain nombre, visibles grâce au plastique transparent du sac dans lequel les feuilles de cure étaient glissées.

Aimé Brichot suivit discrètement une blonde entre deux âges, dont la fiche portait une de ces marques de reconnaissance, jusqu'à l'entrée d'une cabine de douche au jet. Un moment plus tard, l'œil collé à la porte entrouverte, il constata que la douche en question n'avait rien de commun avec celle qu'il avait subie une heure plus tôt. Entièrement nue au fond de la pièce, bras et

jambes écartés, la curiste « subissait » un jet d'eau d'une précision « machiavélique » sur les points les plus sensibles de son intimité. Il n'y avait qu'à voir son visage extatique, et entendre les gémissements qu'elle poussait, pour vous ôter le moindre doute quant à la nature des « soins » qu'on lui appliquait.

Aimé, rouge comme une pivoine, s'éloigna en courant presque.

Boris de son côté, avait suivi une brune « à point rouge » jusqu'à l'entrée d'une salle de bain bouillonnant, puis attendu que l'assistante fût sortie pour entrebâiller la porte derrière elle.

Là non plus, aucun doute n'était possible.

La brune, qui devait avoir une cinquantaine d'années, s'accrochait aux rebords de la baignoire et rejetait la tête en arrière. Elle avait sur le visage une expression caractéristique, que Corentin connaissait par cœur : celle d'une femme envahie par le plaisir.

Pour ne pas risquer de le lui gâcher, il referma la porte.

Histoire d'être tout à fait sûr de ses conclusions, il suivit un autre curiste, un homme, cette fois, jusqu'à une cabine de massage. Au bout de quelques minutes, le massage de kinésithérapie vira carrément au massage thaïlandais.

Malgré lui, Boris éprouva un certain soulagement en constatant que la fille qui « officiait » n'était pas la délicieuse Framboise.

Il avait beau savoir, à présent, qu'elle était payée pour ça, il se serait quand même senti un peu atteint dans sa fierté, s'il l'avait vue recommencer sa petite séance érotique, un quart d'heure à peine après l'avoir quittée...

Un moment plus tard, il retrouva Aimé Brichot, encore plus rouge que tout à l'heure.

— À voir ta mine, rigola Boris, j'en conclus que tu viens d'assister à des spectacles qui ne sont pas de ton âge...

— Ne m'en parle pas ! fit Aimé à voix basse. Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Tu appelles ça un institut de thalassothérapie, toi ? Moi, j'appelle ça un bordel !

— Le mot est rude, fit Boris en s'efforçant de contenir son hilarité, mais il y a de ça, en effet. Quand on pense à tout le mal que cette pauvre Marthe Richard s'est donné pour les faire fermer en 1945[2]...

— Tu trouves ça drôle ? s'indigna Brichot.

Boris reprit instantanément son sérieux :

— Non, Mémé, je ne trouve pas ça drôle. Et fais-moi confiance pour reprendre le flambeau de Marthe Richard et faire fermer le joli lupanar aquatique du docteur Penmarch dans les plus brefs délais. Mais très honnêtement, ce n'est pas ce qui me préoccupe en priorité.

— Et qu'est-ce qui te préoccupe en priorité ? On peut savoir ?

— Les morts, bien sûr !

Aimé Brichot se calma d'un seul coup, légèrement penaud d'avoir, sous le coup de l'indignation suscitée par ce qu'il venait de voir, momentanément perdu de vue les objectifs de leur mission.

— Oui, bien sûr, tu as raison. Excuse-moi.

— Tu es tout excusé, vieux frère. Et en ce qui concerne les morts, justement, c'est beaucoup plus embêtant que tout le reste.

— Évidemment...

— Oui, parce qu'on a probablement affaire à des meurtres. Mais surtout, parce qu'on n'a toujours pas l'ombre d'une piste sérieuse.

Ne sachant quoi répondre, Aimé Brichot lissa pensivement du bout des doigts sa moustache, qui en avait bien besoin.

Boris le secoua :

— Et maintenant, si tu veux mon avis, on a intérêt à bouger d'ici, avant d'attirer l'attention. On a déjà les peignoirs, il ne nous manque plus que les cagoules pour avoir l'air de deux membres d'une secte en train de conspirer. C'est bientôt l'heure de déjeuner. Retrouvons-nous au restaurant.

— Qu'est-ce qu'il y a, au menu ?

— Carottes râpées et filet de merlu citronné, rigola Boris. Tu vas te régaler !

CHAPITRE IX



Boris Corentin reposa sur la table basse du salon-bar son verre de jus de carottes. Dans le prolongement, son regard s'arrêta furtivement sur les jambes d'Amandine Loustau, jaillissant comme les branches d'un affolant compas de la jupe bleu ciel de son uniforme.

Quand la jeune hôtesse d'accueil s'était installée dans un fauteuil en face de Boris, le tissu était remonté assez haut sur ses cuisses. En jeune fille bien élevée, Amandine gardait les genoux rapprochés, révélant cependant un spectacle qui, à lui seul, envoyait des ondes délicieuses dans le cerveau de Corentin : celui du haut de ses bas couleur chair, retenus par un fin ruban de dentelle élastique fantaisie. Au-delà, et sur deux ou trois centimètres à peine, juste avant l'ourlet de la jupe, on voyait la blancheur satinée de ses cuisses longues et nerveuses.

Nerveuses... comme leur propriétaire.

Amandine avait répondu avec enthousiasme, ce matin, à l'invitation de Corentin de boire un verre avec lui, en fin de journée, après son service. À l'heure prévue – dix-huit heures trente – elle était au rendez-vous. Mais Boris avait tout de suite remarqué son profond changement d'attitude.

Amandine était tendue, crispée... Elle ne cessait de remettre nerveusement en place une mèche de sa chevelure brune, qui retombait systématiquement devant son œil gauche. Sur l'aile de son joli petit nez parfaitement droit perlaient quelques gouttes de sueur. Et sous le chemisier crème de son uniforme, ses seins, maintenus par un soutien-gorge arachnéen, se soulevaient au rythme d'une respiration saccadée.

N'empêche... Boris la trouvait encore plus désirable, ainsi, avec ce côté biche aux abois, sur le point de se faire dévorer par le loup.

Il se demanda un instant si le loup, c'était lui. Et si c'était la perspective de se faire « dévorer » par lui qui la mettait dans cet état.

Il la laissa commander un Perrier rondelle avant de demander, sur un ton destiné à la mettre en confiance :

— Quelque chose qui ne va pas, Amandine ?

La jolie brune secoua la tête :

— Non, non, tout va bien, je vous assure.

Corentin lui sourit amicalement :

— Pourquoi vous croyez-vous obligée de me raconter des histoires ? Je vois bien que quelque chose vous soucie. J'espère que ce n'est pas moi qui vous intimide, au moins ?

Amandine eut un pâle sourire :

— Non, dit-elle, pas du tout, rassurez-vous.

— J'aime mieux ça. Pourquoi ne vous confiez-vous pas à moi ? Vous verrez que ça ira tout de suite mieux après. Et je vous promets que je serai une

tombe...

Amandine Loustau hésita un peu, tout en sirotant machinalement son Perrier.

Puis, elle plongea un regard affolé dans celui de Corentin :

— Une de nos curistes a disparu !

Elle s'était penchée vers lui avant de lâcher cette nouvelle, pour ne pas être entendue des quelques personnes qui se trouvaient dans le salon-bar. Malgré l'énormité de ce qu'il venait d'entendre, Boris ne put s'empêcher de laisser son regard plonger dans l'échancrure du chemisier crème... qui était déboutonné un peu plus bas que d'habitude. En remarquant ce détail, il se demanda si c'était à son intention.

Sans se préoccuper de la réponse, il contempla furtivement les deux seins magnifiques, laiteux mais fermes, qui reposaient dans les berceaux légers du soutien-gorge de coton blanc. Deux oiseaux fragiles et palpitants, abrités dans leur nid. À la fois protégés et offerts.

Cette vision stimulante fit monter sa température d'un ou deux degrés. Mais son instinct de flic – d'autant plus en alerte qu'il était là incognito – reprit le dessus.

D'autant que ce qu'Amandine venait de lui annoncer avait de quoi mobiliser son attention :

— Vous voulez dire... encore un accident ?

Elle secoua la tête :

— Je ne crois pas. Enfin, peut-être, je n'en sais rien. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a disparu entre ce matin et maintenant, puisque ce matin, tout le monde l'a vue à la thalasso.

— Quand vous dites que tout le monde l'a vue... ce n'est pas certain. Après tout, une curiste au milieu de dizaines d'autres...

Amandine se pencha encore un peu plus vers Boris. Cette fois, il avait le visage à vingt centimètres à peine de l'échancrure où les deux seins de la réceptionniste s'offraient comme une tentation insoutenable. À présent, il pouvait même sentir son parfum, qu'il identifia aussitôt : « L'Heure Bleue », de Guerlain. Une fragrance légèrement sucrée qui lui faisait toujours un peu tourner la tête...

Amandine jeta un rapide regard autour d'elle pour s'assurer que personne n'entendrait ce qu'elle allait confier à Boris. À son air à la fois mystérieux et affolé, on aurait cru qu'elle s'appêtait à balancer un secret d'État.

— La curiste qui a disparu, chuchota-t-elle... c'est M^{me} Simone Harelol !

Boris fronça les sourcils. Ce nom lui disait vaguement quelque chose, mais...

— Vous ne voyez pas qui c'est ? fit Amandine. Simone H, la célèbre

maison de lingerie féminine...

— Mais si, bien sûr ! lâcha Corentin, qui voyait très bien, à présent.

Il voyait d'autant mieux qu'il était un fidèle client de la maison Simone H. Un client... par personne interposée, bien entendu : en l'occurrence, Ghislaine Duval-Cochet, dite « la panthère des beaux quartiers », la « dame de cœur » de Boris, sa fiancée et sa complice des bons et mauvais moments depuis toujours. Elle occupait des fonctions importantes dans le prêt-à-porter international et, comme Boris, ne se gênait pas pour satisfaire son grand appétit sexuel en s'offrant en cours de route toutes les aventures dont elle avait envie. Le code, entre eux, était simple : quand ils étaient tous les deux à Paris, ils se donnaient mutuellement la priorité. Et même l'exclusivité.

En ce moment, Ghislaine devait se trouver quelque part entre San Francisco et Los Angeles. C'est pourquoi, si les choses évoluaient favorablement avec Amandine – ou avec une autre –, Boris n'avait aucune raison de se sentir coupable.

Oui, Simone H, il connaissait bien. C'était une des griffes préférées de Ghislaine en lingerie fine. Et même, très coquine.

Le temps d'un flash, Boris revit quelques extraits de shows très privés que Ghislaine lui avait offert, dans son superbe appartement de Neuilly, dominant le bois de Boulogne.

Des shows... très chauds, dont elle était l'unique mannequin – elle en avait à la fois le physique et les mensurations – et Boris le spectateur privilégié. D'autant plus privilégié qu'il avait le droit, et même le devoir, de « consommer » après...

Quant à la styliste elle-même, c'est-à-dire Simone Hardelot, on la voyait assez souvent à la télévision et dans les pages « people » des magazines pour que Corentin ait son visage en tête. C'était une superbe femme à l'opulente chevelure blonde, qui devait avoir largement dépassé les quarante ans, mais dégageait une séduction, et même un pouvoir érotique certain.

Et justement, maintenant qu'Amandine lui en parlait, il se rappelait nettement l'avoir croisée dans les couloirs de la thalasso, pendant les trois premières matinées de sa cure.

Il l'avait remarquée, bien sûr, mais, occupé par son enquête officieuse, n'avait pas fait le rapprochement.

Il fixa Amandine en essayant, cette fois, de la regarder dans les yeux :

— Vous dites que Simone Hardelot a disparu entre ce matin et maintenant. Mais les cures se font par demi-journées. Si sa cure à elle a lieu le matin, elle a peut-être tout simplement pris son après-midi pour aller déjeuner ailleurs et se balader dans la région...

Amandine Loustau secoua la tête, ce qui fit voler ses mèches brunes tout autour de son visage.

— Non, justement. Elle a disparu avant son dernier soin de la matinée. De plus, elle déjeune toujours ici, à cause de son régime. Sa table était réservée comme d'habitude au restaurant, et elle n'est pas venue.

Boris s'apprêtait à sortir encore d'autres objections : qu'elle aurait été appelée en urgence par son bureau de Paris ; qu'elle avait soudain changé d'avis et décidé d'aller déjeuner ailleurs, sans prendre le temps de prévenir ; une envie soudaine d'aller faire du shopping à Saint-Malo, ou d'aller jouer au golf à Dinard, Dieu sait quoi encore...

Mais son instinct de flic avait déjà allumé tous les clignotants d'alerte dans sa tête. Déjà, il savait que Simone Hardelot avait bel et bien disparu contre sa volonté. Quelque chose le lui disait. Une petite voix... qui ne le trompait jamais.

Boris se laissa aller en arrière dans son fauteuil, pour réfléchir en avalant le reste de son jus de carottes.

Amandine en fit autant avec son Perrier rondelle. En se détendant un peu, pour la première fois depuis le début de leur rendez-vous, elle écarta légèrement les genoux. Et une vision affolante frappa la rétine de Boris : celle d'une petite culotte de dentelle blanche, si fine et si transparente qu'elle ne masquait pratiquement rien de l'épais buisson noir niché au bas du ventre de la réceptionniste. Sa toison sombre et touffue se devinait à travers la minceur du tissu, dont elle débordait pour monter à l'assaut de la blancheur des cuisses.

Amandine, dans une soudaine envie de se détendre, rejeta sa tête en arrière sur le dossier bas du fauteuil. Ce qui permit à Boris, en toute impunité, de profiter quelques instants supplémentaires du spectacle enivrant qu'elle lui offrait sans le vouloir.

Ou peut-être intentionnellement.

Il fit un effort pour se concentrer sur le problème en cours.

Données dudit problème : Simone Hardelot, dite Simone H, reine de la lingerie féminine sexy, avait disparu pendant sa cure de thalasso à Loumenven.

Et lui, Boris Corentin, as des as de la Brigade Mondaine, était intimement convaincu qu'elle n'avait pas disparu volontairement. Comme dans le cas d'une fugue, par exemple.

Et ceci pour deux raisons.

Un : Simone Hardelot était trop connue pour pouvoir disparaître exprès sans que, tôt ou tard, quelqu'un la reconnaisse. Et ça, elle en était sûrement consciente.

Deux : au cours des huit derniers jours, deux des curistes de Loumenven avaient eu des « accidents » mortels.

Dont Boris était persuadé qu'ils étaient tout ce qu'on voulait, sauf des

accidents.

Dans ce contexte, la disparition d'une troisième curiste ne pouvait pas être une coïncidence. Et encore moins une simple fugue.

Conclusion ?

Elle était d'une logique qui faisait froid dans le dos :

On avait assassiné Simone Hardelot, avant de faire disparaître son corps pour faire croire à une absence volontaire.

Et ce « on » était très certainement la même, ou les mêmes personnes qui étaient responsables des deux premiers « malheureux accidents », celui de Louis Lamandé et celui du prince Ahmed Ibn Séoud.

Bien sûr, Charles de Penmarch était le premier suspect. Surtout dans le cas du tout premier décès, celui de Louis Lamandé. En effet, en tant que médecin, il avait toutes les compétences nécessaires pour maquiller ce crime en accident, s'il s'agissait bien d'un crime.

Quant à la disparition tragique du ministre du Qamoar... Il y avait cet énorme repas qu'il avait fait juste avant. Un repas pris à la thalasso, et donc forcément sur les instructions du docteur Penmarch. Un véritable gueuleton qui, vu les faiblesses cardio-vasculaires du curiste – faiblesses que Penmarch ne pouvait pas ne pas connaître – avait toutes les chances de provoquer la crise cardiaque qui lui avait été fatale.

Seulement, voilà : quel intérêt Charles de Penmarch avait-il de supprimer ses curistes ? En d'autres termes : de tuer la poule aux œufs d'or ? La question se posait avec d'autant plus d'acuité pour Boris qu'il connaissait maintenant le secret de la thalasso parallèle, qui rapportait des fortunes au directeur de l'institut...

Non, décidément, Charles de Penmarch ne pouvait pas avoir envie de commettre des actes risquant de mettre fin à sa carrière, à sa liberté, et de le priver pour toujours d'un établissement aussi lucratif.

À moins d'être fou.

Et au cours de leur entretien, Penmarch avait fait à Boris l'effet d'être snob, mondain, tout ce qu'on voulait... Mais fou, sûrement pas.

Il y avait donc très probablement quelqu'un d'autre, derrière toute cette affaire.

Quelqu'un qu'il ne pourrait démasquer qu'en répondant à une question d'autant plus embarrassante, qu'il n'y trouvait pas de réponse dans l'immédiat :

Quel rapport, ou quel lien, pouvait bien exister entre le marchand de logiciels militaires, le ministre de la défense du Qamoar... et la reine de la lingerie féminine ?

Boris laissa provisoirement cette question en suspens et se remit à contempler la ravissante et sensuelle réceptionniste qui lui faisait face.

Amandine Loustau semblait remise de ses émotions. Elle lui souriait à présent, derrière son verre à moitié vide.

Comme par hasard, elle avait « oublié » de refermer ses genoux. Et le regard de Boris était une nouvelle fois attiré par la vision affolante de l'ombre touffue nichée au bas de son ventre.

— Qu'est-ce que vous faites, ce soir ? se lança-t-il, imaginant déjà la délicieuse conclusion d'une relation qui avait commencé sous les meilleurs auspices.

Amandine eut un petit sourire.

— Ce soir, dit-elle, je vais avaler une salade en vitesse et me coucher. Toute seule, comme une grande fille sage. Après toutes ces émotions, je suis littéralement vidée !

La douche froide !

Boris ravala sa frustration et se força à sourire.

— Je vous comprends, dit-il. Mais, pour tout vous avouer, j'avais d'autres projets en tête pour nous deux. Mais si vous êtes fatiguée...

Amandine se leva brusquement.

— Je suis morte, dit-elle. Vous ne m'en voulez pas, j'espère ? De toute façon, vous êtes encore là pour quelques jours. On est appelés à se revoir.

Là-dessus, elle pirouetta sur ses talons et le planta là. Un brin désappointé, Boris se résolut à se mettre à la recherche d'Aimé Brichot. Histoire d'avoir au moins un compagnon de table pour le dîner !

Avant de gagner la salle à manger, il repassa par sa chambre et appela son bureau parisien du 36, quai des Orfèvres. Par chance, Rabert, le gros Rabert, qui formait avec Tardet l'autre tandem de choc des Affaires Recommandées, était encore là. À l'entendre parler la bouche pleine, il était encore en train de dévorer l'un de ses énormes sandwiches.

— Heureux de tomber sur toi, gros ! lança joyeusement Boris. Alors, toujours au régime, d'après ce que j'entends ?

— Touchours ! rigola Rabert la bouche pleine de l'énorme bouchée qu'il venait d'enfourner. Et la thalasso, cha boume ?

— Impeccable ! Tu devrais en faire une, un de ces jours, ça te ferait du bien. Dis donc, j'ai un petit service à te demander...

— J'écoute.

— Tu as entendu parler de Simone Hardelot, la patronne de la maison de lingerie Simone H ?

— Vaguement.

— Je voudrais que tu te renseignes sur elle. Je veux tout savoir de sa vie publique et privée. Tout, tu m'entends ? Tu me fais un dossier complet, d'accord ?

— Ch'est comme chi ch'était fait.

Boris raccrocha et sortit de sa chambre pour se diriger vers celle d'Aimé Brichot.

En espérant qu'il n'ait pas un rendez-vous pour dîner, lui.

CHAPITRE X



Des murailles, un sol pavé de grosses dalles translucides et un plafond de glace enfermaient Simone Hardelot dans une prison irréaliste et terrifiante. Où régnait un silence de cathédrale, qui pesait des tonnes et l'empêchait de respirer. Elle se mit à courir. Les parois reculèrent. Le froid glacial s'insinuait sous sa peau, la congelait de l'intérieur...

Elle poussa un cri. Qui la réveilla.

Elle grelottait de froid. Elle ne savait pas où elle était, mais elle était frigorifiée.

Rien d'étonnant : elle était nue comme au jour de sa naissance.

Nue, et allongée sur un matelas qui suintait l'humidité, dans une pénombre éclairée seulement par le faisceau d'une lampe-tempête posée sur une corniche de pierre, dépassant d'un des murs. Et ce mur...

Incroyable ! Elle était dans une espèce de caverne. C'était bien de la roche, luisante, sombre, pleine d'aspérités, sur laquelle la lampe jetait ses lueurs faibles et dansantes.

Une caverne, oui, mais d'un genre un peu spécial : fermée par une lourde porte faite d'épais barreaux de fer scellés dans le roc.

Ce n'était plus de froid que Simone Hardelot tremblait à présent, mais de peur. Une peur panique, insidieuse, qui l'envahissait comme un poison mortel.

Elle eut envie de hurler. Mais quelque chose lui dit que ça ne servirait à rien. Dans un endroit pareil, elle avait peu de chances d'être entendue.

Où pouvait-elle bien être ? Et surtout, comment était-elle arrivée ici ?

Elle essaya de rassembler ses souvenirs les plus récents. La dernière chose dont elle se souvenait était d'être allée se détendre au sauna, juste après son massage de ce matin. Un moment agréable, ce massage... La fille, une grande brune assez belle, qui lui rappelait vaguement Julie, lui avait administré un savant body-body érotique. En guise de bouquet final, le visage enfoui entres les jambes de Simone, elle avait provoqué chez elle une tornade de plaisir, par le jeu savant de ses lèvres et de sa langue sur le point de plus sensible de sa féminité.

Ensuite pour compléter sa relaxation, Simone était allée se détendre dans la pièce où un système de ventilation vous faisait respirer une atmosphère parfumée à l'eucalyptus. Rien de tel pour vous régénérer le système respiratoire.

C'est à partir de là qu'elle n'arrivait plus à se souvenir de rien.

Soudain, il y eut un bruit étrange, qui semblait venir de tout au bout de la galerie au fond de laquelle se trouvait sa cellule. Un crissement... ou un raclement. Comme une grosse pierre qu'on déplace et qui frotte contre une autre...

Puis, des bruits de pas, résonnant sur le roc et se répercutant en écho contre les parois du tunnel.

Des pas qui se rapprochaient...

Simone Hardelot eut le réflexe de chercher quelque chose pour masquer sa nudité. Une grosse couverture était pliée en quatre, par terre, à côté du matelas. Elle s'en empara et s'en enveloppa tant bien que mal.

Les pas se rapprochèrent...

Quelques secondes plus tard, elle distingua la silhouette d'un homme assez grand, qui marchait légèrement courbé pour ne pas se cogner la tête au plafond rocheux. Il portait à bout de bras une lampe-tempête identique à celle qui se trouvait dans sa cellule. La lueur de sa lampe éclairait son visage. Que Simone reconnut instantanément.

Elle laissa échapper un cri :

— Charles !

C'était bien le docteur de Penmarch qui avançait vers elle, une lampe dans une main, une couverture sous le bras, et dans l'autre main, une sorte de panier à provisions.

— Charles ! cria Simone Hardelot, tu m’as retrouvée, Dieu merci ! Qu’est-ce que je fais là ? Qui m’a enfermée ici ? Et où sommes-nous, d’abord ?

Charles de Penmarch s’arrêta de l’autre côté des barreaux, un sourire un peu piteux sur le visage.

— Je t’ai apporté de quoi te tenir chaud, dit-il, et aussi de quoi te nourrir. Je tiens à ce que tu sois installée aussi confortablement que possible.

Simone Hardelot fronça les sourcils dans une expression de totale incompréhension.

— Qu’est-ce que ça veut dire, Charles ?... Ne me dis pas que c’est toi qui...

Penmarch ne répondit rien, se contentant de fixer sur sa prisonnière un regard penaud.

— Si, lâcha-t-il enfin, non sans mal. C’est moi qui t’ai droguée et enfermée ici.

Il fallut quelques secondes à Simone Hardelot pour réaliser pleinement ce que Charles venait de lui dire. Puis, elle explosa littéralement :

— Salaud ! Ordure ! Pauvre mec ! Qu’est-ce que tu crois ? Que c’est comme ça que je vais te tomber dans les bras ? Tu crois que je ne le sais pas, que tu es fou amoureux de moi depuis des années ? Et c’est tout ce que tu as trouvé pour me séduire ! Eh bien laisse-moi te dire une chose : tu peux crever avant que je ne t’autorise à poser à nouveau tes grosses pattes sur moi ! Je t’interdis de me toucher à présent ! Et en prime, je te signale que je porte plainte pour séquestration dès que je sortirai d’ici !

Charles de Penmarch secoua lentement la tête, d’un air navré.

— Ma pauvre amie, dit-il d’une voix douce, tu n’y es pas du tout. Tu crois vraiment que je t’aurais enfermée ici dans l’espoir de te faire tomber amoureuse de moi. Tu me prends vraiment pour un crétin, ma parole...

Simone Hardelot se calma un peu.

— Bon, d’accord, fit-elle en serrant la couverture autour de son corps. Si tu as une bonne raison d’avoir fait ce que tu as fait, je t’écoute. Mais elle a intérêt à être bonne, ta raison. Et même très bonne.

— Elle l’est, du moins à mes yeux, fit Penmarch en s’asseyant à même le sol, de l’autre côté de la grille. Je l’ai fait pour te sauver la vie.

La mâchoire de Simone se décrocha.

— Quoi ? fit-elle quand elle arriva enfin à parler. Tu peux me répéter ça, j’ai peur d’avoir mal entendu.

— Tu as très bien entendu. C’est ton mari, Paul-Roger, qui a exigé que je te supprime.

Simone se décomposa :

— L'ordure ! Tout ça, c'est à cause de cette petite salope de Julie... Jamais, je n'aurais pas cru qu'il était capable de faire une chose pareille !

— Eh bien, tu te trompais...

Elle le fusilla du regard :

— Et toi, tu as accepté de...

— Si j'avais accepté, tu ne serais pas là, en train de me parler. Tu serais morte. Il se trouve, malheureusement, que Roger possède des arguments qui... enfin...

— Il te fait chanter, quoi. À cause de la mort de ta femme, j'imagine ?

Penmarch sursauta :

— Tu... Tu es au courant ?

— Bien sûr. Paul-Roger m'a raconté cette histoire il y a belle lurette. Tu penses bien qu'il n'a pas résisté au plaisir... C'est toi qui es con, mais alors vraiment con, de lui avoir confié une chose pareille !

Penmarch baissa la tête :

— C'est vrai. Mais j'avais confiance. Nous étions très proches, à l'époque.

Simone Hardelot haussa ses magnifiques épaules rondes et bronzées. Ce qui eut pour effet de faire légèrement glisser la couverture qui l'enveloppait et de dévoiler la naissance de son orgueilleuse poitrine. Sur laquelle le regard de Penmarch se posa aussitôt.

Ce qui n'échappa pas à Simone. Dans la tête de la plantureuse blonde, un plan commençait à s'échafauder.

Elle laissa encore glisser la couverture imperceptiblement. D'un centimètre ou deux à peine...

— Tu comprends, continua Penmarch, en t'enfermant ici pendant quelque temps, je peux faire croire à Paul-Roger que je lui ai obéi : que je t'ai éliminée et que j'ai fait disparaître le corps...

— Et après ? Je ne vais quand même pas passer le restant de ma vie ici, non ?

— Non, rassure-toi. J'ai l'intention de te libérer le plus tôt possible. Dès que j'aurai trouvé un moyen de... neutraliser ton mari.

À ces mots, Simone Hardelot poussa un rugissement de tigresse et se jeta contre les barreaux de sa cellule, qu'elle empoigna sauvagement. Dans son mouvement, la couverture était tombée et elle s'offrait à présent aux regards de son « geôlier », dans toute la splendeur de sa nudité. Ses frémissements de rage provoquaient le balancement de ses seins majestueux et durs, qui dardaient sur son visiteur leurs pointes sombres. Ses jambes, largement écartées, lui offraient le spectacle étourdissant de la toison de lionne qui recouvrait le bas de son ventre. Une crinière abondante et sauvage, d'où

émergeait la corolle nacrée de sa féminité la plus secrète. Une féminité que Charles de Penmarch avait déjà possédée d'innombrables fois, et dévorée jusqu'à s'en donner le vertige. Mais dont la vue continuait à accélérer les battements de son cœur, et à faire palpiter le sang à ses tempes.

— Laisse-moi sortir d'ici, cria Simone, et je m'en occuperai personnellement, de cette ordure de Paul-Roger ! Tu vas voir comment je vais te le neutraliser, moi !

Charles de Penmarch se retint de sourire.

Simone se proposait ni plus ni moins de faire exactement ce qu'il avait prévu de lui faire faire.

Mais il ne pouvait pas le lui avouer. Pas encore. Pour être sûr du résultat, il fallait qu'il la laisse encore mitonner quelques jours dans sa haine. Quand celle-ci aurait atteint son degré d'ébullition, quand Simone serait sur le point d'exploser, alors... oui, il la libérerait. En même temps, il libérerait la foudre. Une foudre qui réduirait son mari en cendres fumantes, sans que lui-même ait à lever le petit doigt.

Mais il ne fallait à aucun prix que ça rate. Parce que dans le cas contraire, Dentremont se retournerait contre lui et lui ferait payer très cher sa belle machination.

Très cher.

Alors, quel que soit le moyen par lequel Simone le neutraliserait, il fallait qu'elle ait accumulé assez de haine en elle pour ne pas faiblir au dernier moment.

Et si elle le tuait ?

Penmarch avait bien sûr pensé à cette hypothèse, tout à fait plausible, connaissant le caractère volcanique de Simone.

L'inconvénient, c'est qu'elle finirait en prison et qu'il ne la verrait plus.

Mais après tout... c'était un sacrifice qui valait bien sa liberté enfin retrouvée.

Et, à bien y réfléchir, c'était un sacrifice nécessaire. Parce que Simone, elle venait de le lui avouer, connaissait son terrible secret : celui concernant la mort de Clotilde.

Et Simone, qui était déjà incontrôlable, risquait de devenir complètement cinglée après ce petit séjour dans sa cellule secrète.

Bref, une fois libre, elle serait un danger permanent. Une bombe à retardement qui risquait de lui exploser en pleine figure n'importe quand.

Non, décidément, il valait mieux l'éliminer, en même temps que son mari. Aussi désolant que cela puisse être.

Soudain, lui qui était désespéré un instant plus tôt d'avoir à tuer Simone, commençait à voir les choses autrement.

Sous son air faussement navré de la situation, Charles de Penmarch était aux anges.

Simone allait le débarrasser à la fois de Roger... et d'elle.

D'une pierre deux coups, en quelque sorte.

Et tout ça, sans que lui-même ne soit en rien mêlé à toute l'affaire.

Magistral ! Au-delà, même, de ses espérances...

Il glissa le paquet de couvertures et le panier à provisions entre les barreaux de la porte.

— Tiens, dit-il, avec ça, tu auras chaud et tu ne mourras pas de faim.

Simone se pencha pour examiner le contenu du panier. Ses seins fabuleux se balancèrent presque sous le nez de Penmarch, qui ne pouvait en détacher le regard. Elle s'en aperçut et lui adressa un sourire enjôleur.

— Au fait, lui demanda-t-elle, où sommes-nous, ici ?

— Au cœur de la falaise sur laquelle se trouve la thalasso, au fond d'une galerie probablement creusée par les Allemands pendant la guerre.

— Et personne n'en connaît l'existence ?

— Personne... à part moi.

Simone Hardelot eut un léger frisson d'angoisse. Ce que venait de dire Penmarch signifiait que lui seul pouvait la délivrer. Que s'il l'abandonnait ici, elle était condamnée à mourir lentement de faim et de froid.

Autrement dit, qu'elle avait intérêt à être très gentille avec lui...

Elle repoussa le panier et se réinstalla sur son matelas humide, face à Penmarch. Dans un abandon parfaitement simulé, elle se pencha en arrière pour prendre appui sur ses bras. Dans le mouvement, ses seins fabuleux jaillirent comme deux obus de leur rampe de lancement. Elle écarta largement les jambes et la crinière dorée de son ventre s'ouvrit, poussant en avant les pétales d'une fleur envoûtante... offerte à qui voudrait la cueillir.

Penmarch, hypnotisé, avala péniblement sa salive.

— Et dis-moi, continua innocemment Simone, comment as-tu fait pour... m'enlever ?

— Simple, fit Charles avec un haussement d'épaules. Quand tu es allée dans la cabine à l'eucalyptus, ce matin, j'ai fait passer un puissant soporifique dans le système de ventilation. Après, je n'ai plus eu qu'à te transporter jusqu'ici. En évitant, d'être vu, naturellement.

— Et tu en as profité pour me déshabiller, mon salaud. Je portais un peignoir, il me semble ?

— Je l'ai mis au sale. Ils sont comptabilisés tous les jours. S'il en avait manqué un, ça aurait pu éveiller des soupçons.

Simone Hardelot-Dentremont quitta son matelas avec une souplesse féline, et vint s'accroupir tout contre les barreaux de sa cellule.

— Sois gentil, ronronna-t-elle... libère-moi.

— Je ne peux pas. Pas tout de suite.

— Quand, alors ?

— Dans quelques jours, tout au plus.

Dans six jours au grand maximum, en fait. Le docteur Charles de Penmarch était parfaitement conscient que Simone ne pourrait pas rester enfermée ici au-delà de ce délai.

Parce que dans six jours exactement, la grande marée d'équinoxe ferait monter l'eau jusqu'à la hauteur de la galerie et la noierait complètement, comme cela arrivait deux fois par an.

Il était bien placé pour le savoir, puisque, dix ans plus tôt, une femme était morte de cette manière, enfermée dans cette même cellule.

Cette femme, c'était son épouse légitime, Clotilde de Penmarch.

Et sa noyade n'avait rien eu d'un accident...

Mais cette fois-ci, les données du problème étaient différentes. Simone ne devait pas mourir. Enfin, pas tout de suite. Et pas à cause de lui. Penmarch avait trop besoin d'elle pour la réussite de son plan. Un plan encore secret.

Tout ça, évidemment, Simone l'ignorait. Tout ce qui lui importait à elle, dans l'immédiat, c'était de sortir d'ici.

Par tous les moyens.

Et des moyens, avec les hommes, elle n'en connaissait que deux : l'argent... et le sexe.

— Tu sais, fit-elle avec des inflexions de chatte en chaleur, je ne t'en veux pas pour ce que tu as fait. Enfin, pas vraiment. Je sais que tu ne pouvais pas faire autrement.

— Je suis soulagé que tu sois aussi compréhensive, fit sincèrement Penmarch. Je craignais que...

— Et je vais même te le prouver tout de suite, le coupa Simone. Mets-toi debout.

Penmarch se leva.

— Approche...

Il obéit.

Dès qu'il fut tout contre les barreaux de la porte, Simone descendit d'un geste vif le zip du pantalon de son « geôlier ». Avec une habileté diabolique, elle en extirpa son membre encore au repos, et l'engloutit entre ses lèvres gourmandes.

Penmarch poussa un grognement de plaisir en se sentant durcir dans la bouche brûlante de sa prisonnière. Et sourit franchement, cette fois.

« Si elle croit que c'est comme ça qu'elle va sortir d'ici, pensa-t-il, elle va

CHAPITRE XI



La fille cessa de courir sur le petit chemin qui longeait le bord de la falaise et respira profondément, poings aux hanches, face à la mer. Puis elle écarta les jambes et se pencha brusquement en avant, bras et jambes tendus, dans un mouvement d'assouplissement du dos.

Derrière elle, à quelques mètres de là, Boris Corentin, enveloppé dans son peignoir de curiste et allongé sur une chaise longue, dans le parc de la thalasso, ne perdit pas une miette du spectacle. Profitant du soleil matinal et en attendant l'heure de son prochain soin, il était allé respirer l'air du large.

Une excellente décision, récompensée par le spectacle impromptu que cette sculpturale inconnue lui offrait en prime.

La fille était jeune et athlétique. Ses fesses musclées étaient moulées dans un short en lycra ultracourt sous lequel s'imprimaient les contours d'un string. À chaque fois qu'elle se courbait en avant, ses fesses se tendaient vers Boris, sous le tissu moulant qui en dessinait le moindre détail. Et ce, jusqu'au renflement délicieusement fendu qui se nichait tout au fond du sillon, entre les deux demi-sphères dures comme du béton.

Mais ça, pensa Boris, c'était peut-être une illusion d'optique, induite par le soleil rasant de ce début de matinée, lequel frappait de plein fouet le

postérieur de la « joggeuse ».

Ou alors, c'était tout simplement sa propre imagination de cavalier invétéré...

Ce qu'il aperçut tout de suite après, en tout cas, n'était pas le fruit de son imagination.

La fille s'était mise à faire des flexions du torse répétées, bras tendus dans le prolongement des épaules, en se courbant une fois vers la gauche, une fois vers la droite.

Quand son buste penché apparut, pour Boris, à côté de ses fesses, Corentin découvrit qu'elle ne portait en guise de haut qu'une sorte de boléro de musculation extrêmement lâche ; et de plus, suffisamment court pour que ses seins apparaissent en dessous à chaque fois qu'elle se cassait en deux.

Par intervalles courts mais répétés, un coup à gauche, un coup à droite, Boris avait donc la vision de ces deux globes laitueux, volumineux comme des pamplemousses... mais suffisamment fermes pour que leur propriétaire puisse aller courir en se dispensant de soutien-gorge.

Tout en continuant à la détailler d'un regard de connaisseur, Corentin réfléchissait au rapport que le « gros » Rabert lui avait fait au téléphone, deux heures plus tôt.

Un garçon efficace, Rabert, et vif malgré son obésité.

Grâce à lui, Corentin savait tout sur Simone Hardelot, dite Simone H, reine de la lingerie féminine sexy, mystérieusement disparue ici même depuis la veille.

Et d'abord, qu'elle s'appelait de son patronyme complet Simone Hardelot-Dentremont. Hardelot était son nom de jeune fille, qu'elle avait gardé pour ses activités professionnelles. Dentremont était son nom de femme mariée... à Paul-Roger Dentremont. Lequel, s'il était inconnu du grand public, avait précisé Rabert, était néanmoins l'un des hommes les plus influents du fameux lobby nucléaire français.

Effectivement, ce nom disait quelque chose à Boris.

Non seulement parce qu'il l'avait quelquefois aperçu dans les colonnes des journaux, quand il était question de ventes par la France de centrales nucléaires à tel ou tel pays étranger...

Mais aussi pour des raisons touchant de beaucoup plus près les activités de la Brigade Mondaine. Donc, les siennes.

En entendant le nom de Paul-Roger Dentremont, la mémoire fabuleuse de Boris Corentin avait joué une fois de plus. Et il s'était également souvenu que Dentremont avait été impliqué, des années auparavant, dans une affaire de partouzes mondaines.

Rabert venait de lui rappeler toute l'histoire. En y ajoutant un certain nombre d'informations du plus grand intérêt.

Informations qu'il aurait bien aimé partager avec Brichot.

Machinalement, Boris se retourna vers le bâtiment principal de la thalasso, cherchant Aimé du regard. Ils s'étaient croisés dans les couloirs, tout à l'heure, entre deux soins, et Corentin lui avait fait part de son intention d'aller se détendre sur la terrasse. Où Aimé avait promis de le rejoindre dès que possible.

Pas de Brichot en vue. Il devait encore être plongé dans un bain à remous, ou dans les affres de la douche au jet...

À sa place, Boris vit se diriger vers lui la silhouette longiligne et merveilleusement féminine d'Amandine Loustau, la jolie réceptionniste qui l'avait planté là la veille au soir, en le laissant sur sa faim.

Elle avançait dans sa direction, un sourire faisant pétiller son regard, sa croupe ondulant délicieusement sous sa jupe d'uniforme serrée. Elle avait tombé la veste et, avec l'aide du soleil qui en accentuait la transparence, son chemisier crème révélait encore mieux que d'habitude son mince soutien-gorge de coton blanc, et les deux trésors qu'il contenait.

Décidément, pensa Boris, cet endroit était un savant mélange de paradis et d'enfer. De paradis, quand Marie-Jeanne de Kerbiriou ou la sensuelle Framboise l'accompagnaient au septième ciel... D'enfer, quand il devait se contenter de subir les stimulations visuelles de la belle joggeuse ou de la jolie réceptionniste, avant de ruminer ses frustrations.

Amandine Loustau posa une main sur le dossier de sa chaise longue et se pencha vers lui, l'enveloppant dans une effluve d'« Heure Bleue ».

— Je vous ai aperçu de loin, dit-elle de sa voix sucrée. J'étais juste venue voir si tout allait bien.

Ses seins frôlaient presque le visage de Boris, qui sentit une boule de chaleur se former au creux de son ventre.

— Tout va bien, merci, dit-il en s'efforçant de regarder la jeune fille dans les yeux. Je me remets doucement de la soirée d'hier. Une soirée solitaire et pour tout dire un peu... frustrante !

Amandine laissa échapper un petit rire léger :

— J'en suis sincèrement navrée. Comme je vous l'ai dit, je n'étais pas dans mon assiette, à cause de... ce que je vous ai raconté.

— Toujours pas de nouvelles de M^{me} Hardelot ? demanda Boris.

— Toujours pas. Mais ça, maintenant, c'est l'affaire du docteur Penmarch. Et éventuellement de la police, si elle ne réapparaît pas très vite. Moi, en tout cas, ce n'est pas mon problème. J'ai décidé de ne plus me ronger les sangs avec cette histoire.

Son sourire s'accrut. Elle se pencha un peu plus vers Boris et ajouta, à voix basse :

— Et d'ailleurs, ce soir, j'ai l'intention de me faire pardonner de vous

avoir planté là hier...

Elle jeta un rapide coup d'œil à la joggeuse, dont la gymnastique était toujours aussi révélatrice de ses charmes :

— Si vous êtes toujours disponible, bien entendu.

— Rassurez-vous, répondit Boris dans un grand sourire, la dernière chose au monde qui me viendrait à l'esprit, vous concernant, c'est de vous poser un lapin.

— Bien, fit Amandine avec un nouveau petit rire, alors... à ce soir !

Boris la regarda s'éloigner, puis reprit le cours de sa réflexion.

Oui, Rabert lui avait donné un tas de détails passionnants sur la vie présente et passée de Simone Hardelot-Dentremont.

D'abord, concernant l'épisode des partouzes mondaines qui remontait à une quinzaine d'années, elle-même y avait été impliquée en même temps que son mari, ce qui paraissait logique.

À l'époque où, un peu par hasard, la Mondaine avait découvert cette histoire, elle n'avait pas eu de suite. Après tout, personne n'avait violé la loi, puisque ces « activités » se passaient, selon la formule consacrée, « entre adultes consentants ». Les services de Charlie Badolini avaient tout simplement, selon leur vieille habitude, gardé un « blanc » sur cette affaire, c'est-à-dire un dossier secret, pieusement conservé depuis dans un coffre du deuxième étage, au 36, quai des Orfèvres.

Et ce « blanc », auquel Rabert avait eu accès, lui avait permis d'apprendre – et d'en informer Boris par la même occasion – que le petit cercle de partouzeurs mondains animé par Simone et Roger Dentremont comprenait du très beau linge. Entre autres : Louis Lamandé, le marchand de logiciels d'armement, premier mort de la thalasso, et sa femme. Figurait aussi sur cette liste la belle Marie-Jeanne de Kerbiriou, la libraire rennaise dont Boris avait conquis les faveurs et qu'il avait entendu gémir pendant un des soins de sa cure « spéciale ».

Suivait un tas d'autres noms, inconnus au bataillon, sinon ceux du docteur Charles de Penmarch et de son épouse Clotilde sur lesquels Boris avait évidemment flashé...

Rabert lui avait même fourni une info supplémentaire, en guise de cerise sur le gâteau : à l'époque, Louis Lamandé était associé avec son grand ami... Paul-Roger dans son affaire de logiciels. Dentremont s'était par la suite reconverti dans le nucléaire.

En d'autres termes : toutes les personnes impliquées dans cette histoire se connaissaient de longue date. Un vrai petit club ! Mais un club très chic, et très fermé. On partouzait peut-être, mais entre gens du même monde. Et de niveau financier plus ou moins équivalent. Car Marie-Jeanne de Kerbiriou aussi, était une femme fortunée. Quand Boris, au téléphone, s'était étonné

auprès de Rabert de la présence dans ce groupe d'une librairie de province aux revenus modestes, son collègue lui avait répondu que sa librairie catholique n'était pour elle qu'un passe-temps, voire une couverture. Ses vrais revenus provenaient de la fortune que lui avait laissée son père, un gros industriel de la région.

Du coup, tout s'emboîtait parfaitement. On était vraiment entre gens du même monde, dans ce petit club d'amateurs de parties fines.

Lequel – ou laquelle – des membres de ce club avait eu l'idée de la thalasso érotique parallèle ? Marie-Jeanne de Kerbiriou ? Simone Hardelot-Dentremont ? Ou le docteur Penmarch lui-même ?

À vue de nez, Boris penchait pour Simone Dentremont. À cause de la lingerie sexy, peut-être... Et c'était probablement Simone elle-même qui continuait d'alimenter l'activité parallèle de l'institut en clientèle, grâce à ses relations dans la sphère des riches et des puissants de ce monde...

Simone Hardelot-Dentremont, dont le mari, Paul-Roger Dentremont, était un haut personnage du lobby nucléaire français... Tous les deux connaissaient Louis Lamandé, numéro 2 du groupe Flèche, fabricant de logiciels à usage militaire... Quant à Son Altesse le prince Ahmed Ibn Séoud, ministre de la Défense du Qamoar... Vu ses fonctions, Boris aurait parié trois mois de son salaire de commandant de police qu'il connaissait les précédents.

Sur le petit chemin bordant la falaise, la joggeuse avait terminé sa gymnastique suggestive et repris sa course.

Boris soupira. Grâce au rapport de Rabert, il avait établi le lien entre toutes les personnes impliquées dans cette histoire, victimes ou autres.

Mais il n'arrivait toujours pas à mettre le doigt sur le mobile qui aurait conduit quelqu'un à vouloir faire disparaître Louis Lamandé, Ahmed Ibn Séoud... et Simone Dentremont.

Celle-là, il aurait donné cher pour mettre la main dessus, en admettant qu'elle soit toujours vivante.

Parce qu'elle aurait certainement eu beaucoup de choses passionnantes à lui apprendre...

Boris regarda sa montre. Dix heures quarante-cinq. Encore un quart d'heure avant son prochain soin : un massage sous-marin en piscine.

Et toujours pas d'Aimé Brichot en vue.

Avec un grognement agacé, il s'arracha à sa chaise longue. Il retrouverait sûrement Aimé quelque part dans les couloirs de la thalasso.

Au moment où il allait quitter la terrasse, son regard accrocha la haute silhouette d'un homme vêtu du même peignoir de curiste que lui. L'homme, qui devait avoir une petite soixantaine d'années, se promenait non loin du chemin que la belle joggeuse avait foulé tout à l'heure. Boris reconnut instantanément son crâne déplumé, son visage en lame de couteau, sillonné de

rides si profondes qu'elles le faisaient ressembler à un champ labouré vu d'avion.

— Francis ! s'écria-t-il en s'avançant dans sa direction.

— Boris ! s'exclama l'autre, qui l'avait reconnu lui aussi.

Ils se serrèrent chaleureusement la main.

Francis Pujade était journaliste au *Canard Enchaîné* depuis des lustres. D'ailleurs, il y travaillait déjà quand Boris faisait ses débuts à la Mondaïne. À cette époque, ils s'étaient rendus mutuellement quelques petits services. Sans aller jusqu'à parler d'amitié indéfectible, ils étaient restés copains et avaient toujours plaisir à se revoir, même si ça n'arrivait que rarement.

— Ça alors ! s'exclama le journaliste. Tu es la dernière personne que je m'attendais à voir ici ! La thalasso, d'habitude, c'est réservé aux vieux débris dans mon genre.

— Justement, fit Corentin en riant, à ma dernière visite médicale on m'a prescrit une cure thermique pour éviter de devenir trop vite un vieux débris !

— Tu sais que c'est incroyable, reprit Pujade, j'avais l'intention de t'appeler, justement. Je suis sur un dossier très chaud que j'hésite à sortir pour plusieurs raisons, et je voulais te demander conseil avant.

— Eh bien, rigola Boris, ma consultation est ouverte, tu tombes bien. Je cherchais justement un prétexte pour échapper à mon massage sous-marin en piscine...

Corentin se réinstalla dans sa chaise longue. Francis Pujade alla en chercher une autre, qu'il posa à côté de celle de Boris.

— Est-ce que le nom de Paul-Roger Dentremont te dit quelque chose ? attaqua le journaliste.

La mâchoire de Boris se décrocha sous l'effet de la surprise. Mais, désireux de ne pas révéler les secrets de son enquête – surtout à un journaliste –, il se contenta de fixer Francis Pujade, attendant la suite avec impatience.

— Oui, vaguement, dit-il.

— Dentremont est un gros ponton du lobby nucléaire français, reprit Pujade.

— Ce nom me disait effectivement quelque chose, en effet, fit hypocritement Boris.

— Un très gros ponton, même. Un de ces types qui ont un pouvoir occulte inimaginable. Et qui manipulent des sommes d'argent que le commun des mortels ne peut même pas concevoir...

— Je vois. Et alors ?

— Et alors, ce Paul-Roger Dentremont, comme beaucoup de gens qui évoluent dans ce milieu très fermé, s'est mis à traiter des affaires pour son compte personnel. Et pas des petites affaires. Figure-toi que j'ai appris, par

une de mes sources, qu'il était en train de négocier, en grand secret, bien sûr, la vente d'une grosse quantité d'uranium enrichi à l'Irak !

— À l'Irak, rien que ça ! s'exclama Boris.

— Et tu sais à combien se monterait sa « petite » commission personnelle ?... Cinquante millions d'euros !

Boris émit un sifflement impressionné.

— Et tel que je te connais, dit-il, tu t'apprêtes à rédiger un joli papier dans le *Canard* pour raconter tout ça ?

Francis Pujade eut une expression contrariée :

— Justement... Je suis très emmerdé. Et c'est de ça dont je voulais te parler, justement. Figure-toi que ma source... autrement dit, le type par qui j'ai eu vent de toute cette affaire, est un certain Louis Lamandé...

De nouveau, les yeux de Boris s'arrondirent.

— Enfin, continua Pujade, était. Car figure-toi que ce Louis Lamandé, un gros ponte lui aussi, numéro 2 du groupe Flèche, un des premiers fabricants au monde de logiciels pour missiles sol-sol et sol-air, est brusquement décédé. Et ce, dans des conditions assez bizarres, d'ailleurs. Et tu ne devineras jamais où ?... Ici même, à Loumenven, dans cette thalasso, il y a quelques jours ! Un accident cardiaque, paraît-il.

— Ça alors ! fit Boris d'un air aussi candide que possible. Dis donc, pour quelqu'un qui venait justement suivre une cure de remise en forme, c'était plutôt raté !

— Du coup, poursuivit Pujade sans s'attarder sur cette remarque, je n'ai plus personne pour m'appuyer et je crains fort que, si je sors toute cette affaire, ça me retombe sur la gueule. Avec un mort pour unique témoin de mon histoire, j'ai peur de perdre toute crédibilité. Bref, je voulais te demander ce que tu en penses. Qu'est-ce que tu ferais, à ma place ? Tu prendrais le risque de tout balancer quand même ?

Corentin se laissa aller en arrière sur sa chaise longue avec un air songeur. Pujade respecta son silence, croyant qu'il réfléchissait à son problème. En fait, Boris remerciait secrètement le ciel de cette formidable coïncidence – lui qui n'y croyait guère en général : son vieux pote journaliste venait de lui donner sans le savoir une partie des réponses qu'il cherchait vainement depuis quarante-huit heures.

— Bon, fit Boris, sortant enfin de ses pensées, il y a une question que je me pose : Dentremon sait-il que Lamandé t'a parlé ?

— Bien sûr que non, tu penses ! On s'est vus dans le secret absolu.

Corentin hocha lentement la tête. Voilà qui rendait quasiment certaine la culpabilité de Dentremon dans le meurtre du grand patron du groupe Flèche. Tout devenait clair : Dentremon avait su que son ancien associé était au courant de son trafic avec l'Irak, et il s'était dépêché de le faire supprimer

avant qu'il ne parle... sans savoir qu'il avait déjà parlé. À un journaliste qui plus est.

Le mobile de Dentremon dans le meurtre de Lamandé était si énorme qu'il était quasiment impossible qu'il ne soit pas coupable.

Pour ce qui concernait le ministre de la Défense du Qamoar, en revanche, c'était moins évident.

Mais peut-être que Francis Pujade, qui décidément savait beaucoup de choses, avait de quoi l'éclairer aussi sur le deuxième meurtre.

Car Boris ne pouvait pas s'enlever de l'idée qu'il s'agissait, là encore, d'un meurtre.

Il décida de tenter sa chance en cuisinant gentiment son pote journaliste. L'air de rien, bien sûr.

— Dis donc, fit-il, ce Paul-Roger Dentremon m'a l'air d'être une ordure de calibre international... Et, si je comprends bien, tu as décidé de te le payer.

Pujade eut un sourire en coin :

— On ne peut rien te cacher.

— Et à part cette histoire d'uranium, tu en sais encore beaucoup, sur lui ?

Le journaliste se jeta en arrière dans sa chaise longue :

— Oh, là, là ! Si je te disais !

— Justement, dis-moi.

— Eh bien, figure-toi... mais ça, c'est déjà plus officiel, comme info... Figure-toi que la France vient de passer à côté d'un contrat de deux cents millions d'euros, à cause de lui !

— Ah, bon ?

— Oui. Le ministre de la Défense du Qamoar, à qui Dentremon devait vendre une centrale nucléaire, a décidé de signer avec les Anglais ! Avec, à la clé, encore une gigantesque com, mais qui vient de passer sous le nez de Dentremon, celle-là. Et officielle, en plus ! Le plus beau, c'est que la quasi-totalité du gouvernement de cet émirat était – et l'est toujours d'ailleurs – favorable à la France ! Mais Ahmed Ibn Séoud, c'est le nom du ministre, n'a pas accroché avec Dentremon. Ou, plus exactement qu'il ne l'a pas « arrosé » assez généreusement d'après ce que Lamandé m'a raconté.

Boris avait envie de tomber à genoux pour remercier son bon ange. Ça ne pouvait être que lui qui avait envoyé Francis Pujade à sa rencontre, justement aujourd'hui.

Cette fois, tout devenait limpide : Dentremon avait également un excellent mobile de supprimer Ahmed Ibn Séoud. Ce dernier disparu, on le remplacerait par un nouveau ministre avec lequel Dentremon pourrait reprendre ses négociations sur des bases... infiniment plus positives.

En tâtant prudemment le terrain, Boris découvrit que Pujade n'avait pas

encore appris la mort « accidentelle » d'Ahmed Ibn Séoud. Que Boris avait demandé à ses collègues bretons de ne signaler qu'à l'ambassade du Qamoar.

Il décida de laisser provisoirement le journaliste dans l'ignorance... mais de lui faire une fleur, en échange du formidable service qu'il venait de lui rendre sans le savoir.

— Puisque tu me demandes mon avis sur la conduite à tenir, dit-il, je vais te le donner : ne publie rien pour l'instant. En échange, je te promets que tu auras la primeur du plus formidable scoop de ta carrière. Et c'est moi, personnellement, qui te le donnerai, d'ici quelques jours. Tu as ma parole.

Francis Pujade plissa les yeux en regardant Boris, comme s'il cherchait à le percer à jour.

— Toi, dit-il, j'ai l'impression que tu m'as fait marcher. En fait, tu en sais beaucoup plus long sur toute cette affaire que tu ne veux bien le dire. Beaucoup plus long que moi, même, si ça se trouve...

Corentin se leva en souriant d'un air mystérieux et administra une claque amicale sur l'épaule du journaliste :

— Ne t'en fais pas, vieux. Tu seras le premier informé le moment venu. Compte sur moi.

CHAPITRE XII



Simone Hardelot-Dentremont renifla encore une fois. D'abord parce

qu'elle avait la très nette sensation qu'elle commençait à s'enrhumer. Ensuite, parce que les odeurs, dans ce trou à rat, devenaient franchement inconfortables.

Il y avait ce matelas qui sentait le moisi... Et puis, les relents de ses propres déjections, au fond de la cellule... Son odeur *sui generis*, enfin : un mélange de sueur, de peau non lavée... et de quelque chose d'autre, d'aigre et d'acide, qui devait tout simplement être de la peur...

C'est fou, se disait-elle, ce que le corps humain peut se mettre à puier en quarante-huit heures, pour peu qu'il soit abandonné à lui-même...

Mais c'était encore une autre odeur qui l'incommodait le plus. Une odeur différente de toutes les autres. Qui s'y superposait, sans se mélanger avec elles.

Une odeur, d'ailleurs, pas spécialement mauvaise à proprement parler. Un parfum salé, de plus, en plus présent...

L'odeur de la mer.

Bien sûr, dans un endroit pareil, c'est-à-dire au creux d'une falaise laminée par l'océan, il était logique que les embruns lui apportent en permanence leurs effluves iodées.

Le problème, c'était que cette odeur saline était de plus en plus puissante.

Comme d'ailleurs, le fracas des vagues qui, là-bas, quelque part, tout au bout de la galerie, attaquaient la falaise dans leur lutte éternelle.

Peu à peu, une certitude s'était fait jour dans l'esprit de Simone Hardelot.

La mer montait !

Ne sachant pas à quelle hauteur, par rapport à la mer, se trouvait sa cellule, une peur insidieuse commençait sournoisement à l'envahir.

Celle de finir noyée !

Noyée comme un rat dans cette cage puante !

Elle avait beau tenter de se raisonner en se disant que Charles de Penmarch ne la laisserait jamais crever de cette manière, qu'il était fou d'elle...

Et si, par hasard, il était moins fou d'elle que fou... tout court ?

Après tout, Charles était peut-être un excellent médecin, c'était aussi un homme faible, influençable... surtout avec quelques arguments solides à la clé. Après ce que Roger l'avait obligé à faire... il n'était pas impossible que sa raison ait chancelé. Chancelé... et même carrément basculé « de l'autre côté ».

Si c'était le cas, tout, absolument tout, pouvait arriver.

Charles pouvait commettre une bourde, se faire arrêter par la police, et « oublier » de leur signaler l'existence de cette cellule et de sa prisonnière.

Il pouvait aussi, dans un accès de démence, décider froidement de

l'abandonner à son sort.

D'après ce qu'il lui avait dit, cet endroit était quasiment introuvable.

D'un seul coup, Simone Hardelot, confiante la veille encore dans les sentiments que Charles de Penmarch avait pour elle, n'était plus certaine de rien.

Sauf d'une chose : si elle ne trouvait pas un moyen de sortir d'ici d'une manière ou d'une autre, elle avait toutes les chances d'y crever.

Parce que, même en admettant que la marée ne monte pas jusqu'ici, elle mourrait de faim et de soif à brève échéance.

Et cette perspective lui était doublement insupportable.

D'abord, parce qu'elle n'avait pas envie de crever, bien sûr. Elle aimait trop la vie, et l'amour encore plus, avec tous les partenaires qu'elle s'offrait et qu'elle pourrait encore s'offrir. Et surtout Julie. Cette petite salope de Julie, qui ne méritait que d'être renvoyée à sa banlieue pourrie... mais qui avait un visage d'ange et un corps de déesse. Dont Simone n'avait aucune envie de se priver.

L'autre raison pour laquelle il lui était insupportable de mourir était que, elle morte, Paul-Roger serait débarrassé d'elle. Il serait libre, et toutes ses saloperies demeureraient impunies.

Et ça, elle ne le voulait à aucun prix.

Elle se redressa sur son matelas et tâcha de rassembler ses esprits. Il fallait qu'elle se concentre, qu'elle trouve un moyen...

Évidemment, le premier stratagème qui lui venait à l'idée était basé sur la séduction. Sur ce pouvoir quasi hypnotique qu'elle avait toujours exercé sur Penmarch. Sur la certitude qu'il n'était qu'un pantin entre ses doigts. Une marionnette à qui elle pouvait faire faire ce qu'elle voulait.

À condition, bien sûr, d'être, comme à son habitude, au top de sa beauté et de ses charmes. L'une et les autres étant soigneusement entretenus au moyen de tous les artifices à la disposition d'une femme possédant à la fois des moyens financiers et du savoir-faire.

L'ennui, c'était que là, dans l'état où elle était, sa beauté et ses charmes avaient un sérieux coup dans l'aile.

Si seulement elle avait un miroir sous la main, elle pourrait déjà s'arranger un peu...

Faute de miroir, elle décida de s'offrir une toilette « à l'aveugle » vite fait.

Elle arracha le drap qui la recouvrait et se retrouva entièrement nue. Puis elle utilisa le contenu de sa bouteille d'eau pour se laver sommairement le visage et le corps.

Déjà, elle se sentit un peu plus présentable...

Restait à trouver un moyen d'imposer sa volonté à Penmarch, quand il

serait là. Ce qui n'allait plus tarder. Elle n'avait pas de montre, mais d'après ses estimations, l'heure de sa visite quotidienne approchait.

Mentalement, elle se projeta une fois de plus le film de leur petite scène de la dernière fois.

Elle l'avait pris dans sa bouche, à travers les barreaux, convaincue que ce traitement, auquel il ne résistait pas, le mettrait à sa merci.

Il avait joui au fond de sa gorge, le salaud, et même sur son visage, ce qu'elle ne lui avait jamais permis de faire auparavant. Elle n'avait accepté cette humiliation qu'en espérant qu'en échange, Penmarch se laisserait convaincre de la libérer.

Mais c'était elle qui s'était retrouvée flouée, dans l'histoire : Penmarch avait pris son plaisir, puis il était resté intraitable. Et il était reparti sans un mot, en l'abandonnant à son sort.

Cette fois, il faudrait essayer autre chose...

Soudain, des pas résonnèrent tout au fond de la galerie.

C'était lui.

Faisant comme si elle ne l'avait pas entendu venir, Simone Hardelot se mit debout, toujours entièrement nue, et, tournant le dos aux barreaux, entreprit de se doucher avec ce qui restait dans la bouteille. Avec des gestes aussi sensuels que possible, elle se caressa le haut du corps, comme si elle se savonnait réellement sous une pluie d'eau chaude. Puis, quand les pas de Penmarch s'arrêtèrent devant la grille, elle projeta les reins en arrière, écarta les jambes, et entreprit de « savonner » du bout des doigts la partie la plus intime d'elle-même. Machinalement, comme si elle ne le faisait pas exprès, ses doigts écartaient les pétales de sa fleur secrète, pour y plonger plus profondément, apparemment dans un seul souci d'hygiène.

Elle se retourna d'un seul coup, comme si elle venait seulement de prendre conscience de la présence d'une irruption dans son environnement. Comme si, en fait, Penmarch avait ouvert la porte de la salle de bains et l'avait surprise pendant ses ablutions...

— Ah, fit-elle d'un air aussi détaché que possible, tu es là ? Je ne t'avais pas entendu venir.

Aussi étonnant que cela put paraître, Penmarch eut l'air de croire à ce mensonge énorme. Simone remarqua aussitôt que, sous sa calvitie partielle et son teint perpétuellement hâlé, il rougissait presque.

En tout cas, il détaillait son corps avec une voracité qui lui faisait quasiment jaillir les yeux de la tête.

Elle se composa un sourire aussi envoûtant que possible :

— Je te plais toujours autant, on dirait.

Charles hocha la tête en avalant péniblement sa salive :

— C'est vrai.

Elle le tenait.

Enfin... peut-être.

Parce qu'il y avait autre chose, dans son regard, que le désir manifeste qu'il avait d'elle.

Une espèce de folie.

Une sorte de dérèglement que Simone, qui le connaissait pourtant depuis longtemps, ne lui avait jamais vu.

Dans l'esprit de la prisonnière, les sentiments contradictoires se bousculaient.

D'un côté, la satisfaction de le tenir par le désir fou qu'elle venait d'allumer chez lui.

De l'autre, la panique, provoquée par la certitude que ses pires craintes se confirmaient : la pression des derniers événements avait été trop forte pour lui et il était en train de craquer.

C'était le moment de jouer le tout pour le tout. D'abattre sa dernière carte, en priant pour qu'elle lui fasse gagner la partie.

Simone Hardelot-Dentremont se laissa langoureusement tomber sur le matelas de sa cellule et écarta largement ses longues jambes bronzées.

Elle crut que son geôlier allait se mettre à baver devant le spectacle qu'elle lui offrait : celui de sa crinière intime, ébouriffée et trempée, les lèvres roses et charnues de son ventre encore humides de sa « douche » récente.

De sa voix la plus sensuelle et la plus rauque, tout en le regardant dans les yeux, elle lâcha :

— Je crève d'envie qu'on me baise... Tu me connais. Tu sais à quel point j'ai le feu au cul. Quarante-huit heures sans une langue pour me fouiller la chatte ou une bite pour me fourrer, et je deviens carrément cinglée.

Cette fois, Charles s'empourpra carrément sous son bronzage.

Simone Dentremont avait réussi la première partie de son plan : le mettre en ébullition. Et pour ça, elle savait qu'il n'y avait rien de plus efficace que ce langage ordurier qu'il n'avait pas l'habitude d'entendre dans sa bouche.

Elle se dépêcha d'enchaîner, pour ne pas le laisser « refroidir » :

— Je crève d'envie de sentir ta grosse queue tout au fond de mon ventre. Je veux la sentir gonfler et palpiter, quand elle crachera ses litres de foutre entre mes cuisses.

D'un coup d'œil, elle constata que ses paroles étaient d'une efficacité redoutable : entre les pans de sa blouse ouverte, le pantalon de lin clair de Penmarch était gonflé à éclater.

— Approche-toi, articula-t-il non sans difficulté, en commençant déjà à se dégrafer.

Simone eut un sourire de tigresse et secoua la tête, faisant ondoyer son

abondante chevelure blonde.

— Pas question, dit-elle. Tu m'as déjà fait le coup la dernière fois : tu vas encore te vider les couilles au fond de ma gorge, ou me gicler sur la figure, et moi je n'aurai plus qu'à me branler toute seule pour éteindre l'incendie qui brûle entre mes cuisses... Viens, toi.

Penmarch hésita. Simone le vit triturer du bout des doigts la grosse clé de sa cellule... Elle décida de porter l'estocade :

— Amène-toi, quoi, merde à la fin ! cria-t-elle. Sois un homme ! Je sais que tu crèves d'envie de me baiser, alors viens, je n'attends que ça ! Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'as quand même pas peur de moi ?

Cette fois, ce fut comme si Penmarch avait reçu un choc électrique.

Fébrilement, il enfonça la clé dans la serrure, ouvrit la porte à la volée et se précipita à l'intérieur.

Simone Hardelot-Dentremont eut le temps de le voir glisser rapidement la clé dans la poche de sa blouse de médecin. Elle se laissa tomber en riant sur le matelas, jambes écartelées. Le temps d'arriver jusqu'à elle, Penmarch avait déjà achevé de se déboutonner. Son sexe court mais épais jaillissait de son ventre comme un épieu, prêt à empaler sa victime.

Il se rua en elle avec la sauvagerie d'un fauve. À sa grande surprise, Simone Hardelot découvrit que son ventre était trempé par un désir qu'elle avait involontairement suscité, en voulant exciter Penmarch. Être prise, d'un seul coup, aussi violemment, comme une femelle soumise au rut, sur ce matelas puant, déclencha en elle une tornade de plaisir qui la surprit elle-même.

Quand elle sentit son amant exploser au fond de son ventre, le raz-de-marée de son propre orgasme répondit à celui de l'homme qui la possédait.

L'instant d'après, Penmarch gisait, essoufflé, à demi-inconscient, sur le matelas, à côté de sa prisonnière.

Simone connaissait bien, depuis le temps, sa façon de fonctionner : quand il avait joui, il lui fallait toujours une minute ou deux pour reprendre ses esprits et retrouver tous ses moyens.

Chez elle, en revanche, le processus était plus rapide.

Beaucoup plus rapide...

D'un bond, elle jaillit du matelas. Dans le même mouvement, elle récupéra sa couverture et arracha la clé de la cellule de la poche de Penmarch.

Celui-ci, comprenant ce qui se passait, bondit à son tour.

Une fraction de seconde trop tard.

La porte de la cellule se referma avec un claquement qui explosa entre les parois rocheuses de la galerie souterraine. Le temps que Penmarch se jette de tout son poids contre les barreaux, Simone avait déjà donné un tour de serrure.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? hurla-t-il. Tu es folle !

— Oui, gronda-t-elle. Folle de rage ! Après toi, d'abord, espèce de salaud ! Et encore plus après cette pâle ordure de Paul-Roger !

Penmarch s'effondra d'un seul coup. Simone crut qu'il allait se mettre à pleurnicher comme un enfant puni.

— Tu... tu ne vas pas me laisser ici ? gémit-il.

Il était pitoyable. Le peu d'indulgence que son ex-prisonnière éprouvait pour lui se transforma instantanément en mépris.

— Décidément, cracha-t-elle, tu n'es qu'une merde, mon pauvre Charles ! Et une merde sans couilles, en plus !

Elle lui tourna le dos, jeta la clé par terre, assez loin pour que Penmarch ne puisse pas l'attraper, et s'éloigna d'un pas rapide.

— Mais... je vais crever, si tu me laisses ici ! hurla ce dernier. Demain, c'est la grande marée ! Je vais mourir noyé ! Ce n'est pas ça que tu veux... dis ?

Elle ne l'entendait plus. Là-bas, à l'entrée de la galerie, la grosse pierre plate qui en obstruait l'entrée avait déjà roulé sur elle-même, dans un grondement lointain.

Penmarch trouva le moyen de s'en étonner. Il n'aurait pas cru que Simone possédât la force nécessaire...

Simone Hardelot-Dentremont, elle, avait déjà oublié son malheureux amant. Enroulée dans sa couverture, elle remonta en courant jusqu'à la terrasse de la thalasso, et fonça jusqu'à sa chambre. D'abord, une bonne douche, pour se décrasser. Ensuite, prendre quelques affaires...

Une demi-heure plus tard, elle était au volant de sa petite MG sport, dont tous les cylindres rugissaient en attaquant les quatre cents kilomètres qui la séparaient de Paris.

Et de sa vengeance.

CHAPITRE XIII



Aimé Brichot jeta un rapide coup d'œil autour de la grande salle à manger.

— Tu sais quoi, Boris ? demanda-t-il à son vis-à-vis.

Boris Corentin considéra son coéquipier d'un regard amusé : Brichot avait le teint en permanence cramoisi et la moustache en bataille, depuis le début de sa cure thermale.

— Quoi donc, Mémé ?

— Eh bien... Tu vas me dire que, sachant ce que nous savons, il est normal que j'aie cette impression. Mais c'est vrai qu'il y a ici...

Aimé hésita un peu, et Boris eut l'impression qu'il trouvait le moyen de rougir légèrement, sous son teint écrevisse.

— Quelque chose d'érotique, dans l'atmosphère.

Corentin éclata de rire.

— Je veux dire, poursuivit Aimé, au-delà de l'ambiance médico-balnéaire naturelle dans ce genre d'endroit.

— Tu as raison, vieux frère, rigola Corentin. Mais cette impression est peut-être due également au grand nombre de jolies femmes présentes dans cette salle à manger... et un peu partout dans l'établissement.

Autour d'eux, en effet, plusieurs tables étaient occupées par des femmes seules, de tous les âges, mais la plupart du temps très belles. Elles étaient presque toutes vêtues du peignoir blanc de la thalasso. Certaines mangeaient leur repas diététique en regardant devant elles d'un air absent ; d'autres tenaient leur fourchette d'une main, un magazine de l'autre... Elles avaient souvent les cheveux mouillés, relevés en chignon ou dégringolant sur leurs épaules. Ici et là, un peignoir s'entrouvrait et on devinait la naissance d'une poitrine, menue ou généreuse.

— Dis donc, Mémé, fit Boris en surprenant le regard baladeur de son coéquipier, cesse de mater les jolies filles, ou je fais un rapport à Jeannette, moi.

Aimé se racla la gorge, un peu confus, en se rappelant soudain sa digne épouse, qui l'attendait patiemment dans leur F4 du Kremlin-Bicêtre.

— Tu as raison, fit-il. Un instant d'égarement, que veux-tu... Mais tu comprendras aussi qu'avec tout ce qui se passe ici...

— Même le plus exemplaire des maris n'est pas à l'abri d'une vilaine pensée. Je te comprends, Mémé. Rassure-toi, je serai muet comme une tombe.

Boris avala une gorgée d'eau minérale et enchaîna :

— Revenons plutôt à nos moutons. Un petit résumé de la situation nous aidera peut-être à y voir plus clair. Nous avons donc deux morts et une disparue. En ce qui concerne les deux premières victimes, j'ai toutes les raisons de penser qu'il s'agit de deux meurtres. Cette histoire de drainage lymphatique qui aurait fait exploser le sexe du malheureux Louis Lamandé est forcément bidon : personne n'a jamais entendu parler d'un truc pareil. Et puis, je me suis renseigné : le courant électrique utilisé pour ce soin n'est pas assez puissant pour tuer quelqu'un. Encore moins pour lui faire exploser... quoi que ce soit. Il y a donc forcément eu une intervention extérieure. Quant à l'accident du ministre Ahmed Ibn Séoud, qui a perdu le contrôle de sa Ferrari en faisant une crise cardiaque, moi, je veux bien. L'ennui c'est qu'il venait de faire un gueuleton pantagruélique tout à fait contre-indiqué dans son état. Là aussi, le hasard a bon dos...

— À propos de gueuleton, fit Aimé Brichot avec une légère grimace, tu ne crois pas qu'on pourrait se commander autre chose que des carottes râpées et du filet de poisson maigre ? Je sais bien qu'on est ici incognito, mais je ne suis pas malade, moi !

— Tu as raison, fit Boris en riant. D'ailleurs, moi aussi je me taperais volontiers quelque chose de plus consistant.

— Et sans vouloir abuser, reprit Aimé, si on pouvait avoir un petit carafon d'autre chose que de cette flotte insipide...

Corentin fit signe au maître d'hôtel et lui commanda deux chateaubriands pommes-purée, ainsi qu'une bouteille de brouilly frais. L'employé enregistra la commande d'un air hautement désapprouvateur et s'éloigna. Dix minutes plus tard, Boris et Aimé attaquaient de bon appétit leur premier « vrai » repas depuis leur arrivée ici.

— Pour reprendre le fil de ce que je disais, fit Boris en mâchant sa pièce de bœuf avec un plaisir non dissimulé : on a deux meurtres sur les bras. J'en suis d'autant plus certain qu'il y en a deux, justement. Un seul pourrait peut-être, à la grande rigueur, être un accident. Mais certainement pas deux, au même endroit, à quelques jours d'intervalle. Et puis, cette hypothèse est de toute façon écartée par le fait que Paul-Roger Dentremon, comme nous le

savons grâce à mon pote Francis Pujade, avait d'excellentes raisons de faire disparaître à la fois Lamandé et Ahmed Ibn Séoud.

— À propos de l'homme du lobby nucléaire, reprit Aimé, ses liens professionnels avec les deux premières victimes sont clairs. Ainsi que ses mobiles. Mais Simone Hardelot-Dentremont, sa femme... Quel motif avait-il de vouloir l'éliminer, elle ?

Boris haussa les épaules :

— Le simple fait d'être marié avec quelqu'un pendant suffisamment longtemps suffit parfois à engendrer des haines féroces.

— C'est vrai, fit Brichot, songeur. Jeannette et moi avons échappé à ça, heureusement.

— Dernier point, enchaîna Corentin : si on admet que Paul-Roger Dentremont est responsable de ces trois meurtres – en admettant que sa femme soit morte, elle aussi –, il n'en est que le commanditaire. D'abord parce qu'on imagine mal une personnalité de son envergure en train de se salir les mains à exécuter lui-même ce genre de basse besogne... Ensuite, parce que, d'après mes renseignements, il n'a jamais mis les pieds ici.

Aimé Brichot avala une gorgée de brouilly frais et essuya sa moustache du bout de sa serviette :

— Il me paraît évident que dans les trois cas, l'assassin est notre hôte, je parle bien sûr du docteur Charles de Penmarch.

— Ça me paraît évident à moi aussi, Mémé. D'abord parce que, comme nous le savons maintenant, Dentremont et lui sont intimement liés depuis de longues années.

— Les partouzes, ça crée des liens...

— Comme tu dis. Ensuite, parce qu'en tant que médecin et directeur de cet institut, Penmarch possède tous les moyens à sa disposition pour éliminer quelqu'un en faisant passer sa mort pour un accident.

Boris marqua une pause avant de reprendre :

— Ce qui me chiffonne, c'est son mobile à lui, Penmarch. On n'assassine pas trois personnes uniquement pour rendre service à un ami. De plus, ayant eu l'occasion d'échanger trois mots avec lui, je peux t'affirmer qu'il considère cet établissement comme l'œuvre de sa vie, et qu'il y tient comme à la prune de ses yeux. Or, il ne m'a pas semblé totalement stupide. Partant de là, il ne peut pas ne pas être conscient que, s'il se lance dans le meurtre en série, il se fera fatalement prendre un jour ou l'autre. Ce qui signifie la prison à vie et, bien sûr, adieu la belle thalasso.

— Je ne vois qu'une possibilité, fit Brichot : il a fait tout ça contre son gré. C'est-à-dire contraint de la faire par Dentremont.

Boris fixa son acolyte :

— Ah oui ? Et comment, à ton avis ?

— Ça me paraît évident, fit Brichot avec une moue : Dentremont fait chanter Penmarch.

Corentin hocha lentement la tête.

— Je crois aussi que c'est l'hypothèse la plus probable, Mémé. Reste à savoir quel est le « cadavre du placard » qui unit ces deux hommes et permet à l'un d'avoir barre sur l'autre.

Boris laissa son regard errer un moment sur une brune solitaire qui déjeunait à la table voisine... et sur son peignoir entrouvert, qui révélait à moitié une paire de seins magnifiques.

Sentant le regard de Boris posé sur elle, la brune releva la tête du magazine qu'elle était en train de lire, découvrit Boris... et lui adressa un sourire beaucoup plus qu'aimable. Un sourire, en fait, chargé de promesses qu'elle ne demandait qu'à tenir.

Malheureusement pour elle, à cet instant précis, Boris avait des préoccupations plus urgentes que d'ajouter une curiste supplémentaire à la liste de ses conquêtes. Il lui rendit son sourire, se secoua et se tourna vers Brichot.

— Si tu veux mon avis, Mémé, dit-il, il est temps d'abandonner notre incognito et de retrouver nos fonctions officielles. Je crois que nous en savons assez, maintenant, pour arrêter Penmarch pour meurtre. Quant à ce maudit secret que Dentremont utilise pour le faire chanter, je suis sûr qu'il ne demandera pas mieux que de nous le révéler. Pour peu qu'on lui demande gentiment, bien sûr.

Ils quittèrent le restaurant et se dirigèrent vers le hall d'accueil, sur lequel donnaient le couloirs conduisant aux chambres. Pour redevenir officiellement des policiers, la moindre des choses était d'abord de quitter leurs peignoirs de curistes et de revêtir leurs tenues de ville.

— J'ai une petite idée qui me trotte dans la tête, fit soudain Brichot. Est-ce que je peux suggérer quelque chose ?

— Vas-y.

— Dès que j'aurai regagné ma chambre, je vais commencer par appeler les collègues de Saint-Malo, histoire qu'ils nous envoient deux ou trois hommes en renfort. On ne sait jamais : ton docteur Penmarch a beau être un mondain, tout le contraire d'un redoutable bagarreur ou d'un monstre physique, il a quand même orchestré le meurtre de deux personnes, peut-être même trois. Il se peut qu'il ne se laisse pas arrêter aussi facilement que tu le crois.

— Tu as raison, Mémé, fit Boris avec un sourire. Je te remercie de veiller sur moi.

— Autre point, poursuivit Brichot sans relever l'ironie de la remarque. Je voudrais rappeler Rabert pour lui demander de me refaire, en direct, le rapport

qu'il t'a fait au téléphone concernant le passé de Simone Dentremon. Je n'arrive pas encore à mettre le doigt dessus, mais j'ai un drôle de pressentiment. Comme s'il y avait dans ce rapport un élément... disons, crucial, que nous aurions négligé.

— Comme tu veux, vieux frère, fit Boris en lui claquant affectueusement l'épaule. De toute façon, je crois être de taille à arrêter Penmarch tout seul. Surtout avec l'aide de deux ou trois anges gardiens.

Une heure plus tard, les « anges gardiens » en question étaient là depuis longtemps. En leur compagnie, Boris Corentin avait débarqué dans le bureau de Penmarch. Personne. Il avait fait ensuite le tour complet de la thalasso, explorant la piscine, les salles de massage, les cabines de douche au jet, chaque pièce de soins, le moindre couloir, et jusqu'aux placards de service.

Sans trouver la moindre trace de Penmarch.

Il avait interrogé le personnel, en commençant, bien sûr, par Amandine Loustau, la ravissante réceptionniste au chemisier transparent. Elle lui avait rappelé le rendez-vous dont ils étaient convenus pour le soir même. Et cette fois, à son grand regret, c'était Boris qui avait dû décommander.

Vu la manière dont les choses tournaient, en effet, un mauvais pressentiment lui disait qu'il avait toutes les chances d'être très occupé, ce soir.

Occupé à des choses très éloignées de celles qu'Amandine Loustau avait à l'esprit.

En attendant, celle-ci ne pouvait même pas l'aider professionnellement, pour la bonne raison qu'elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où pouvait bien se terrer le docteur Penmarch.

— Vous savez, lui avait-elle dit de sa petite voix sucrée, je ne suis pas chargée de surveiller ses allées et venues. Je me rappelle l'avoir vu ce matin. Aucune nouvelle depuis.

— Il est peut-être rentré chez lui ? Il a une résidence, dans la région ?

— Non. Il habite ici.

Boris lui avait aussitôt demandé de le conduire aux appartements privés du directeur de la thalasso... Vides de leur propriétaire eux aussi.

— Je peux prendre un message, si vous voulez, avait proposé Amandine. Il finira bien par réapparaître.

— Je vous remercie, avait répondu Boris, mais ce que j'ai à lui dire est d'ordre tout à fait personnel.

Cette fois, il n'y avait plus de doute possible : Charles de Penmarch avait bel et bien disparu. Volontairement ou non, mais le résultat était le même.

Un doute affreux traversa soudain l'esprit de Corentin.

Et si « on » l'avait fait disparaître à son tour ? Pour l'empêcher de parler, par exemple ? Dentremon était parfaitement capable de ce genre de chose, au point où il en était...

Oui, mais qui, cette fois, Paul-Roger Dentremon aurait-il utilisé pour tuer son ex-associé ?...

Non, décidément, ça ne tenait pas debout. La clé du mystère était ailleurs...

Boris rendit provisoirement leur liberté à ses deux jeunes collègues dépêchés par le SRPJ de Saint-Malo.

Il ne lui restait plus qu'à aller faire le point avec Aimé. Peut-être que lui, au moins, avec sa « petite idée derrière la tête », aurait trouvé quelque chose...

Il fonce jusqu'à la chambre de Brichot et frappa plusieurs fois. En vain.

— Il ne manquait plus que ça, soupira-t-il. Si Mémé a disparu, lui aussi...

Il se traita d'idiot en se rappelant que, si Brichot avait quitté la thalasso, il avait forcément son portable sur lui. Il regagna sa chambre et l'appela.

— Heureux de t'entendre, vieux frère ! lança Boris quand Aimé lui répondit. Figure-toi que Penmarch a disparu. Littéralement volatilisé !

— Ne t'en fais pas, rétorqua Brichot, on finira bien par remettre la main dessus.

— Et toi, où es-tu ?

— Chez nos collègues de Saint-Malo. Dans le bureau du commandant Le Guehennec. Et figure-toi que, grâce à lui, j'ai appris un tas de choses passionnantes !

— Eh bien, vas-y, Mémé, accouche !

— Je préfère te raconter tout ça de vive voix. Rendez-vous au bar-salon de la thalasso dans un quart d'heure.

Ponctuel comme à son habitude, Aimé Brichot fit son entrée à l'heure dite dans le bar-salon, une expression de triomphe sur le visage. Il se laissa tomber dans un fauteuil, en face de Boris.

— Alors ? fit celui-ci, rongé par l'impatience.

— Alors, attaqua Aimé, j'ai appelé Rabert comme je te l'avais dit et il m'a refait son rapport sur Simone Hardelot. Quand il m'a énuméré la liste des membres de son fameux club de partouzeurs mondains, j'ai accroché sur un truc : cette liste comprenait le docteur Charles de Penmarch et... son épouse

Clotilde !

— Et alors ? fit Corentin avec une moue d'incompréhension.

— Et alors... est-ce que tu as rencontré, ou seulement entendu parler d'une M^{me} de Penmarch, depuis que tu es ici ?

Boris haussa les épaules :

— Non, mais je ne vois pas ce que ça a d'extraordinaire. Elle ne travaille pas avec son mari, de toute évidence. Peut-être même qu'ils ont divorcé et qu'elle vit ailleurs.

Le sourire d'Aimé Brichot s'élargit, relevant les pointes de sa moustache blonde.

— Ils ne sont pas divorcés, et elle ne vit pas ailleurs : elle ne vit plus du tout !

— Tu veux dire que Penmarch est veuf ?

— Exactement. Mais voilà : Clotilde de Penmarch n'est pas morte de la grippe asiatique. Elle est morte noyée, il y a dix ans.

Boris fronça les sourcils. Il commençait vaguement à deviner où Brichot voulait en venir.

— Continue...

— Il y a dix ans, donc, on a repêché le corps de Clotilde de Penmarch dans la mer, tout près de la falaise sur laquelle nous sommes, en fait.

Un début de sourire apparut sur les lèvres de Boris :

— Encore un malencontreux accident, je parie ?

— C'est ce qu'on a cru, en effet. Seulement, notre collègue Le Guehennec m'a appris plusieurs choses : d'abord, Clotilde de Penmarch était une fille du coin, excellente nageuse, qui avait même remporté plusieurs compétitions régionales dans sa jeunesse. Bref, ce n'est pas en tombant à l'eau, même par mer agitée, qu'elle se serait noyée. Ensuite, son corps n'était pas... abîmé, comme il aurait dû l'être après des heures à être jeté par les vagues d'un rocher à l'autre. Encore une fois, la mer était forte, ce jour-là.

— Autrement dit, conclut Boris, « on » l'aurait noyée ailleurs, avant de jeter son corps à la mer pour faire croire à un accident. Et personne n'a soupçonné son mari à l'époque ?

— Mais si, figure-toi ! D'autant qu'il avait un mobile d'enfer : il n'avait pas un sou, alors que sa femme était riche ! Il héritait donc de toute sa fortune. Et c'est avec cet argent qu'il a fait construire et lancé la thalasso.

— Incroyable ! fit Boris en cherchant machinalement dans sa poche son paquet de Gitanes légères. Et avec tout ça, il n'a jamais été inculpé ?

Aimé Brichot écarta les mains en un geste fataliste :

— On n'a jamais rien pu prouver contre lui, malgré tous les soupçons. Il y a eu une enquête, bien sûr, menée par notre ami Le Guehennec, mais elle n'a

rien donné. Et l'affaire s'est soldée par un non-lieu.

Remettant enfin la main sur son paquet de cigarettes, Boris en alluma une et, le corps en arrière dans son fauteuil, souffla rêveusement un nuage de fumée bleue.

— En tout cas, fit-il au bout d'un temps de réflexion, nous savons maintenant quel « argument » Dentremont a utilisé pour le faire chanter et l'obliger à commettre ces meurtres à sa place. Penmarch a tué sa femme, ça ne fait aucun doute. Et Dentremont l'a su, Dieu sait comment. À partir de là, il le tenait : il n'avait plus qu'à le menacer de tout révéler...

— Dis donc, reprit Brichot après un silence, tu ne crois pas que ce Paul-Roger Dentremont, tout roi du lobby nucléaire qu'il est, mériterait de se retrouver derrière les barreaux, lui aussi ?

Boris eut un petit sourire :

— Je vois d'ici la tête de Baba, s'il t'entendait. Il deviendrait apoplectique et nous recommanderait de...

— De marcher sur des œufs, je sais. N'empêche...

Corentin se dressa d'un seul coup sur ses jambes.

— N'empêche que tu as raison, Mémé. Ce type est une ordure ! Encore pire que Penmarch, si tu veux mon avis.

Il regarda sa montre :

— Dix-sept heures. En fonçant, je peux arriver avant la fin de l'heure légale !

— Où ça ? fit Brichot avec des yeux ronds.

— Chez Dentremont, à Paris ! Pour le boucler et le mettre en garde à vue, en attendant mieux !

— Tu connais son adresse ?

— Non, mais nos amis de la PJ, si je leur passe un coup de fil, se feront un plaisir de me renseigner.

— Je viens avec toi ! décréta Aimé.

Boris abattit ses mains puissantes sur les épaules fluettes de Brichot :

— Non, Mémé. Cette fois encore, on va se partager le boulot. Moi, je fonce à Paris et toi, tu restes ici et tu te mets en chasse. Il faut que tu me retrouves Charles de Penmarch par tous les moyens ! La seule chance pour nous de boucler notre enquête repose sur sa confession. Et mon flair me dit qu'il n'est pas loin. Et pendant que tu y seras, tâche aussi de remettre la main sur Simone Hardelot-Dentremont. Parce qu'elle aussi a un tas de choses essentielles à nous raconter.

— Ça m'étonnerait qu'un cadavre soit très bavard...

Boris secoua la tête avec un vague sourire :

— Celui-là le sera. Pour la bonne raison que Simone Dentremont est bien

vivante.

— Ça aussi, c'est ton instinct qui te le dit ?

— Oui, fit Boris en plantant son regard dans celui d'Aimé. Et tu sais qu'il ne se trompe jamais.

CHAPITRE XIV



Debout au milieu du parking de la thalasso de Loumenven, désert en cette fin d'après-midi, Aimé Brichot regarda Boris Corentin disparaître dans un crissement de pneus et un jaillissement de gravier. La Mégane de service, pensa-t-il, allait être soumise à rude épreuve au cours des trois prochaines heures. C'est-à-dire le temps approximatif qu'il faudrait à Boris pour gagner Paris. À fond sur l'accélérateur et au mépris de toutes les limitations de vitesse.

La Renault avait disparu depuis plusieurs minutes quand Aimé Brichot se décida finalement à tourner les talons et à rentrer. Il n'était guère plus de dix-sept heures vingt, mais le jour commençait déjà à décliner et on avait allumé les lumières du hall. Les derniers curistes de la journée traversaient ce vaste espace compris entre l'entrée de la thalasso proprement dite et l'aile où se trouvaient les chambres, avec l'air pressé des gens qui quittent un jardin public en train de fermer.

Planté au milieu du hall sans trop savoir où aller, ni par où commencer,

Aimé Brichot se remémorait les paroles de Boris : « Il faut que tu me retrouves Penmarch par tous les moyens. La seule chance pour nous de boucler notre enquête repose sur sa confession... » Et, dans la foulée, il l'avait également chargé de dénicher Simone Hardelot-Dentremont.

« Ben tiens, pendant que je suis debout ! » pensa Brichot avec un brin d'agacement.

Il ne doutait de rien, le Boris ! Et d'abord, pourquoi lui, Brichot, réussirait-il maintenant à remettre la main sur Penmarch, alors que Corentin avait échoué deux heures plus tôt ?

D'un côté, cette confiance était flatteuse. De l'autre, la tâche avait quelque chose de dérisoire, donc de décourageant. Comme si on lui avait confié une mission symbolique, un travail placebo destiné uniquement à l'occuper, en sachant d'avance qu'il n'arriverait à rien.

Une hypothèse plutôt vexante...

Mais non. Ce n'était pas le genre de Boris de lui faire perdre son temps sans raison. Et si son instinct, comme il le prétendait, lui affirmait que Penmarch était toujours dans le coin... c'est qu'il y était.

Aimé se secoua et se dirigea sans trop de conviction vers la réception. Il fallait bien commencer quelque part. À la petite blonde qui l'accueillit d'un sourire, il demanda si par hasard elle savait où se trouvait le directeur de l'institut. Comme il s'y attendait, la blonde lui répondit – toujours avec le sourire – qu'elle n'en avait pas la moindre idée.

Aimé la remercia et, faute de mieux, se dirigea vers le bar-salon donnant sur la terrasse, la falaise, et la mer.

Le spectacle magnifique du soleil en train de glisser doucement vers l'Atlantique l'inspirerait peut-être...

Il resta un assez long moment derrière la baie vitrée, à contempler les flots qui s'assombrissaient en même temps que le ciel. Puis il décida de sortir, histoire de respirer l'air salé à pleins poumons et d'aller contempler le bouillonnement rageur des vagues contre la falaise.

— Hé, monsieur !

Au moment où il ouvrait la porte vitrée, la voix du barman, dont il n'avait pas remarqué la présence, résonna dans son dos. Il se retourna et l'aperçut : un garçon maigre et souriant, en chemise blanche, le cou serré dans un nœud papillon, avec sur le visage les traces d'un acné tardif.

— Monsieur ! répéta-t-il.

Aimé s'avança dans sa direction.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est parce que je vois que vous allez sortir, fit le barman en secouant un shaker rempli d'un mélange mystérieux.

Dont Aimé se demanda furtivement à qui il était destiné, vu qu'il n'y

avait encore aucun client dans le bar.

— J'allais sortir, en effet, dit-il. Et alors ?

— Je voulais juste vous prévenir : c'est la grande marée d'avril, aujourd'hui. Alors, si jamais vous descendez jusque sur le chemin des douaniers, faites attention : la mer risque de monter jusque-là, si ce n'est pas déjà fait.

— Le chemin des douaniers ?

— Oui, fit le barman en continuant d'agiter son shaker, dans lequel le cocktail devait être mélangé depuis longtemps. C'est comme ça qu'on appelle ici le sentier côtier qui longe la falaise, en contrebas, à peu près à mi-hauteur. Autrefois, c'était par là qu'ils passaient pour coincer les contrebandiers.

— Je m'en serais douté, fit Aimé avec un sourire en coin. Mais dites-moi : comment fait-on pour y accéder, à ce chemin des douaniers ?

— Oh, c'est facile, fit le barman. Vous allez jusqu'au bout de la terrasse, vous franchissez la barrière de bois blanc par le petit portail, et vous faites une vingtaine de mètres sur la gauche. Là, vous verrez un petit sentier qui descend tout droit. Mais faites attention : c'est raide !

— Je serai prudent, ne vous inquiétez pas, affirma Brichot en se dirigeant vers la terrasse.

Le barman de la thalasso de Loumenven n'en savait rien, mais un lieutenant de police du nom d'Aimé Brichot était en train de se l'imaginer comme une sorte de messenger des dieux ayant pris une apparence humaine pour accomplir sa mission terrestre. Comme dans ces vieux films américains où ce personnage céleste, pour faire passer son message au héros en détresse, se matérialisait souvent dans la peau d'un barman. Logique : le barman, dans la culture américaine, fait régulièrement office de meilleur ami et de psychanalyste : celui à qui – surtout si on a quelques verres dans le nez – on peut tout dire, tout confier, même les choses les plus intimes, en étant sûr qu'il les gardera pour lui et qu'il ne vous jugera pas.

Bref, pensait Aimé, c'était sûrement une intervention céleste qui avait mis ce garçon sur sa route. Parce qu'avec sa recommandation de se méfier de la grande marée d'avril, et surtout ses informations concernant le chemin des douaniers, il venait de provoquer chez lui une inspiration... quasiment divine.

Car Aimé Brichot avait soudain la certitude qu'une surprise « divine », elle aussi, l'attendait du côté de la falaise et de ce fameux chemin. Il ignorait quoi, évidemment, mais une chose était sûre : en explorant la moindre pièce de ce vaste complexe thermal, comme il l'avait fait cet après-midi, Boris n'était pas allé fouiller du côté de la falaise. Pour la bonne raison que, dans son esprit, il ne pouvait rien s'y trouver d'autre qu'un à-pic rocheux surplombant la mer.

Et là, grâce au barman, un nouveau terrain d'exploration s'offrait.

C'était suffisant pour faire accélérer les battements cardiaques d'Aimé Brichot. Qui se mit à courir en direction de la falaise, tout en s'efforçant de calmer son excitation : après tout, il y avait peu de chances que le docteur Penmarch et Simone Dentremon soient en train de l'attendre tranquillement sur ce sentier côtier, en fumant une cigarette.

Le jour tombait vite, en cette fin avril. D'autant plus vite qu'on n'était pas encore passé à l'heure d'été. Il faisait de plus en plus sombre. En approchant du bord, Aimé eut la nette impression que le fracas des vagues contre le roc était plus puissant, plus présent que d'habitude.

Il parcourut sur une vingtaine de mètres, selon les instructions du barman, la piste de promenade et de jogging qui longeait la terrasse de la thalasso, juste derrière la barrière de bois blanc. Une sorte de petite forêt de conifères était accrochée au rebord de la falaise. Pas facile, du coup, de deviner quoi que ce soit à travers l'épaisseur des branches entremêlées.

Finalement, Aimé découvrit l'accès en question, une volée de marches vaguement creusées dans la terre. Écartant les branches des sapins, qui en camouflaient presque complètement l'entrée, il s'y aventura avec précaution.

Le barman avait raison de lui dire de faire attention : c'était raide. Raide et dangereux. Les marches en question étaient irrégulières, friables, boueuses et glissantes. Un faux pas et on risquait, non seulement de dégringoler directement sur le chemin des douaniers, dix mètres plus bas, mais aussi de le traverser et de faire le grand plongeon...

Un plongeon mortel, au bout duquel on se fracasserait sur les rochers.

Incroyable, pensa Aimé, que cet « accès » ne soit pas signalé par un panneau, et même carrément interdit !

Il manqua par deux fois de se casser la figure... et de perdre ses lunettes, qu'il parvint à récupérer *in extremis* en les remontant du bout de l'index.

Pour couronner le tout, une mauvaise surprise l'attendait en bas de cet escalier acrobatique.

Une très mauvaise surprise.

Le sentier était noyé par la mer.

Une eau sombre, presque noire, écumante et mauvaise.

Aimé hésita en regardant ce chemin recouvert par l'océan, qui filait vers sa gauche et vers sa droite.

Sa première réaction fut typique de cet amateur de vêtements chics et anglais de préférence : il s'inquiéta pour ses chaussures et son pantalon, achetés en solde chez Old England. En solde, parce que c'était le seul moment où il avait les moyens de « faire des folies » dans son magasin préféré.

N'empêche que, même en solde, ce n'était pas donné.

Soudain, Aimé pensa à Boris, qui se serait moqué de lui s'il avait été là...

Et il sauta dans l'eau.

Elle lui arriva jusqu'à la taille.

Normalement, il n'avait pas une chance sur un million de trouver qui que ce soit ici. Surtout dans des conditions pareilles. Mais Brichot ne pouvait pas s'empêcher de penser que si Penmarch avait été quelque part dans la thalasso, Boris l'aurait trouvé. Et que si, comme Boris en était certain, Penmarch était encore tout près de la thalasso, ce ne pouvait être que dans un endroit où Boris ne l'avait pas cherché.

C'est-à-dire, entre autres lieux, ici.

Enfin... quelque part par ici.

C'était invraisemblable, impossible... et pour tout dire ridicule. Mais Aimé Brichot avait, lui aussi, un instinct qui le trompait rarement.

Il continua donc. En commençant par la droite. Et en s'appuyant machinalement à la façade rocheuse de la falaise, à la fois pour maintenir son équilibre et pour chercher quelque chose dont ignorait la nature.

Une trace, une empreinte, un mot gravé dans la pierre... n'importe quoi.

L'eau rugissante lui montait à présent au-dessus de la taille. Son bouillonnement le secouait et l'aspirait vers le large. Du coup, il devait faire des efforts terribles pour s'accrocher aux moindres aspérités de la falaise.

Il avait parcouru une cinquantaine de mètres sur le chemin immergé, quand une nouvelle vague l'obligea à se retenir pour ne pas être entraîné. Sa main se referma sur un épais rideau d'algues, dont il saisit une poignée gluante. Heureusement, les algues résistèrent...

Il faisait de plus en plus sombre, mais dans cette semi-pénombre, quelque chose le frappa. D'abord, il ne sut pas quoi. Comme si une partie de son cerveau avait enregistré quelque chose, mais refusait encore de le traduire...

Il réfléchit en examinant le rideau d'algues situé à hauteur de sa poitrine.

Quoi de plus banal que des algues sur une roche en permanence trempée par la mer ?...

Et puis, d'un seul coup, le « quelque chose » que son cerveau avait enregistré se transforma en une information claire, précise... et étonnante.

C'était pratiquement la seule zone, depuis qu'il avait accédé au chemin immergé par une plaque d'algues en aussi abondante quantité.

Vérification faite même, aussi loin que son regard pouvait porter, il n'y en avait pas ailleurs.

Comme un chien de chasse à qui son flair vient de révéler la présence d'un gibier, Aimé Brichot se mit à écarter les algues, à les fouiller, à sonder leur épaisseur...

Derrière, en toute logique, il y avait la façade rocheuse de la falaise.

Et pourtant, non.

Ce n'était pas le contact habituel, irrégulier et plein d'aspérités mordantes,

que dissimulaient les herbes marines. Mais une surface plate, presque lisse.

De toutes ses forces, Aimé se mit à arracher les algues par poignées, dégageant peu à peu ce qu'il y avait derrière.

Dégageant... une pierre.

Une énorme pierre plate, vaguement ronde, qui avait à peu près la hauteur d'un homme de petite taille.

Instinctivement, Aimé en chercha les contours, du bout des doigts. Quand il les trouva, il eut un nouveau choc.

Cette pierre n'était pas un bloc massif pesant des tonnes, que la mer avait tout simplement poli par une sorte de choix capricieux.

Elle avait à peine plus que l'épaisseur d'une... porte, mais, oui, c'était bel et bien l'idée d'une porte qui lui vint spontanément à l'esprit !

Aimé Brichot ne s'attarda pas une seconde sur l'absurdité d'une telle hypothèse. De toute façon, il évoluait dans l'irrationnel depuis le début de cette expédition, alors...

Il se plaqua de tout son corps contre la surface plate de la pierre, en saisit les bords à deux mains et, bandant ses muscles, la poussa. À tout hasard, vers la gauche.

La pierre se révéla plus légère que prévu, sans doute à cause de sa relative minceur. Elle roula, sans presque opposer de résistance.

L'irrationnel devenait de moins en moins... irrationnel.

Derrière l'ancien rideau d'algues qu'Aimé venait d'arracher, à l'endroit où se trouvait la pierre une minute plus tôt, il y avait maintenant... un trou noir.

L'entrée d'une grotte, ou d'une galerie.

Aimé Brichot se promit mentalement de donner le pourboire de sa vie au barman de la thalasso, qui avait sans le savoir contribué à le conduire jusqu'ici.

Puis, à la force des poignets, il s'y hissa.

En s'efforçant de chasser de ses veines le courant glacé qu'y insufflait un début de claustrophobie.

L'eau de mer lui montait à présent jusqu'à la poitrine, c'est-à-dire à dix centimètres du bas de l'ouverture. Elle s'engouffra dans ce boyau rocheux où il faisait pratiquement nuit noire, avec des grondements de bête féroce, des hurlements qui se répercutaient en échos assourdissants. Bientôt les vagues se ruèrent d'une paroi à l'autre avec une violence qui rendait presque impossible de tenir debout.

Agrippé tant bien que mal aux aspérités du mur, Brichot s'avança péniblement à l'intérieur. Sans savoir où cette galerie l'emmènerait. Sans même savoir si elle déboucherait quelque part. Et en essayant de ne pas penser

à ce qui arriverait s'il se perdait, s'il restait enfermé là-dedans, et si l'eau continuait à monter...

Une eau qui lui serrait la poitrine dans un étau glacé.

Soudain, il crut que l'angoisse, ou l'intensité de l'effort, lui faisait avoir des visions.

Parce que très très loin devant lui, dans la nuit de ce gouffre obscur, il venait d'apercevoir une lumière.

Une hallucination, sûrement.

Quelques pas encore, à lutter contre les tourbillons de l'eau noire, et l'hallucination se transforma en certitude : il y avait bien une lumière, là-bas, quelque part au fond de ce boyau.

Une lumière à peine perceptible, mais une lumière quand même.

Aimé avança encore. L'eau lui paraissait de plus en plus froide, mais ce qui, en revanche, était une certitude, c'est qu'elle était de plus en plus haute.

Il leva les yeux : sa tête se trouvait à vingt centimètres du plafond de la grotte. Si l'eau continuait à monter, il ne pourrait même pas continuer à la nage...

Soudain, il crut entendre un cri...

À moins que ce ne soit le fracas des vagues, que la répercussion dans cet espace clos rendait assourdissant...

Non, c'était un bien un cri. Et même un hurlement de terreur, sorti d'une gorge humaine et presque étouffé par le rugissement de l'eau.

Aimé fit des efforts désespérés pour avancer plus vite. Luttant de toutes ses forces contre les courants, il progressa encore d'une dizaine de mètres. Et soudain...

Soudain, l'in vraisemblable, l'impossible... et surtout l'inespéré se matérialisa devant ses yeux.

Les barreaux d'une cage, ou d'une porte de prison, émergèrent de l'eau noire. Derrière ces barreaux, la tête d'un homme au visage défiguré par la peur surnageait avec difficulté. À côté de son visage, sa main sortait de l'eau, tenant une lampe-tempête. Celle-là même dont Aimé avait deviné la faible lueur, un moment auparavant.

Quant aux hurlements de panique que poussait cet homme, ils étaient parfaitement audibles, à présent. Et même plus assourdissants encore que le fracas des vagues.

C'était une scène de cauchemar qu'Aimé Brichot avait sous les yeux. Une scène extraite d'un film d'horreur. Un film dans lequel on avait enfermé un homme derrière des barreaux, au fond d'un souterrain, pour le laisser mourir d'une mort horrible et inéluctable, quand la mer aurait atteint le plafond de la grotte...

Et cet homme, même s'il ne l'avait jamais vu, Aimé Brichot savait déjà qu'il s'agissait du docteur Charles de Penmarch.

Un instant plus tard, Aimé empoignait les barreaux de la cellule et les secouait de toutes ses forces. Sans les faire bouger d'un millimètre.

— La clé ! hurla Penmarch, la clé !...

— Où ça ? cria Brichot.

— Derrière vous ! Par terre !

Aimé se retourna instinctivement. Et inutilement. L'expression « par terre » ne signifiait rien, dans cet endroit où les deux hommes avaient de l'eau jusqu'au cou.

— Reculez ! cria encore Penmarch. Je vous guide...

Péniblement, Aimé retourna sur ses pas. Trois mètres... quatre mètres...

— Stop ! hurla Penmarch. Vous y êtes ! C'est là qu'elle l'a jetée ! Exactement là où vous êtes ! Elle doit être à vos pieds ! Une grosse clé ancienne ! Trouvez-la, je vous en supplie !

Il n'y avait plus qu'une chose à faire.

Aimé Brichot enleva ses lunettes, qui ne lui servaient à rien pour ce qu'il s'apprêtait à faire, et les glissa dans sa poche pour ne pas les perdre. Puis il prit une inspiration profonde, bloqua sa respiration... et plongea.

Même avec les yeux ouverts, il ne voyait rien dans cette eau noire où aucune lumière ne filtrait. Tâtonnant comme un aveugle, il se mit à caresser le sol du plat de ses deux mains, tout autour de lui...

Au moment où, les poumons au bord d'écarter, il allait devoir remonter à la surface pour respirer, ses doigts rencontrèrent un objet dur, métallique, qu'il identifia immédiatement.

La clé !

Brichot s'en empara et remonta pour remplir d'anses poumons qui le brûlaient. Puis il se jeta de nouveau contre les barreaux de la cellule, et replongea, à la recherche de la serrure. Toujours dans le noir, et toujours à tâtons, il la trouva. En quelques secondes, il réussit à y introduire la clé. Il donna un tour, puis deux... Il tira sur les barreaux. La porte s'ouvrit.

Aimé remonta à la surface et, empoignant Penmarch par un bras, entreprit de le traîner vers la sortie de la grotte.

L'eau atteignait presque le plafond, à présent, et les vagues qui se jetaient dans le tunnel rendaient la progression encore plus difficile qu'à l'aller. D'autant plus que Penmarch ne faisait rien pour l'aider : hurlant de panique incontrôlée à chaque paquet de mer qui les giflait, il était un véritable boulet.

Enfin, après dix bonnes minutes d'efforts quasi surhumains pour parcourir moins d'une quinzaine de mètres, ils débouchèrent sur le chemin des douaniers, complètement immergé. Ils avaient toujours de l'eau jusqu'au cou,

mais au moins, ils avaient la tête à l'air libre.

Il fallut encore presque une demi-heure à Aimé Brichot pour traîner Penmarch jusqu'aux marches conduisant au sommet de la falaise et de là, sur la terrasse de la thalasso.

Où tous deux s'écroulèrent dans l'herbe, tâchant de reprendre leur souffle. Au sec, enfin.

Et sains et saufs !

Aimé Brichot considéra ses vêtements trempés, imbibés d'eau de mer et bons pour la poubelle. Et pensa, avec un sourire, que ce qu'il venait d'accomplir valait bien ce petit sacrifice...

Effondré dans l'herbe, Penmarch geignait toujours comme un gosse qui aurait perdu son nounours. Brichot le considéra un instant – le temps de retrouver une respiration normale – avec un mélange de pitié et de mépris. Puis il l'obligea à se mettre debout et l'entraîna à l'intérieur de la thalasso.

Il faisait nuit, à présent, et l'établissement était pratiquement désert. À l'exception de deux réceptionnistes, qui ouvrirent des yeux ronds en voyant passer leur patron, trempé et dégoulinant, soutenu par un homme dans le même état.

Aimé conduisit Penmarch jusqu'à son bureau et le laissa s'effondrer dans son fauteuil. Utilisant son téléphone, il appela le SRPJ de Saint-Malo et demanda que les trois policiers qui avaient accompagné Boris l'après-midi même reviennent d'urgence le rejoindre.

Il raccrocha et s'installa dans l'un des fauteuils visiteurs en face de Penmarch. Lequel, affalé sur son bureau, était visiblement à mille lieues ne serait-ce que de songer à tenter le moindre geste pour lui fausser compagnie.

Aimé se contenta donc de le surveiller en silence.

Il serait toujours temps de l'interroger quand il aurait repris un semblant de contrôle de lui-même.

À ce moment-là, le directeur de l'institut de thalassothérapie aurait sans doute beaucoup à dire. Sur ses relations avec Paul-Roger Dentremon, d'abord. Sur les « accidents » mortels de Louis Lamandé et d'Ahmed Ibn Séoud, ensuite. Sur la disparition de Simone Hardelot-Dentremon, enfin.

Et aussi sur les circonstances à la suite desquelles il s'était retrouvé enfermé dans cette cellule souterraine, dans les entrailles de la falaise de Loumenven. Et sur l'identité de cette mystérieuse « elle » qui avait jeté la clé après l'avoir abandonné à son sort...

Mais sur ce dernier point, Aimé Brichot était pratiquement fixé.

Pour la énième fois depuis son départ, Boris Corentin regarda sa montre.

Vingt heures quinze.

Il avait roulé comme un fou, malgré la nuit qui était tombée une heure après son départ, et avait soumis le moteur de la Mégane de service à un train d'enfer.

Enfin, il venait de s'engager sur la bretelle conduisant à la porte de Saint-Cloud. Dans un quart d'heure, si ça ne roulait pas trop mal, il serait dans Paris. Dans une demi-heure, en comptant large, il arriverait avenue Foch. Au cinquante-six précisément, c'est-à-dire l'adresse que la PJ lui avait indiquée comme étant l'immeuble où résidait le couple Dentremon.

Les ressorts et les rouages de toute cette affaire n'arrêtaient pas de lui tourner dans la tête. Les marchands d'armes, les financiers occultes, les potentats arabes... Et même la bourgeoise friquée, organisatrice de partouzes mondaines ! Tout y était. Il ne manquait rien au tableau.

Mais c'était surtout l'une de ces protagonistes qui préoccupait Boris : cette Simone Hardelot-Dentremon chez qui tout le monde avait joyeusement partouzé (à l'exception peut-être du ministre du Qamoar), avant de se tirer dans les pattes.

Un personnage fascinant, cette Simone H...

Et aussi un lien entre tous les acteurs de l'histoire.

Boris n'avait fait que la croiser dans les couloirs de la thalasso, mais son instinct lui disait que c'était une maîtresse femme. Beaucoup plus, en fait, qu'une simple mondaine richissime, organisatrice de parties fines. D'ailleurs, le simple fait qu'elle ait été capable de créer une société de lingerie et de la hisser au rang d'une maison de haute couture qui, sur le plan commercial, damait le pion à la plupart de ses concurrents, indiquait sans conteste un tempérament d'acier et une intelligence remarquable.

Et justement, plus Boris y pensait, à son caractère, plus il était persuadé qu'elle n'avait pas pu se faire piéger par Penmarch avec la même naïveté que les deux premières victimes.

Lamandé et Ibn Séoud étaient peut-être des hommes d'affaires redoutables... Mais Simone Hardelot-Dentremon, outre cette qualité qu'elle possédait aussi, devait avoir un pouvoir irrésistible sur les hommes.

Et à plus forte raison sur quelqu'un comme Charles de Penmarch qui, dans le fond, n'était rien d'autre qu'un pauvre type incapable de résister aux pressions qui l'avaient peu à peu transformé en meurtrier en série.

C'était, à bien y réfléchir, pour cette seule raison que Boris était intimement persuadé que Simone Dentremon était encore vivante. Parce qu'il ne l'imaginait pas dans le rôle d'une victime de Penmarch.

Et si elle était encore vivante, de deux choses l'une : ou bien elle était encore à Loumenven, ou bien...

Tout en traversant Boulogne en direction de la porte de Saint-Cloud, Boris

attrapa son portable au fond de la poche de son blouson de daim zippé, et composa d'un pouce le numéro de portable d'Aimé.

Une voix enregistrée lui répondit que la ligne n'était pas disponible. De mémoire, il fit le numéro de la thalasso de Loumenven et demanda à parler à son coéquipier.

— Sa chambre ne répond pas, lui répondit après plusieurs sonneries une voix qui n'était pas celle de la douce Amandine Loustau.

— Vous l'avez peut-être vu passer, insista Boris en se lançant dans le portrait parlé de M. Aimé Brichot.

— Ah, mais oui ! fit le réceptionniste ! C'est le monsieur trempé qui était avec le docteur Penmarch, tout à l'heure ! Ils sont toujours dans son bureau. Je vous le passe.

Boris venait d'avoir la réponse à la question qu'il se posait depuis son départ de la thalasso : Mémé avait bel et bien retrouvé Penmarch ! Et dans un endroit humide, apparemment...

L'instant d'après, il entendit sa voix dans l'appareil.

— Allô ?

— Un seul mot : bravo, vieux frère ! C'est toi le meilleur ! Alors, dis-moi, où tu l'as récupéré, ce docteur Penmarch ?

— « Récupéré », c'est le mot ! Et même de justesse, si tu veux savoir...

Quand Brichot eut terminé le récit de son expédition épique au terme de laquelle il avait découvert et sauvé de la mort le directeur de l'institut au fond de sa cellule souterraine, Boris lança un sifflement d'admiration.

— Bravo pour ton flair et pour ton estomac, Mémé. Encore une fois, c'est toi le meilleur, et je ne rigole pas.

— Arrête ! tu vas me faire rougir !

— Ne rougis pas, Mémé : c'est vraiment extraordinaire, ce que tu as fait. Étonnant, même ! En tout cas, je comprends pourquoi la réceptionniste a dit que tu étais trempé. Et pourquoi ton portable ne répond pas.

— Tu parles ! il est au fond de l'Atlantique, mon portable !

La Mégane de service faisait à présent le tour du rond-point de la porte de Saint-Cloud, pour prendre les boulevards des Maréchaux en direction de la porte Dauphine.

— Et, au fait, Mémé, reprit Boris, je suppose que tu n'as retrouvé aucune trace de Simone Hardelot-Dentremont ?

Au bout du fil, Aimé Brichot se mit en rogne :

— Dis donc, tu m'excuseras, mais j'ai été un peu débordé, ces derniers temps !

— Je ne te reproche rien, rigola Boris. De toute façon, j'aurais été surpris que tu la retrouves, la belle Simone.

— Moi aussi, enchaîna Aimé, et tu sais pourquoi ? Parce que c'est elle qui a enfermé Penmarch dans ce trou à rats.

— Tu es sûr ?

— Oui. Mais laisse-moi quand même lui poser la question.

Corentin entendit la voix de Brichot s'adressant à son prisonnier... et un murmure de la part de celui-ci.

— Il vient de me le confirmer, fit la voix de Brichot.

— Alors, dans ce cas, reprit Boris, je crois savoir où elle est.

— Où ça ?

— Mais chez elle, bien sûr ! Auprès de son tendre époux ! Allez, salut, Mémé, à plus tard ! Je te tiens au courant ! Et encore bravo !

Il rangea son portable et regarda une nouvelle fois sa montre.

Vingt heures quarante-cinq.

Mais il fonçait sur le boulevard Lannes et il avait presque atteint la porte Dauphine, où aboutissait l'avenue Foch. Il était à moins de dix minutes du cinquante-six...

Qu'il atteignit précisément à... vingt heures cinquante-six.

Petit détail : la porte d'entrée de l'immeuble, comme toutes les portes d'immeubles, était défendue par un code. Corentin appela les renseignements sur son portable et se fit mettre en relation avec la loge du gardien. Qui, sur son ordre et en entendant le mot « police ! » se hâta de venir lui ouvrir. Boris lui mit sa carte sous le nez :

— Vous avez un double des clés de l'appartement de M. et M^{me} Dentremont ?

— *Si, si*, fit le gardien en espagnol en opinant vigoureusement du chef.

— Alors, accompagnez-moi.

L'homme le précéda jusqu'au quatrième étage et ouvrit silencieusement la porte.

— Merci, fit Boris. Vous pouvez retourner à votre loge. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

L'autre s'esquiva sans demander son reste, et Boris poussa la porte.

Il déboucha dans un hall colossal, décoré de toiles contemporaines et d'un mobilier en plastique et en acier qui faisait outrageusement « seventies ».

Il était désert mais les échos assourdis d'une bossa-nova ou d'un mambo, d'un rythme afro-cubain en tout cas, lui parvenaient d'une pièce dont la porte à double battant entrebâillée donnait sur l'entrée. Il s'avança, le plus silencieusement possible et, parvenu à la hauteur devant le seuil de ce qui devait être une immense pièce de réception, il risqua un œil, juste assez pour avoir une vision de la situation.

Une vision qui lui décrocha la mâchoire de stupeur.

Des scènes pornographiques, des partouzes, des orgies romaines... bref, des parties de jambes en l'air en tout genre, Dieu sait que Corentin en avait vu, au cours de sa longue carrière à la Mondaïne. Il avait même participé – sans en être plus fier pour autant et toujours pour raisons professionnelles – à quelques-unes d'entre elles.

Mais ça... c'était à défier l'imagination d'un érotomane bourré d'opium jusqu'aux narines !

Une bonne cinquantaine de personnes étaient entassées dans ce gigantesque salon au décor furieusement 1970, comme le hall et comme, sans doute, le reste de l'appartement.

Tous les hommes étaient en smoking. Toutes les femmes en robe du soir.

Pour ceux et celles, en tout cas, qui étaient encore habillés.

Mais habillés, à moitié dévêtus ou entièrement nus, tous ces corps se chevauchaient, se frottaient les uns aux autres, s'empilaient, s'entremêlaient, s'emboîtaient... dans un inextricable imbroglio évoquant un gigantesque nid de serpents.

Faire l'inventaire des positions et des combinaisons érotiques dont il avait la démonstration sous les yeux relevait d'une épreuve digne d'un improbable jeu télévisé du genre « Interville ». Mais à première vue, il y avait des « figures » qui ne devaient même pas se trouver dans le Kâma-Sûtra...

À deux, trois, quatre... On voyait même, enchevêtré sur un tapis blanc à poils longs, un groupe où Corentin réussit à dénombrer douze personnes ! Sans être tout à fait sûr, toutefois, d'avoir le compte juste...

De cette foule de corps emmêlés montait une odeur âcre, faite d'un mélange de sueur, d'eaux de toilette et de parfums hors de prix.

Boris inspecta les différents groupes du regard, à la recherche de Paul-Roger Dentremon.

Il n'avait jamais rencontré l'éminence grise du lobby nucléaire, mais avait aperçu une fois ou deux sa photo dans les journaux. C'était suffisant pour que son portrait soit gravé dans sa mémoire.

Soudain, il le vit.

Dentremon lui tournait le dos, mais Boris reconnut instantanément sa calvitie couronnée de cheveux gris et frisottés, sa petite taille et ses rondeurs. D'autant plus visibles qu'il était intégralement nu.

Dentremon se tenait face à une fille, vautreée sur un profond canapé blanc. Elle était brune, avec un corps de top model, un visage aux pommettes saillantes et un nez à peine dévié qui lui donnait un charme étrange. Elle était d'une beauté sublime.

Et elle s'offrait à Dentremon, jambes largement écartées sur une toison noire et foisonnante, nichée au creux de son ventre plat et hâlé.

Immédiatement, Boris éprouva un étrange sentiment de malaise.

Non pas à cause du côté licencieux de la scène qu'il avait sous les yeux. Il en avait vu d'autres...

Mais à cause de la fille... qui semblait avoir peur de quelque chose.

Ça n'était pas évident, à première vue. Il fallait un amateur de femmes, un expert en émotions féminines comme Boris, pour s'en apercevoir.

Il lui sembla même qu'elle tremblait légèrement.

Mais tout ça, Paul-Roger Dentremon ne le voyait pas. Son petit corps replet frémissant de désir, il s'approcha d'elle et commença à la caresser en guise de préliminaires.

Encouragé par sa femme !

Et ça, ça ne collait carrément pas dans le tableau.

Bien sûr, Simone Hardelot-Dentremon – que Boris reconnut instantanément, elle aussi – avait l'habitude de partouzer avec son mari. Et ce n'était sûrement pas la première fois qu'elle le voyait ni, probablement même, l'encourageait à posséder une autre femme qu'elle.

Non, ce qui ne « collait » pas, c'était autre chose.

Non pas sa présence dans cet appartement : Boris, sachant que Simone Dentremon n'était plus à Loumenven, s'était attendu à la trouver ici.

C'était dans l'attitude de la reine de la lingerie que quelque chose clochait.

D'après tout ce que Boris avait appris, et tout ce qu'il avait déduit, Simone Dentremon savait que son mari avait ordonné à Penmarch de la faire disparaître.

En toute logique, elle n'aurait dû être ici que pour se venger.

Au lieu de ça, elle lui manifestait une tendre complicité, allant jusqu'à l'encourager à prendre du plaisir avec une autre.

Boris avait même l'impression que c'était elle, Simone, qui avait incité son mari à jeter son dévolu sur cette fille.

On pouvait même dire qu'elle en rajoutait. À genoux devant son mari, Simone le prit dans sa bouche. Boris vit son opulente chevelure blonde ondoyer en cadence, pendant qu'elle le mettait « en condition ». Après quoi, toujours à genoux, elle le contourna et posa ses mains sur ses fesses, pour le pousser vers le ventre offert de la sculpturale brune...

Dont les yeux, légèrement étirés en amande, laissèrent soudain échapper une larme.

Tous les signaux d'alerte se mirent à clignoter en même temps dans la tête de Boris.

La fille, sans doute une amie du couple, ne pouvait pas être une oie blanche affolée à l'idée de perdre sa virginité. Ou même d'être possédée par un homme qu'elle n'aimait pas.

Ce n'était pas une gamine et, belle comme elle l'était, elle n'en était sûrement pas à son premier partenaire...

Non, c'était dans cette manière étrange que Simone avait de l'« offrir » à son mari, que quelque chose ne...

Soudain, ce fut comme si un voile noir se déchirait dans le cerveau de Boris.

Qui comprit tout en un éclair.

Tout son corps se détendit comme un arc et il se rua en avant de toute la puissance de ses jambes d'athlète surentraîné.

Ses mains s'abattirent sur les épaules de Paul-Roger Dentremont à la seconde précise où son membre gonflé de désir entra en contact avec la fleur nacrée qui s'offrait à lui.

Dans le même mouvement, Boris le projeta en arrière. Avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, Dentremont alla valser quatre mètres plus loin, sur la moquette à poils longs.

Où il s'assit, fixant Boris comme s'il s'agissait d'un extraterrestre, une expression stupéfaite – et tout à fait ridicule – sur le visage.

Boris le quitta des yeux pour se tourner vers la sublime brune. Qui n'avait pas bougé d'un millimètre. Comme si elle craignait de déclencher quelque chose de catastrophique, d'irréversible, par le moindre mouvement de son corps de rêve.

— Excusez-moi, fit-il.

Et, le plus délicatement possible, avec des précautions de démineur, il introduisit deux doigts en pince dans l'intimité de la fille.

Qui, non seulement, ne bougea pas, mais n'eut même pas l'air étonnée par l'incroyable audace de son geste.

Très vite, Boris trouva ce qu'il cherchait.

Et le ramena à l'extérieur du bout des doigts, comme s'il maniait de la nitroglycérine.

La brune poussa un énorme soupir de soulagement et s'affala, tête en arrière sur le canapé.

Se retournant vers Dentremont, Boris lui montra l'objet : un simple bouchon de liège, au milieu duquel était plantée une aiguille.

Qui, au lieu de son habituelle couleur argentée, était noire...

— Curare, annonça-t-il. Une simple écorchure au bout de votre sexe, et vous seriez mort dans des souffrances atroces, paralysé puis étouffé.

Sur le visage de Paul-Roger Dentremont, la stupéfaction atteignit un degré presque irréel.

Sur celui de Simone Dentremont, en revanche, elle fit place, presque instantanément, à une fureur aveugle.

Le visage déformé par la haine, elle poussa un rugissement de bête fauve. En une fraction de seconde, elle bondit sur ses pieds et se rua à l'autre bout de la pièce, vers une commode en tubulures. Dont elle ouvrit un tiroir à la volée. Quand elle se retourna, avec une souplesse et une rapidité de féline, elle braquait sur Boris, à deux mains, une arme à canon court qu'il reconnut aussitôt : un Colt cobra.

Un frisson glacé descendit le long de la colonne vertébrale de Corentin en voyant l'index de Simone Dentremon se crispier sur la détente.

Elle était à trois mètres de lui.

Même en tirant mal, elle ne pouvait pas le rater.

Il allait mourir là, tout de suite, bêtement. Parce qu'il n'avait pas prévu la réaction d'une folle furieuse...

Sans le vouloir, il ferma les yeux.

Les rouvrit.

L'index de Simone Dentremon était blanc, sous l'effet de la pression qu'elle exerçait sur la détente de son arme.

Mais le coup ne partait pas.

Elle avait oublié le cran de sécurité !

Elle s'en aperçut et lâcha l'arme d'une main pour remédier à cet oubli.

Mais n'eut jamais l'occasion de tirer.

Le poing de son mari la frappa de profil, en pleine mâchoire, avec une violence décuplée par la rage.

Simone Dentremon lâcha son Colt et s'effondra au sol.

Assommée pour le compte.

Boris se dépêcha de récupérer le pistolet, qu'il glissa dans sa ceinture, et fit face à Dentremon.

— Merci, dit-il. Vous m'avez sauvé la vie. Je m'en souviendrai. Mais ça ne m'empêche pas de vous arrêter pour les deux meurtres que vous avez commandités et fait exécuter par Charles de Penmarch.

Paul-Roger Dentremon hocha lentement la tête.

— D'accord, fit-il. Vous me laissez deux minutes pour m'habiller ?

— Allez-y, mais deux minutes pas plus.

Quand Dentremon s'éclipsa en direction de sa chambre à coucher, Corentin découvrit un spectacle qui le figea sur place, avant de lui donner envie de pouffer.

Cinquante personnes nues ou plus ou moins débraillées, transformées en statues de sel pour la bonne raison qu'elles venaient d'assister à toute la scène, le fixaient avec des yeux épouvantés.

ÉPILOGUE



Aimé Brichot était rouge pivoine.

Quant à Charlie Badolini, il manifestait différemment l'embarras suscité en lui par les détails du récit de Boris : il se raclait bruyamment la gorge et roulait des yeux en regardant alternativement le plafond de son bureau et son sous-main en cuir de Cordoue.

— C'est quand même incroyable, cette histoire d'aiguille enduite de curare et placée dans le... enfin, à l'intérieur de la fille, dit-il enfin.

— Effectivement, renchérit Aimé. Mais qu'est-ce qui a bien pu te faire deviner un truc pareil, Boris ?

— Oh, fit modestement Corentin en se fouillant à la recherche de son paquet de Gitanes légères, je ne l'ai pas deviné tout de suite. C'est en voyant le visage de la fille.

— Cette Julie Tamanes, le mannequin vedette de Simone Dentremon, qui était aussi sa maîtresse attitrée, compléta obligeamment Brichot.

— C'est ça. J'ai compris qu'elle avait une peur bleue de quelque chose, et sûrement pas de perdre sa virginité... Et c'est là que, d'un seul coup, je me suis souvenu de ce qu'on racontait sur les femmes vietnamiennes qui s'introduisaient dans le sexe des lames de rasoir empoisonnées, pour tuer les soldats américains qui tenteraient de les violer. Je n'étais pas sûr à cent pour cent que c'était un piège aussi diabolique, mais ça valait la peine de tenter le

coup. La preuve...

— Bravo pour votre intuition ! reprit Badolini. Mais il y a une chose que je comprends mal : vous dites que cette Julie Tamanes crevait de peur. Ce n'était pourtant pas elle qui risquait sa peau, dans cette histoire ?...

Boris eut un petit sourire en coin.

— Elle la risquait aussi, malheureusement pour elle. Il faut reconnaître une chose à Simone Hardelot-Dentremont, que j'ai personnellement interrogée ce matin, comme vous le savez : c'est le contraire d'une imbécile et elle a manigancé son truc d'une façon machiavélique. Avec l'épisode de l'aiguille au curare, elle se vengeait de son mari en le faisant crever d'une manière particulièrement horrible, mais elle se débarrassait aussi de Julie, sa maîtresse qui l'avait trahie en couchant avec le seul homme avec lequel elle lui avait interdit de coucher, c'est-à-dire précisément son mari, Paul-Roger Dentremont. Simone savait que la moindre contraction... intime, chez Julie, provoquerait une écorchure mortelle. Et même sans ça, l'aiguille avait, si je puis dire, toutes les chances, après avoir percé le membre de Dentremont, de dévier et de piquer mortellement la fille. Qui le savait parfaitement. D'où la trouille qui se lisait sur son visage. Et que Dentremont, tout à son excitation, n'avait pas remarquée.

— Quand même, fit Badolini en allumant une de ses Job Spéciales hautement nicotinisées, on se demande pourquoi cette Julie Tamanes a pu accepter une chose pareille...

Corentin eut un petit rire sec :

— On voit que vous ne connaissez pas Simone Dentremont, patron : c'est une maîtresse femme. Le genre à qui il est très difficile de dire non. Surtout quand on est une gamine fragile, issue d'un milieu pauvre, qu'elle est votre patronne, et qu'on dépend d'elle pour sa survie.

Badolini lâcha un énorme nuage de fumée bleue :

— Au bout du compte, c'est la fille qui, par une curieuse ironie du sort, est débarrassée de sa maîtresse et de son employeur par la même occasion. Parce que le juge d'instruction, que je connais personnellement, ne va pas la rater, M^{me} Dentremont. Quand elle sortira de Fresnes, elle aura depuis longtemps perdu le goût de la lingerie érotique. À plus forte raison celui des parties fines...

— Le plus drôle, reprit Boris, c'est qu'elle risque de continuer de cohabiter avec son mari. Parce que toute cette affaire, que mon pote Francis Pujade a racontée en détail dans le *Canard Enchaîné*, a déclenché un drôle de pataquès. Vis-à-vis de ses alliés, la France ne peut pas se permettre de laisser croire qu'elle vend de l'uranium enrichi à Saddam Hussein pour qu'il puisse fabriquer la bombe atomique de ses rêves. Du coup, elle a besoin que le responsable subisse une sanction exemplaire. Dentremont non plus, n'est pas prêt de refaire surface !

Badolini se tourna vers Aimé :

— Quant à vous, mon cher Brichot, je vous félicite pour votre sagacité et votre sang-froid. Parce que, réussir à deviner où Simone Dentremont avait enfermé Charles de Penmarch, et parvenir à le sauver *in extremis*... un seul mot : bravo !

— Oh, ce n'était pas grand-chose, patron, fit Aimé en rougissant à nouveau, j'ai eu de la chance, c'est tout.

Badolini chassa d'un revers de main le petit cylindre de cendre grise qui venait de choir sur le revers de son éternel costume bleu pétrole :

— Votre modestie vous honore. En tout cas, grâce à vous, nous connaissons maintenant tous les détails de l'affaire, puisque Penmarch a tout avoué, à commencer par le meurtre de sa femme, il y a dix ans. Meurtre dont Dentremont se servait pour le faire chanter.

— Et l'obliger à accomplir ses basses besognes à sa place, compléta Brichot. En l'occurrence, les faux accidents de Louis Lamandé et du ministre Ahmed Ibn Séoud. C'est également par Penmarch que Simone Dentremont, dont il était amoureux fou depuis toujours, a su que son mari avait décidé de la supprimer. Ce qui a déclenché son désir de vengeance et, finalement, mis un terme à toute l'affaire.

Charlie Badolini eut un petit rire tabagique :

— Quoi qu'il en soit, heureusement que vous étiez là-bas... par hasard, tous les deux. Parce qu'autrement, on n'aurait peut-être jamais rien su de toute cette histoire...

Allongé, nu, dans le lit dévasté de Ghislaine Duval-Cochet, Boris tira sur sa cigarette en regardant son « amie de cœur » revenir du salon en portant deux coupes de champagne. Elle était aussi nue que lui, ce qui était logique, vu l'intensité de la petite séance érotique qu'ils venaient de s'offrir.

Et toujours aussi superbe. Boris ne se lassait pas d'admirer – et de posséder – ce corps de rêve, qui semblait avoir été dessiné par un artiste particulièrement inspiré.

Elle s'assit sur le bord du lit et lui tendit sa coupe de champagne avec un petit air mutin.

— Tu sais, dit-elle, ça me donne une idée, cette histoire de thalasso que tu viens de me raconter. Mon dernier voyage en Russie, dont je suis rentrée hier, a été vraiment épuisant. Du coup, je me demande si je ne vais pas aller y passer une petite semaine, moi aussi, à Loumenven. Je suis sûre que ça me ferait du bien.

Boris éclata de rire :

— Je te vois venir, fit-il. Tu te dis que tu goûterais bien, toi aussi, aux

petites spécialités du docteur Penmarch.

Ghislaine haussa les épaules, un peu vexée d'avoir été percée à jour aussi facilement.

— Eh bien oui, et alors ?...

— Et alors, j'ai le regret de t'apprendre que la thalasso « parallèle » de Loumenven a définitivement cessé ses activités.

Ghislaine ne put retenir une moue désappointée. Boris la prit dans ses bras et la fit basculer sur le lit.

— Mais console-toi, dit-il. Ayant étudié attentivement les spécialités en question, je suis tout prêt à te faire profiter de ma science.

Il prit le verre que Ghislaine tenait toujours, et le posa sur la table de nuit avant d'ajouter :

— Et même... pas plus tard que tout de suite !

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

ÉPILOGUE

TABLE

[1] État pathologique que le Petit Robert définit comme étant caractérisé « par des érections prolongées, souvent douloureuses, apparaissant sans excitation sexuelle ».

[2] L'ex-résistante Marthe Richard, devenue députée à la fin de la guerre, fit voter en 1945 par le Parlement la fermeture des maisons closes. Une mesure que beaucoup, aujourd'hui, regrettent...